

P. n. 5.

2 vols
inplet

2400 €

MEMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE CAYENNE;

ET

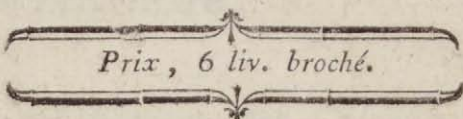
DE LA GUIANE FRANÇOISE,

Dans lesquels on fait connoître la nature du Climat de cette contrée, les Maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui régnent sur les Blancs & les Noirs; des Observations sur l'Histoire naturelle du pays, & sur la culture des Terres.


AVEC DES PLANCHES.

Par M. BAYON, ancien Chirurgien Major de l'Iste de Cayenne & Dépendances, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Chirurgie.

TOME PREMIER.



Prix, 6 liv. broché.



A PARIS.

Chez { GRANGE, Imprimeur-Libraire, rue de la Parcheminerie;
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au
Temple du goût.
L'ESPRIT, Libraire, au Palais Royal, sous le Vestibule
du grand Escalier.

M, DCC, LXXVII.



A MONSEIGNEUR
DE SARTINE,
MINISTRE
ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT,
AYANT LE DÉPARTEMENT DE LA MARINE, &c.

MONSEIGNEUR,

*L'Administration des Colonies
Françoises vous est confiée ; vous
veillez sur elles avec zèle. Je dois à
votre protection, MONSEIGNEUR,
la facilité d'avoir fait à Cayenne
des observations suivies sur le climat,*

sur les maladies qui y régnerent, sur la maniere de les guérir, sur les productions naturelles du pays, sur le sol & la culture qui lui est la plus convenable. Ces observations, entreprises pour le bien Public, ne devoient donc paroître que sous vos auspices. Mes vœux sont remplis puisque vous voulez bien en agréer l'offrande, & l'hommage de ma reconnoissance.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Bajon.


E X T R A I T**D E S R E G I S T R E S**

De l'Académie Royale des Sciences.

Du 3 Septembre 1777.

NO U S avons examiné, par ordre de l'Académie, un Recueil de Mémoires pour servir à l'Histoire de Cayenne & de la Guiane Françoisse, dans lesquels on fait connoître la nature du Climat de cette contrée, les Maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui régissent sur les Blancs & les Noirs; des Observations sur l'Histoire naturelle du pays, & sur la culture des Terres. Ces Mémoires, dont l'Auteur est M. BAJON, correspondant de l'Académie, sont au nombre de seize.

Le premier expose la nature du climat de Cayenne, & les effets qu'il produit sur les Européens nouvellement débarqués: une température inégale, une grande humidité, des alimens différens, une transpiration abondante, sont les causes qui peuvent produire des dérangemens. On diminuera leur influence par un régime exact: la tempérance dans la nourriture, les travaux de corps

& d'esprit , quelques saignées , quelques potions purgatives & émétiques.

Les maladies qui attaquent les nouveaux habitans , & celles qui sont endémiques dans le Pays , sont le sujet du second Mémoire. Les premières sont des fièvres continues , souvent funestes aux tempéramens robustes , moins fortes dans les constitutions foibles , dans les corps assujettis , d'ailleurs , à quelque écoulement particulier. Les fièvres tierces & doubles tierces , sont communes & peu dangereuses. M. Bajon , après avoir examiné les pratiques usitées , cherche à leur substituer un traitement plus raisonné. Il blâme les purgatifs répétés , les bains trop fréquens. Il vante les propriétés du *quassie* , ou *bois de Surinam* , dans les fièvres lentes , à la suite des grandes maladies.

Les maladies contagieuses & épidémiques , sont rares à Cayenne. La seule que M. Bajon y ait observé , pendant un séjour de douze ans , est décrite dans le troisième Mémoire ; s'étoit une fièvre maligne , qui fit périr beaucoup d'Européens en 1763 & 1764. Il en rapporte les causes & décrit ses symptômes , sa marche , les moyens infructueux employés pour sa guérison. La petite-vérole n'existe point à Cayenne ; apportée une seule fois par un vaisseau , elle fut bientôt détruite par les précautions que prit le Gouvernement.

Le quatrième Mémoire traite des maladies du sexe , qui sont en général moins vives & rarement

funestes. Les femmes s'habituent mieux au climat, vivent plus long-temps dans ce pays : moins fécondes qu'en Europe, elles cessent de bonne heure de concevoir. L'Auteur entre dans des détails intéressans, sur les précautions à observer dans l'accouchement & ses suites. Il parle ensuite des autres maladies communes au sexe, telles que les fleurs blanches, & les chûtes de matrices & des remédes usités. Parmi ces remédes, on doit distinguer une espece de basilic sauvage, regardé dans le pays comme spécifique de ces maladies.

Les maladies des enfans, détaillées dans le cinquieme Mémoire, sont les convulsions, les fièvres putrides & vermineuses, les ulceres à la gorge, les douleurs des gencives à la sortie des dents. M. Bajon attribue ces maux divers aux mauvaises nourritures ; il prescrit un traitement pour chacun d'eux. Le pays offre des anti-vermineux très-efficaces, tels que le *simarouba*, le lait d'un arbre appelé improprement *figuier*, qui ne se donne jamais seul, mais joint à quelque substance grasse.

Le sixieme Mémoire contient l'exposition du Tétanos, maladie convulsive de tous les membres, & sur-tout des deux mâchoires, qui attaque les nouveau-nés & les adultes. Celui des enfans, connu sous le nom de mal de mâchoire, n'a lieu que dans les neuf premiers jours après la naissance ; il est toujours mortel, fort commun sur les bords de la mer, plus rare dans l'intérieur des

terres. M. Bajon n'a jamais pu le guérir, mais il l'a toujours prévenu en vuidant la veine ombilicale avant de lier le cordon. Le tétanos des adultes, appelé *Catharre*, n'est pas si dangereux; il attaque aussi les animaux, tantôt il tue en très-peu de temps, tantôt il dure plusieurs mois & se termine heureusement.

Les maladies aiguës dégèrent quelquefois en chroniques, telles que les engorgemens des visceres, suites d'un mauvais régime; le mal d'estomac, commun chez les Nègres, sur-tout chez ceux de certaines Nations. L'Auteur expose dans le septieme Mémoire, leurs signes, leurs différences & les moyens employés pour la curation.

Il parcourt dans le huitieme & le neuvieme les maladies de la peau, particulièrement les dartres, les pians & le mal rouge; les premieres, dûes au climat, aux excès en divers genres, se gagnent facilement par contagion. Les remèdes répercussifs, sont funestes. Le changement de climat, la tempérance, l'usage long-temps continué des appétitifs & des bains, sont des moyens plus avantageux; le mal rouge & les pians, paroissent être, suivant l'Auteur, divers degrés du mal vénérien; celui-ci porté à un certain degré, devient pian, & le pian dégèrere en mal rouge. Ce dernier est une espece de lépre incurable, contagieuse par contact & qui se manifeste par des taches rouges: il attaque les Blancs & les Noirs, mais ne paroît pas affecter les

organes essentiels à la vie. Les pians caractérisés par des pustules, se subdivise en trois especes, dont l'Auteur indique les signes distinctifs; il parcourt ensuite les maladies qui en sont la suite, soit celles des tégumens, soit celles qui attaquent les os. Ce mal qui se communique aussi aux animaux, par le contact, est regardé par tous les habitans, comme incurable par les remédes; on abandonne aux soins de la Nature ceux qui en sont affectés. M. Bajon, persuadé que le mercure devoit être propre à combattre ce virus, l'a administré avec succès sous forme de frictions, après avoir préparé ses malades par l'usage de quelques bols mercuriaux. Son traitement est exposé assez au long & appuyé de plusieurs exemples de guérison: cette maladie est plus rebelle quand elle est compliquée avec le mal d'estomac, mentionné plus haut.

Le Dragonneau décrit dans le dixieme Mémoire; est un ver plus ou moins long, fort menu, logé dans le tissu cellulaire, sous la peau & dans l'interstice des muscles, sur-tout aux extrémités inférieures du corps: on ne l'observe qu'en Afrique, où chez les Nègres qui arrivent nouvellement de cette partie du monde. Parvenu à son dernier degré d'accroissement, il excite à la peau une inflammation plus ou moins vive qui se termine par un abcès. Il sort par cette ouverture, mais lentement; on accélère sa sortie par des tisanes amères & des frictions mercurielles, ayant soin de le rouler, à

mesure qu'il fort, autour d'un bâton, & de ne le point rompre, ce qui occasionneroit quelques accidens. M. Bajon rapporte plusieurs exemples de cette maladie, observée dans divers états.

Il passe ensuite, dans l'onzième Mémoire, à l'énumération des animaux vénimeux de la Guiane. Nous ne citerons que les deux plus dangereux; le serpent à sonnette & le serpent à grage: leur morsure est toujours funeste, si l'on n'administre de prompts secours. Les Nègres & les Indiens trouvent dans quelques plantes un spécifique assuré; ils employent aussi l'ail & le sucre brut. Le meilleur remède est l'alkali volatil, qui, cependant dans quelques cas très-rares, a été insuffisant.

Le 12.^e, le 13.^e & le 14.^e Mémoire, contiennent la description de trois oiseaux communs dans la Guiane, semblables pour la forme & l'organisation à nos poules ou à nos faisans. Le premier appelé Parraqua, a déjà été décrit dans un Mémoire envoyé à l'Académie par l'Auteur. Son caractère le plus particulier, consiste dans la trachée-artère du mâle, qui, au lieu de s'enfoncer directement dans la poitrine, se porte sur la clavicule gauche. Prolongée extérieurement sur le sternum jusqu'au cartilage xyphoïde, elle se recourbe, fait une anse, remonte du côté opposé, passe sur la clavicule droite, entre dans la poitrine & va se distribuer aux poumons. Le maraye a le même caractère, mais l'anse de la trachée est beaucoup

plus petite & retenue au-dehors de la poitrine par un muscle assez fort ; elle est commune de plus au mâle & à la femelle , qui ont encore sous le bec une membrane rouge , semblable à celle du poulet d'Inde. L'yacou, plus gros que le maraye, a la même membrane ; mais de couleur noire. Sa trachée ne se prolonge point au-dehors, elle s'enfonce directement dans la poitrine. M. Bajon, après avoir décrit tous les caractères qui distinguent ces oiseaux, parle de leur mœurs & des lieux qu'ils habitent.

Les deux derniers Mémoires de ce Recueil traitent du manioc, de sa culture, de ses différentes préparations, de l'eau que l'on retire de cette racine fraîche, de ses qualités vénéneuses & des moyens propres à arrêter ses effets. On y trouve la distinction du manioc proprement dit, & du camanioc, qui a la racine oblongue, plus compacte, dépourvue de ce suc dangereux que l'on est obligé de séparer de l'autre racine, pour la rendre propre à la nourriture. L'une & l'autre espèce est facile à cultiver dans toutes sortes de terrains. On en prépare la cassave & le couac ; on en fait aussi diverses boissons plus ou moins estimées. L'auteur détaille ici tous les procédés usités : il expose ensuite les diverses opinions des Auteurs sur la nature du suc extrait du manioc. Ce suc frais tue en peu de temps les animaux qui en boivent ; il n'en est pas de même, s'il est anciennement extrait, si on l'a fait bouillir, si l'on y a mêlé une dose de sel de tartre ; dans ces

cas, l'animal est tout au plus incommodé, & ne péricite point, comme le prouvent les expériences de M. Bajon, qui se croit fondé à admettre dans ce suc une partie volatile légèrement acide, qui s'évapore aisément, & qui est la seule nuisible. On vante, comme Antidote de ce poison, l'eau de rocou qui agit comme vomitif; mais il ne réussit pas toujours. Il en est de même des alkalis fixés ou volatils qui sont souvent inutiles. Le seul qui réussisse constamment, est le suc du basilic ordinaire. M. Bajon les a tous éprouvés sur des animaux, & ses expériences lui ont démontré la vertu de cette plante.

Tel est l'abrégé du travail de M. Bajon, qui nous a paru bon & utile: l'Auteur est louable d'avoir fait ces observations sur la Guiane, pendant son séjour dans ce pays. L'Académie doit l'inviter à faire encore celles qu'il avoit projetées, s'il retourne en Amérique. Nous pensons que ces seize Mémoires méritent d'être approuvés par l'Académie, & imprimés sous son privilège.

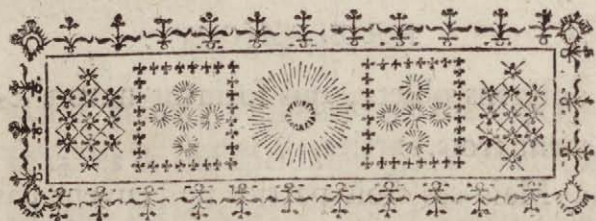
Signé DAUBENTON, & A. L. DE JUSSIEU.

Je certifie le présent Extrait conforme à l'original & au Jugement de l'Académie. A Paris, ce 22 Octobre 1777.

Signé le Marquis DE CONDORCET, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences.

Le Privilège se trouve à la suite des Mémoires de l'Académie.

PRÉFACE.



PRÉFACE.

DOUZE ans de séjour dans l'Isle de Cayenne & dans la Guiane, m'ont mis à portée d'acquérir des connoissances sur la Nature du climat de ces contrées, sur les maladies qui y regnent, sur les divers traitemens qui leur sont convenables, sur un grand nombre de faits d'Histoire Naturelle peu connus, & enfin sur le sol & la culture la plus propre aux terres de ce nouveau monde. J'ai osé présumer que mes peines & mes travaux pourroient être de quelque utilité. Plein de cette confiance, je présente au Public deux Volumes de Mémoires, relatifs à ces

différens objets, qui forment naturellement trois parties.

Mais ces trois parties ne peuvent pas être traitées avec la même étendue. L'histoire des maladies fera sans doute la plus complete, parce que ce sont elles qui faisoient l'objet principal de mes occupations. Je me suis d'autant plus appliqué à donner une Histoire exacte des maladies de ces contrées, que jusqu'à présent personne ne m'a paru avoir rempli convenablement cette tâche; & que la température de ce climat & les maladies qui y régissent, passent dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, pour les principaux obstacles de l'accroissement de cette Colonie. L'Histoire Naturelle ne sera peut-être pas traitée aussi amplement, que quelques personnes l'auroient désiré: mais je n'ai pu donner à ce genre de travail que très-

peu d'instans; d'ailleurs, les facilités nécessaires & indispensables pour le succès de ces recherches m'ont constamment manqué (1), je n'ai pu par conséquent acquérir des connoissances exactes, que sur un petit nombre d'objets auxquels je me borne, afin de ne pas tomber dans l'inconvénient de presque tous ceux qui ont écrit sur cette science, lesquels voulant parler de tout, ont été forcés d'écrire très-souvent d'après leur imagination, ou d'après des rapports, & des relations peu exactes & peu fidelles; ce qui ne contribue pas peu à arrêter le progrès de cette science. Je me flatte que relativement au petit nombre d'objets que je décris, on ne

(1) Je dois rendre justice ici, au zèle & aux bontés de M. de Fiedmond, Gouverneur; il a toujours favorisé mes recherches, & si Mrs de l'Administration avoient eu pour moi les mêmes intentions, mon Ouvrage seroit plus complet, & infiniment plus parfait.

pourra point me faire ce reproche ; je n'avance rien que d'après l'expérience & l'observation la plus réfléchie. Ce que je dirai sur la culture des terres, est également le résultat d'observations suivies, sur la Nature des terres de ces climats, sur le peu de moyens qu'on met en usage pour leur fertilisation, & sur les préjugés auxquels on paroît opiniâtrément attaché.

Telle est en général la matiere de ces Mémoires : je dois rendre compte actuellement de leur objet particulier, & du rang qu'ils occupent dans les deux Volumes.

Le premier contient seize Mémoires ; dix sont relatifs à l'Histoire des maladies de Cayenne, & de celles qui sont propres & particulieres aux Nègres. On fera peut-être surpris que je n'aie pas fait des articles séparés pour toutes les maladies qui peuvent attaquer les Nègres ;

mais comme ils sont sujets à presque toutes celles des Blancs, & que le *mal d'estomac*, le *mal-rouge*, ou la lèpre, les *pians* & le *dragonneau*, sont presque les seules qui leurs soient propres, j'ai cru pouvoir me dispenser de ces distinctions, d'autant plus que le traitement employé pour les Blancs leur convient toujours, & que s'il n'est pas suivi, c'est parce qu'on les traite avec beaucoup moins d'égards, & avec des remèdes moins doux. Quant aux quatre maladies que je viens de nommer, & que je reconnois leur être particulières, on les trouvera décrites avec soin; elles font l'objet des Mémoires, sept, huit, neuf & dix. Les fièvres aiguës n'attaquent presque jamais les Nègres; ceux qui arrivent dans cette Colonie, ne sont point sujets aux fièvres qui attaquent les Européens nouvellement débarqués;

celles qui leur sont les plus communes, sont des fièvres quotidiennes ou tierces; elles sont presque toujours sans dangers & ne durent guere que trois à quatre jours. Les habitans les traitent eux-mêmes, & n'ont recours aux gens de l'art, que lorsqu'elles changent de nature ou qu'elles résistent plus qu'à l'ordinaire, ce qui néanmoins est assez rare. Les moyens dont les habitans se servent pour combattre ces fièvres se réduisent à peu de chose. Dès les premiers accès, ils font saigner le malade, & le lendemain ils le purgent ordinairement avec de la gomme-gutte; ce purgatif est fort en usage pour les Nègres, & j'ai observé qu'il est très-bon. Il les fait beaucoup vomir, leur fait rendre de vers, & leur procure des évacuations considérables par les selles. Un grand nombre de Nègres ne prennent qu'une de ces méde-

cines, & le lendemain très-souvent la fièvre leur manque; d'autres fois ils en prennent deux & rarement trois: au reste, si après la seconde médecine, la fièvre ne les quitte pas, on leur donne quelques prises de quina, qui, bientôt la fait disparaître.

Le Mémoire onzième de ce premier Volume, traite de la morsure des animaux vénimeux, & principalement de celle des serpens; je fais connoître les espèces de ces reptiles les plus dangereuses; j'entre dans quelques détails sur les remèdes indigènes, dont les Indiens & les Nègres se servent pour arrêter les effets du venin de ces animaux; je rends compte de la vertu que m'ont paru avoir les alkalis volatils contre ce venin, & j'indique à-peu-près la confiance que l'on peu y avoir: enfin, je termine ce Mémoire par l'énoncé des effets qui

résultent de la piquure de quelques insectes, & j'indique les moyens qu'on a coutume de mettre en usage pour les arrêter. Le Mémoire douzieme contient l'Histoire d'un Oiseau de l'Amérique méridionale, auquel les Indiens ont donné le nom de *parragua*; je rapporte non-seulement tout ce que j'ai pu recueillir de relatif aux mœurs & aux habitudes de cet oiseau, mais encore la structure des parties internes, laquelle offre des phénomènes assez extraordinaires. Ce Mémoire est accompagné de deux planches; la premiere représente l'oiseau dans son état naturel, & la seconde, le représente disséqué, & fait voir la disposition particuliere des parties internes. On trouve dans le treizieme, l'histoire du *maraye*, autre oiseau de la Guiane, lequel offre encore des particularités très-grandes dans les

parties de la respiration, qui jusqu'à ce jour n'ont été connues de personne. La description de cet oiseau, est également accompagnée de deux planches; on voit dans l'une, l'oiseau dans l'état naturel, & on le voit disséqué dans l'autre, où est exposée la structure particulière des parties. Le quatorzième Mémoire renferme l'histoire d'un autre oiseau de la Guiane, nommé *yacou*; celui-ci a un rapport très-grand avec le *maraye*, surtout par sa conformation extérieure; mais les parties internes n'offrent pas les mêmes particularités. Il est accompagné d'une planche qui le représente dans l'état naturel. Le *manioc*, sa culture, & les préparations domestiques qu'on a coutume d'en faire, font le sujet du quinzième Mémoire; on verra par les détails dans lesquels j'entre sur ces différens objets, de quel avantage est cet

arbrisseau pour les habitans de l'Amérique, & que dans ce pays il est employé, à-peu-près, aux mêmes usages que le froment en Europe. Enfin, dans le seizieme & dernier Mémoire, je parle de l'eau qu'on extrait du *manioc*, dans les préparation qu'on en fait; j'entre dans quelques détails sur sa qualité véneuse, & je rends compte d'un grand nombre d'expériences que j'ai faites, tant pour decouvrir la Nature de ce poison & sa maniere d'agir, que pour rechercher des moyens propres à arrêter ses pernicious effets, lorsque quelqu'animal en a pris.

Tels sont les objets traités dans ce premier Volume? Quant au second, qui ne paroîtra que quelque temps après celui-ci; c'est-à-dire, environ trois mois après; il contiendra onze Mémoires. Le premier est destiné à donner une idée

de ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Isle de Cayenne & dans la Guiane; il contient quelques Observations générales sur les productions naturelles du pays, les plus propres à son commerce & à son aggrandissement. Les Mémoires deux, trois & quatre, contiennent l'Histoire & le traitement des maladies, Chirurgicales, relativement aux pays chauds. Ce point intéressant de l'art de guérir, est, j'ose le dire, absolument neuf, & personne que je sache, ne s'en est encore occupé. Cependant, on verra de combien de réformes & de changemens, la pratique ordinaire de ces maladies, est susceptible dans ces climats. Le Mémoire cinquieme contient des Observations isolées sur quelques quadrupedes, dont plusieurs offrent des faits neufs fort intéressans. Dans le sixieme,

je donne l'Histoire du *tapir* ou *maïpouri*, il sera suivi d'une planche qui représentera cet animal dans son état naturel. Dans le septieme, je donne des Observations générales sur les mœurs & les habitudes des oiseaux de cette contrée, & une planche placée à la suite de ce Mémoire, représentera le *toyouyou*, le plus grand oiseau du nouveau monde, & très-certainement le plus mal connu. Le huitieme est consacré pour l'histoire d'un oiseau particulier, qu'on nomme dans le pays *camoucle*, & une planche le montrera dans son état naturel. Dans le neuvieme, je rends compte d'un grand nombre d'expériences que j'ai tentées en différens temps sur les phénomènes électriques, produits par une espee d'anguille, appelée dans le pays *anguille tremblante*.

Des Observations sur la culture des terres en général, & sur la culture particulière des denrées que produit cette Colonie, font le sujet des deux derniers Mémoires de ce Volume. J'espère prouver par des principes tirés de la saine physique, que le défaut de culture est la principale cause de l'état de foiblesse, où se trouve cette Colonie depuis son établissement. Je ne tairai point les obstacles qui paroissent s'opposer au défrichement des terres, & ceux que la disproportion des deux saisons opposent à leur fertilisation; je ne dissimulerai point qu'il y a beaucoup de terres, en général, peu propres à la culture de telle ou telle denrée. Mais je démontrerai, que pour tirer un parti avantageux de ces terres (ce qui ne me paroît pas aussi difficile qu'on le pense), il convient, 1°. qu'elles soient cultivées suivant les principes

connus; 2°. qu'il est absolument nécessaire de choisir celles qui sont les plus propres à la culture de telle ou telle denrée, afin que chacune se trouve dans la terre qui lui est convenable; 3°. que dans l'usage qu'on fera des moyens propres à leur fertilisation, il est nécessaire d'avoir égard aux grandes sécheresses & aux grandes pluies. Les habitans de Cayenne, du moins les moins instruits, ne manqueront point de me dire, comme ils l'ont déjà fait toutes les fois que j'ai voulu combattre leurs préjugés, que je parle d'un état sans le connoître & sans l'avoir jamais exercé. Il est vrai, que je n'ai pas formé d'habitation à Cayenne, mais je puis affirmer que l'agriculture n'a pas été indifférente à mes recherches. Les voyages que j'ai faits en différens endroits de la Colonie, & chez un grand nombre

d'habitans, m'ont mis à portée de voir & d'observer attentivement la maniere dont on s'y prend pour tirer parti de ces terres neuves, & de connoître les abus que l'on commet. Plusieurs habitans de Cayenne sont instruits & capables de connoître l'erreur générale, qui régné depuis si long-temps dans cette Colonie: c'est d'eux qu'on doit attendre les premiers efforts pour secouer le joug du préjugé. Je desire, pour le bien de cette Colonie, que ces personnes ne perdent point de temps, & que leurs premiers essais soient faits de façon à exciter l'émulation de ceux qui ne savent que marcher sur les traces d'autrui; ils auront la flatteuse satisfaction d'être regardés comme les créateurs d'une Colonie, où la Nature prodigue ses bienfaits, & où le sol n'est pas aussi ingrat qu'on le croit.

Tels sont les sujets d'Observations que j'offre au Public, auxquels j'ai tâché de mettre toute l'exactitude, & la clarté possible. On trouvera peut-être le style un peu négligé; mais comme c'est un recueil de faits que je présente, je me suis plus appliqué aux choses qu'aux mots: j'espère, en conséquence, que mes Lecteurs voudront bien m'accorder l'indulgence dont j'ai besoin à ce sujet.





M É M O I R E S
P O U R S E R V I R
A L'HISTOIRE DE CAYENNE
E T
DE LA GUIANE FRANÇOISE, &c.

M É M O I R E I.

De la nature du Climat de Cayenne, des premiers effets qu'il produit sur les Européens nouvellement débarqués, & des précautions qu'ils doivent prendre pour prévenir les maladies du pays.

IL y a deux saisons à Cayenne, l'été & l'hiver; la première est la plus courte, & celle où les chaleurs sont les plus fortes; elle commence pour l'ordinaire à la fin

A

de Juillet & finit en Novembre : je dis pour l'ordinaire, car elle peut commencer un peu plutôt ou un peu plus tard, & finir de même. Cette saison, qui ne dure gueres que trois mois, est presque toujours sans pluies, & par conséquent si sèche, qu'elle fait mourir la plus grande partie des plantes.

La chaleur de cette saison seroit sans doute insoutenable, si elle n'étoit pas tempérée par des nuits longues, qu'un ciel beau & serein rend très-fraîches. Cette fraîcheur est quelquefois si grande qu'à quelque distance de la mer, dans l'intérieur des terres, on est forcé de se chauffer tous les matins. La chaleur du climat est encore modérée par les vents qui régner dans cette saison; ils sont réglés, très-forts & viennent de l'est, souvent du sud. Ceux de l'est n'arrivent sur les côtes de la Guiane, qu'après avoir passé sur une vaste étendue de mer où ils se chargent d'un principe salin, qui leur donne une fraîcheur considérable, très-propre à modérer la chaleur du climat. De plus, ces vents qu'on appelle

brises, ne paroissent que quand la chaleur commence à devenir un peu considérable, c'est-à-dire, sur les neuf à dix heures du matin; ils se calment totalement sur les quatre à cinq heures du soir.

La seconde saison est l'hiver, ainsi nommée parce qu'elle est très-pluvieuse; les grandes pluies ne contribuent pas peu à rendre les chaleurs moins fortes que celles de l'été. Dans cette saison le ciel est presque toujours couvert, & le soleil caché par les nuages; mais comme les vents ne sont pas réglés, que souvent il n'en souffle pas du tout, la chaleur qu'on y éprouve, est quelquefois moins supportable qu'en été, & l'on s'en trouve en quelque façon plus incommodé; ajoutons que l'extrême humidité de l'atmosphère contribue beaucoup à rendre cette chaleur plus incommode, par le grand affaïssement qu'elle produit dans l'économie animale.

Les vents, qui régner pendant cette saison, ne sont pas les mêmes que ceux de l'été; ils viennent presque toujours

du nord-est & quelquefois du nord; ils ne font pas moins propres que les premiers à modérer la chaleur; mais comme ils ne viennent que par secouffes, ils ne produisent pas les mêmes effets. Les vents, qui soufflent précisément du nord, paroissent se charger le plus, des parties salines analogues à l'acide marin, ce qui leur donne plusieurs qualités. D'abord, ils produisent presque toujours des accidens assez graves sur l'économie animale des hommes, comme on le verra ailleurs. De plus, ils causent des dommages considérables à toutes les plantes qui y sont exposées, & dont la végétation est foible & tendre; ils les brûlent, comme une forte gelée du mois de Mai dessèche en France les vignes & d'autres plantes. Un autre effet qu'on doit rapporter à ce principe salin répandu dans l'air, c'est la rouille qui se forme sur les métaux; car il est difficile de pouvoir attribuer à l'humidité seule la rouille qui couvre en très-peu de tems, tous les instrumens de fer & d'acier, quelque précaution que l'on ait de les frotter avec des

huiles ou graiffes : cependant on ne fau-
roit difconvenir que l'humidité de l'air
ne foit très-grande dans les pays chauds.

L'hiver eft la faifon la plus longue,
puifqu'elle commence vers le mois de
Novembre, & qu'elle ne finit que vers
celui de Juin ou de Juillet. Il ne faut
pas croire qu'elle fe paffe toute en pluies;
il eft vrai qu'il y a des hivers où elles
font très-abondantes, & dans lesquels
on trouve bien peu de beaux jours; mais
ces hivers font les plus rares; le plus
grand nombre font entre-mêlés de jours
fans pluies. Affez régulièrement vers le
mois de Mars ou d'Avril, il y a un in-
tervalle de beau temps affez confidérable,
auquel on a donné le nom de petit été,
ou été de Mars. Au refte, les mois où
les pluies font plus abondantes, & pref-
ques continuelles, font ceux de Janvier,
de Février, d'Avril & de Mai. Les au-
tres font prefque toujours fort agréa-
bles, parce qu'on n'y obferve, ni trop de
féchereffe, ni trop de pluie; ce font les
feuls intervalles qui méritent le nom de
printemps.

Outre les causes que nous venons d'établir, & qui sont capables de tempérer la chaleur du climat de Cayenne, il en est encore une qu'il ne faut pas omettre. Je parle des arbres qui couvrent presque tout ce vaste continent, & dont les feuilles toujours vertes, sont très-propres à modérer la chaleur du soleil, & à absorber une partie de ses rayons.

D'après ce qu'on vient de dire, il résulte que la chaleur de ce climat n'est pas précisément la même pendant toute l'année. La différence, qu'on observe au thermomètre de M. de Réaumur, est de trois à quatre degrés; c'est-à-dire, qu'en été, les jours où la chaleur est la plus forte, (ce qui arrive ordinairement dans le mois d'Octobre) le thermomètre monte jusqu'à vingt-huit degrés, (ce qui n'est pas même bien commun) tandis qu'en hiver il ne monte qu'à vingt-trois & vingt-quatre. Cette température n'est telle qu'à Cayenne, ou à quelques distances de la mer; car si l'on pénètre dans l'intérieur des terres, on y trouve de la

différence , non-seulement par rapport aux deux saisons , mais encore relativement aux différens instans du jour : car à midi le thermomètre passe très-souvent le terme de vingt-huit degrés , & le matin de ces mêmes jours , avant le soleil levé , il descend au-dessous de vingt-quatre ; ce qui vient , comme je l'ai déjà dit , de la longueur & de la fraîcheur des nuits qui , dans l'été , est si forte , qu'on est obligé de se couvrir beaucoup pendant la nuit , & de se chauffer si-tôt que le jour paroît. La raison pour laquelle la chaleur est plus forte à midi qu'elle ne l'est aux environs de Cayenne à la même heure , c'est que ces endroits ne sont point découverts , que l'air circule difficilement dans les lieux bas ; d'ailleurs les vents n'y sont plus aussi réglés que sur les bords de la mer , & ils paroissent dépouillés du principe salin qui leur donne beaucoup de fraîcheur ; aussi produisent-ils moins d'accidens , tant sur les hommes que sur les plantes.

De ce que nous venons de dire , il résulte que le climat de Cayenne est beaucoup plus tempéré que sa position près

de la ligne (1) ne semble l'indiquer ; mais comme les chaleurs y font presque toujours les mêmes , elles produisent des effets considérables sur les Européens nouvellement débarqués. Le premier de ces effets est la raréfaction que cette chaleur doit produire sur les fluides : cet effet paroît être le premier qu'on a entrevu , & celui qui a le plus occupé ceux qui ont traité des maladies des pays chauds : plusieurs même n'ont pas hésité de lui attribuer le plus grand nombre de ces maladies.

Si l'on examine avec attention ce qui se passe chez un Européen nouvellement débarqué , on voit d'abord que ses forces diminuent peu à peu ; l'accablement & la lâcheté sont les premiers effets qu'il observe lui-même ; il ne tarde pas longtemps à perdre les couleurs vives & vermeilles qu'il avoit apportées d'Europe ; il devient d'un blanc plus ou moins basané , la partie rouge du sang semble

(1) Cayenne est par quatre degrés, cinquante-six minutes de latitude nord.

ne plus se porter aux vaisseaux capillaires cutanés : les solides perdent leur fermeté & deviennent mols & flasques, les évacuations naturelles ne se font plus avec la même régularité, & toutes les sécretions souffrent quelque dérangement : enfin l'équilibre de la machine semble être rompu.

Il n'est gueres possible de pouvoir rapporter ces effets à la raréfaction seule des fluides ; d'autres causes produites par le climat même y concourent plus puissamment ; telles sont, par exemple, l'abondance de l'insensible transpiration & de la sueur, la grande humidité de l'air, la nature des alimens que fournit le pays, &c.

1°. L'abondance de l'insensible transpiration, & de la sueur, doit être regardée comme une des principales causes de tous ces effets ; car si l'on suit leur marche, on voit qu'ils ne paroissent que successivement, & proportionnellement à cette double évacuation, qui constamment a lieu dès le premier jour ; elle

est souvent même si forte, qu'elle dépouille le sang de ses parties aqueuses, si nécessaires pour conserver la fluidité; il s'épaissit donc, il devient tenace & visqueux, la circulation diminue considérablement dans les vaisseaux capillaires, & se ralentit dans les gros troncs. Cet état fâcheux augmente encore par l'inertie des solides, & par le relâchement des vaisseaux.

Un autre effet que produisent encore ces évacuations abondantes, c'est la diminution plus ou moins considérable des sécretions; ce qui porte le désordre dans l'économie animale, & trouble plusieurs des fonctions vitales.

Il seroit à désirer que des hommes instruits fissent sur ces évacuations des pays chauds, des observations aussi suivies & aussi exactes que les observations de *Sanctorius* & de *Jean de Gorter*, faites dans des climats tempérés. On verroit combien ces évacuations des pays chauds doivent surpasser celles qui se font dans les pays où l'état de l'atmosphère varie

à tout instant. Sous la Zone torride au contraire, l'état de l'air est presque toujours le même, aussi est-on continuellement mouillé par ces évacuations, comme si l'on étoit plongé dans un bain; qu'on juge d'après cela quel doit être l'épuisement causé par une pareille évacuation.

2°. La grande humidité de l'atmosphère produit encore des effets singuliers sur l'économie animale. Le peu de ressort de l'air, la grande quantité de molécules aqueuses qui s'y trouvent suspendues, sa grande raréfaction, sont autant de qualités qui le rendent peu propre à s'opposer au relâchement & à la distension de nos solides. Celui que nous respirons agit à peu près de même sur les poumons; & les vaisseaux de ce viscere n'ayant plus le même ressort, s'engorgent, le sang y passe avec plus de lenteur, la sanguification s'opere mal, &c.

3°. La nature des alimens, dont on use dans ces pays, ne contribue pas peu à exciter une partie des maux dont nous parlons; ils contiennent en effet

fort peu de parties nutritives , & ils passent (sur-tout ceux qu'on tire des animaux) rapidement à l'état de putréfaction. Les végétaux , à la vérité , ne s'alterent pas si promptement ; mais comme leur substance contient beaucoup moins de fucs nourriciers , ils sont par conséquent , peu capables de réparer ; ils portent dans le sang un principe qui en augmente l'épaississement & la ténacité ; ils favorisent & aident le relâchement des solides. D'ailleurs , le suc ou l'extrait de tous ces alimens , se trouve mal préparé , l'estomac participant de l'état de relâchement dont toute la machine est atteinte. Les fucs digestifs ne sont plus les mêmes ; tous , à l'exception de la bile , sont en moindre quantité ; celle-ci devient trop âcre & trop mordante , & il ne se trouve plus de proportion entre ces dissolvans & les forces de l'estomac : d'où s'en suivent nécessairement de mauvaises digestions , & un chyle mal élaboré , peu propre à ses usages ordinaires.

Toutes ces causes , qui sont dûes à la

nature du climat , agissent de maniere qu'elles font naître par leur concours tous les accidens dont nous avons parlé, & qui deviennent eux-mêmes la cause & le germe d'une maladie qui se forme peu-à-peu, & à laquelle font sujets presque tous les nouveaux débarqués.

Il est bon d'observer, que tous ceux qui arrivent pour la premiere fois dans les pays chauds, ne font pas également sensibles aux impressions du climat; on en voit même plusieurs qui restent un temps considérable, sans paroître en être affectés, qui conservent leurs forces & leur teint comme en Europe. Il seroit dangereux que ces personnes se prévalussent de cet avantage. Le germe de la maladie ne s'en forme pas moins, & l'observation prouve que ce germe devient d'autant plus actif, que les premiers effets du climat font moins sensibles. Il en est de même de la maladie qui en est la suite, c'est-à-dire, que si elle se développe peu de temps après qu'on est débarqué, il y a tout lieu d'espérer qu'elle ne fera pas violente, mais le

malade traînera long-temps , & aura une convalescence fort longue. Si, au contraire, elle est long-temps à se déclarer, on a tout à craindre qu'elle ne soit violente, sur-tout si, jusqu'à ce moment, on a constamment joui d'une bonne santé, & si l'appetit s'est bien soutenue.

Pour prévenir la violence de ces maladies, puisqu'on ne peut pas s'y soustraire tout-à-fait, il faut que les nouveaux débarqués prennent des précautions, qui en même temps rendront les premiers effets du climat beaucoup plus supportables, & la maladie moins dangereuse. Ces précautions me paroissent pouvoir être comprises dans les articles suivans.

1°. On se ménagera beaucoup en arrivant dans ce pays ; on aura soin de ne pas s'exposer aux rayons du soleil, dans les momens du jour où la chaleur est la plus forte ; on se tiendra autant qu'il sera possible dans un endroit élevé & bien aéré ; on se baignera le soir si cela se peut, & toujours à l'eau froide

ou légèrement dégourdie, si on ne peut la supporter telle. On se tiendra proprement & on changera souvent de linge ; on se levera de bon matin pour se promener à la fraîcheur, & on pourra faire une seconde promenade le soir sur les cinq à six heures, pourvu toutefois que la saison le permette.

2°. On suivra un régime réglé & on mangera peu à la fois ; on pourra faire usage le matin, à déjeuner, de quelques fruits du pays, comme des *oranges* bien mûres, des *bananes* & *bacoves* cuites, des *avocats* & des *sapotilles*, &c. On évitera les fruits qui sont fort acides, comme les *ananas*, les *corossols* & autres. On dînera passablement, on mangera peu de viande & on l'entre-mêlera toujours de quelque légume frais. Si l'on n'use que des végétaux, il faut y mêler des plantes crucifères, ou à leur défaut de la bonne moutarde ; boire pendant le repas du bon vin trempé avec de l'eau. Les habitans de Cayenne font usage dans presque tous leurs ragoûts d'un petit *piment* qui abonde en sel

volatil fort âcre , & qui fait un stimulus assez convenable pour aider la digestion. On pourra en user , mais avec beaucoup de modération , & on ne s'y accoutumera que peu à peu. Il est encore ordinaire à Cayenne de boire au milieu du repas un peu de taffia (1) ; il seroit dangereux qu'un nouveau débarqué se livrât tout de suite à cette boisson , qui en général n'est pas mal-faisante pour ceux qui sont acclimatés. On ne s'y accoutumera donc que peu-à-peu & très-lentement. Son usage modéré ne peut faire grand mal , si l'on en use toujours avec circonspection. A la fin du dîner on pourra prendre une tasse de café , mais on s'abstiendra de toute liqueur. Le soir on soupera légèrement & de bonne heure , afin que la digestion soit en partie faite avant de se coucher.

3^o. Indépendamment de ce régime , on fera usage dans les intervalles des

(1) C'est une espece d'Eau-de-vie , qu'on fait avec le suc des cannes à sucre.

repas , d'une boisson délayante légèrement tonique ; on peut boire , par exemple , une tisane de chien-dent dans laquelle on aura mis un peu d'écorce de citron, ou quelque liqueur fermentée, telle que la *bierre*, la *sapinette*, ou bien de celles qu'on fait dans le pays, soit avec des fruits, soit avec les préparations du *manioc*.

Presque tous les Européens qui passent dans les Colonies, sont persuadés que la meilleure boisson dont on puisse faire usage, en arrivant dans ces climats chauds, est la limonade : dans cette idée, ils s'engorgent souvent sans l'avis de personne. Pour peu qu'on réfléchisse sur les effets que nous avons dit être dûs au climat, on doit voir si cette boisson peut être de quelque utilité. L'état de débilité & de relâchement de l'estomac est cause que les digestions se font beaucoup plus mal dans ces contrées chaudes qu'en Europe ; la limonade & les boissons acides en général doivent donc nécessairement augmenter le mal, & rendre les digestions encore plus difficiles. Je sçais

que toutes les fois qu'il m'arrivoit de boire un verre de limonade dans quelque temps du jour que ce fut , j'en étois incommodé pendant le reste de la journée , & je sentois un dérangement dans la digestion. J'ai interdit cette boisson à un grand nombre de personnes qui en ufoient abondamment pour prévenir les maladies du pays , & chez lesquelles la digestion ne pouvoit , pour ainsi-dire , plus se faire ; & je leur ai substitué une boisson tonique légèrement fortifiante. Cependant la limonade peut convenir à certains tempéramens & dans des circonstances particulières ; ainsi , les personnes bilieuses & sanguines , qui , pour l'ordinaire , ont la fibre fort sèche & fort rigide , pourront se la permettre , mais avec modération , surtout pendant les plus grandes chaleurs : en général les femmes en feront un plus grand usage que les hommes. Une liqueur fort agréable & fort saine , c'est le *punch* ; ce n'est autre chose que la limonade à laquelle on ajoute un peu de rum ou de taffia : on peut en boire mo-

dérément, il fortifie l'estomac & donne de l'appétit. On est dans l'habitude d'en prendre une heure avant le dîner, on peut aussi en boire dans les intervalles des repas.

4. On évitera la trop grande application d'esprit dans les premiers temps, elle est toujours très-préjudiciable à la santé; on évitera aussi les exercices du corps, principalement dans le fort de la chaleur. Les passions qu'il convient de réprimer le plus, sont la colère & l'amour. La première répétée & portée à un certain excès, produit des accidens considérables, & trouble la plûpart des fonctions naturelles.

Quant à l'amour, on peut assurer sans crainte de se tromper, qu'il contribue le plus à rendre très-actives les causes du climat, & à donner de l'énergie au germe de la maladie du pays. La disposition & le penchant que l'on a naturellement pour le plaisir, sont beaucoup augmentés par la nature du climat; la facilité que l'on a de s'y livrer avec les négresses & les mulâtresses, excite à


commettre des excès considérables, dont on se ressent peu de temps après. Les sécrétions en sont presque toutes dérangées; les digestions ne se font plus qu'avec peine, les forces diminuent, le germe de la maladie s'accroît, prend de l'intensité, & enfin se développe; & la nature épuisée n'a plus de forces pour produire & entretenir des mouvemens fébriles nécessaires pour détruire la cause du mal. Ce que j'avance ici n'est que trop vrai, & une pratique de douze ans ne m'a fourni que trop d'occasions d'observer les tristes suites de l'amour immodéré. Je dois donc insister sur ce point, & je ne sçaurois trop recommander aux nouveaux débarqués de se ménager, & de ne pas trop s'abandonner à leur penchant & à leurs desirs.

5°. Lorsqu'ils auront employé pendant quelque temps ces précautions, je leur conseille de se faire saigner du bras une fois & de se purger au moins deux. Ils prendront d'abord un vomitif en lavage, si rien ne s'y oppose, & deux jours

après une potion purgative en deux doses. Cette attention est nécessaire surtout aux personnes replettes, & qui paroissent moins affectées du climat. Car si en descendant à terre on étoit languissant, d'un tempérament foible & délicat, ou qu'on eut essuyé avant que de partir d'Europe, de fortes maladies, ces soins deviendroient inutiles; car à coup sûr, les personnes, qui se trouvent dans cet état, ne sont attaquées que de maladies légères & peu dangereuses.

Telles sont, en général, les précautions que l'on peut indiquer à quelqu'un nouvellement débarqué: je suis persuadé qu'en les suivant on préviendra, non pas la maladie, mais un grand nombre d'accidens, & on les rendra beaucoup plus légers. Nous allons maintenant passer à l'examen de ces maladies.




 M É M O I R E II.

Des maladies qui attaquent les Européens nouvellement débarqués, & de celles qui ont coutume de régner parmi les habitans du pays.

L'HOMME, qui, d'un climat tempéré, passe dans un climat brûlant, est sujet à des maladies plus ou moins graves, auxquelles la Nature l'affujettit pour le plier (si je puis m'exprimer ainsi) à la température du nouveau climat où il doit vivre. C'est pour cela, que dès qu'un Européen a essuyé une maladie plus ou moins forte, peu de temps après son arrivée dans les pays chauds, on dit communément, qu'il est *acclimaté*. En effet, douze ans de pratique & d'expérience dans l'Isle de *Cayenne*, & la *Guiane*, m'ont prouvé que lorsqu'un nouveau débarqué essuyoit peu de temps après son arrivée une maladie, il se faisoit en lui une certaine révolution; qu'alors il n'étoit plus sujet qu'aux maladies ordinaires du pays, lesquelles

n'ont rien de redoutable. Quoi qu'il en soit, les maladies qui attaquent les personnes nouvellement transportées dans ce pays, ne sont pas toujours bien violentes : il s'en faut même de beaucoup qu'elles y soient aussi fortes, aussi promptes, & aussi dangereuses que celles qu'on observe dans la plûpart des Isles du Vent & sous le Vent. Des habitans de *Saint-Domingue* m'ont assuré que les fièvres dont sont attequés dans leur Isle les nouveaux débarqués, y sont très-violentes : au reste, on peut voir ce qu'en ont dit *M. Poissonnier Desperrieres* (1), & *M. Poupet Déportes* (2), qui les ont observées sur les lieux.

Le tableau que fait un Créole de la Martinique, de la nature des fièvres qui régissent dans cette Isle, est, sans doute, très-effrayant pour ceux qui se proposent d'y passer ; voici comment il s'exprime en parlant des maladies d'Europe :

(1) Voyez *Traité des fièvres de l'Isle de Saint-Domingue*, par *M. Poissonnier Desperrieres*.

(2) Voyez *Histoire des Maladies de Saint-Domingue*, par *M. Poupet Déportes*.

« La Nature ne va pas si promptement,
 » qu'elle ne donne le temps de l'observer
 » & de suivre la route qu'elle prend ;
 » aux Isles elle est si prompte, que si
 » l'on tarde de saisir la maladie dès
 » l'instant qu'elle se déclare, elle se dé-
 » veloppe tout-à-coup, avec une vio-
 » lence que la Médecine ne peut plus sub-
 » juguer, tout est perdu. On traite alors
 » le malade comme un bâtiment incen-
 » dié, dont il faut sacrifier une partie
 » pour en sauver seulement la carcasse ;
 » on lui fait dans vingt-quatre heures
 » jusqu'à quinze ou dix-huit saignées,
 » dont les intervalles sont remplis par
 » d'autres remèdes. Un homme n'est pas
 » plutôt tombé malade, qu'il voit à ses
 » côtés le Médecin, le Notaire & le
 » Confesseur, tous trois presque dans
 » le même instant (1) ». Je n'ai jamais
 observé à Cayenne des maladies qui
 aient quelque rapport avec celle-ci.
 « Cette même maladie (dit le même

(1) Voyage à la Martinique, par M. de Chanvalon, page 76.

» Auteur) beaucoup plus dangereuse
 » autrefois, étoit accompagnée de sym-
 » ptômes plus violens; le sang sortoit
 » par tous les pores comme la sueur,
 » ce qui arrive encore quelquefois ». Si
 ce fait a existé, & s'il existe encore au-
 jourd'hui, c'est un effet bien violent de
 la chaleur du climat de cette Isle. Ce
 qu'il y a de très-certain, c'est qu'on ne
 l'a jamais observé à Cayenne, quoique
 cette Isle soit beaucoup plus près de la
 ligne.

Les fièvres, qui attaquent les Euro-
 péens, nouvellement transportés dans
 l'Isle de Cayenne, ne sont pas toutes
 également violentes; les caractères de
 malignité ou de putridité qui s'y déve-
 loppent, sont toujours relatifs aux tem-
 péramens, chez lesquels elles se déclarent.
 Elles commencent constamment
 par être doubles tierces, & finissent
 très-souvent par être continuës. L'acci-
 dent le plus redoutable & le plus alar-
 mant pour les assistans, & pour les Mé-
 decins ou Chirurgiens qui traitent le
 malade, c'est la perte de connoissance,

de mouvement & de sentiment qui arrive dans plusieurs de ces fièvres. Cet état, que des personnes mal instruites ont pris pour un état apoplectique, n'est autre chose que le transport ou le dépôt de l'humeur fébrile sur le système nerveux, occasionné par le mouvement de la fièvre des jours impairs seulement. De sorte que l'accès de ces jours étant passé, le malade reprend tous ses sens, & semble sortir d'un sommeil profond. Ce symptôme, qui annonce toujours les fièvres du plus mauvais caractère, n'est pas également exposé à des suites fâcheuses chez tous les malades. S'il paroît dès le commencement du septième jour, chez des personnes fortes & robustes, qui ont été peu incommodées par la chaleur du climat, il est presque toujours mortel, sur-tout si les accès de fièvres ont été foibles & languissans jusqu'à son apparition, & si le malade s'en est peu plaint. S'il y a eu tous les jours des vomissemens bilieux, si les yeux & toute l'habitude du corps ont pris une couleur jaune, si la peau

s'est maintenue sèche & aride, si la foie a été considérable; enfin, si le pouls est resté petit & serré, & s'il y a eu de petits mouvemens convulsifs aux poignets, &c. dans ces circonstances, le malade meurt à la fin de ce même accès du sept, ou du neuf, & rarement il va jusqu'au onze. Si, au contraire, la fièvre du sept est très-forte, & s'il y a peu de perte de connoissance; si les accès ont été violens dès les premiers jours impairs; si la peau a paru moite dans quelques instans, & qu'il n'y ait eu aucune indice d'ictère; si le malade se plaint beaucoup de sa fièvre; si enfin le pouls a été plus développé, principalement aux approches du sept, il y a tout lieu d'espérer que le malade en réchappera; sur-tout si l'on observe qu'à la fin de l'accès du sept, il reprend bien tous ses sens & ne reste pas comme hébété; que le vomissement disparoisse, qu'il ne retombe dans cet état que dans le fort de l'accès du neuf, & qu'il ne dure pas plus de quatre à cinq heures; que la fièvre paroisse de plus forte en plus

forte & bien développée; que pendant la perte de connoissance le pouls conserve un peu de mollesse, que la respiration reste libre & tranquille; alors cet accident reparoît le onze, & souvent la maladie se termine à la fin de cet accès, mais plus communément au treize par quelque évacuation critique.

Mais, si l'accident dont nous parlons ne paroît que très-légèrement le neuf, & un peu plus fortement le onze; si la fièvre a été jusqu'à ce moment forte & bien développée; si l'on n'a observé ni ictere, ni sécheresse à la peau, ni délire obscur, ni insensibilité de la part du malade, ni un pouls continuellement ferré & petit; on peut être tranquille, (pourvu toutes fois, qu'un traitement inconsidéré ne vienne pas augmenter ces accidens); dans ce cas, la fièvre se termine communément le treize, quelquefois elle va jusqu'au quinze ou dix-sept, ce qui n'arrive pas souvent.

Cette espee de fièvre est sans doute la plus rare de toutes celles qui attaquent les nouveaux débarqués; d'ailleurs elle

ne prend guere que les personnes les plus robustes, les plus replettes, & en général celles qui se font le moins ménagées en arrivant dans ce pays. Mais celles qu'on observe le plus communément, & qui attaquent pour l'ordinaire les personnes dont la constitution & le tempérament sont plus délicats, sont accompagnées de symptômes moins mauvais, & il est rare qu'on y succombe, à moins que des fautes graves dans le régime ou dans le traitement, ne fassent changer la maladie de nature.

Cette fièvre prend presque toujours le caractère de la bilieuse ardente; elle ne se termine guere que vers le treize ou le dix-sept, & souvent ses crises sont imparfaites, ce qui est cause que les malades ont des convalescences très-longues. Elles se déclarent ordinairement par des accès forts & violens; souvent le malade vomit de la bile à pleines gorgées, il se plaint d'une douleur considérable à la tête, & d'une soif extrême; sa langue est sèche, rude & souvent roussâtre; sa

peau est brûlante & sèche au commencement des accès, & elle devient légèrement moite dans leur déclin. Ces symptômes vont toujours en augmentant jusqu'au septieme jour; ils restent ensuite trois à quatre autres sans paroître prendre de l'intensité, & vers le onze ou le treize les accès deviennent un peu plus forts, & se maintiennent dans cet état jusqu'à la fin de la fièvre. Les malades se plaignent d'être extrêmement fatigués: les accès qui toujours s'entre-coupent, un grand & un petit, sont quelquefois si longs, que l'un ne finit que lorsque l'autre a recommencé; plusieurs sont précédés d'un frisson léger, tandis que dans d'autres il n'y en a point.

Telles sont les fièvres qui attaquent les personnes nouvellement débarquées à Cayenne: je ne parle point de cette terrible maladie qui, en 1763, 64 & 65, sévit avec tant de violence sur les Européens envoyés dans cette Colonie, & qui n'étoit rien moins qu'une fièvre épidémique des plus violentes, produite par une infinité

de causes , dont on auroit pu prévoir les suites & les effets , ainsi que je le dirai ailleurs.

Lorsqu'on a eu le bonheur de ne pas succomber à la violence de ces fièvres , & qu'on est complètement rétabli , après une convalescence souvent longue & pénible , on peut se regarder comme acclimaté , & l'on n'est plus sujet qu'aux maladies ordinaires du pays.

La force & la longueur de ces maladies varient , suivant qu'on en est plus souvent , ou plus rarement attaqué ; ceux , par exemple , qui ont des fièvres tous les ans , ou tous les deux ans au plus tard , peuvent être assurés que leurs maladies ne seront jamais ni fortes ni dangereuses ; mais si au contraire on passe quelques années , sans avoir aucune incommodité , sur-tout aucune espèce de fièvre , on est pour l'ordinaire attaqué de maladies beaucoup plus fortes , & souvent très-dangereuses. Enfin , si en restant long-temps dans ce pays , on jouit pendant plusieurs années d'une santé forte

& robuste , fans aucune indisposition , on doit craindre que la premiere maladie qu'on aura ne soit très-violente , & même qu'on n'y succombe. Mais il y a à Cayenne , me dira-t-on , des personnes qui ne sont jamais malades , & qui jouissent d'une très-bonne fanté , & d'autres qui après avoir passé bien des années fans ressentir la moindre incommodité , ont eu des fièvres fort ordinaires & fans accidens. Cela peut-être , mais tout le monde ne fait pas que ceux qui semblent jouir de la meilleure fanté en apparence , n'en jouissent pas en réalité ; que la plûpart de ces personnes cachent sous leurs vêtemens des incommodités , qui , en produisant quelque écoulement , donnent issue à une partie de l'humeur fébrile , laquelle ne peut alors , ni s'accumuler , ni prendre assez de force pour exciter des fièvres violentes.

Les incommodités capables de produire ces derniers effets , sont de plusieurs espèces ; mais celles qui paroissent y avoir le plus de part , & qui sont les plus
plus

plus communes parmi les habitans de cette colonie , fans que personne s'en apperçoive , font les dartres.

Cette espèce de préservatif des fièvres , est d'autant plus sûr que les dartres sont plus nombreuses , & qu'elles entretiennent un écoulement plus abondant d'humeur.

Outre les dartres , d'autres incommodités produisent le même effet ; j'ai vu des personnes avoir pendant long-temps des écoulemens vénériens , & n'être jamais attaquées de fièvres , ou n'en avoir que de très-légères. La Nature sage & prudente connoît les besoins de la machine humaine , & produit souvent de ces espèces d'évacuations dans différentes parties du corps , fans qu'aucune cause paroisse y concourir. J'ai été consulté une infinité de fois pour des cas semblables. Dans les uns c'étoit un suintement purulent qui se faisoit par les aisselles ; chez d'autres j'observai de grosses galles aux fesses & entre les cuisses ; ceux-ci , malgré la grande propreté , étoient sujets à des écoulemens purulens

entre le prépuce & le gland ; ceux-là avoient de petites fluxions de temps en temps , dans le nez , derrière ou dans les oreilles , & quelquefois ailleurs ; plusieurs étoient attaqués périodiquement d'éréfipeles confidérables ; d'autres enfin , avoient quelque ulcere qui donnoit iffue à une grande quantité d'humeur purulente. Toutes ces incommodités , fouvent très-cachées , enlèvent & détruiſent même la caufe des fièvres , auxquelles on eſt ſi ſujet dans ces climats chauds ; il ſeroit dangereux de chercher à ſ'en débarrasser ſans prendre les précautions les plus grandes.

La vraie caufe ſans doute pour laquelle les femmes vivent plus long-temps à Cayenne que les hommes , & y ſont ſujettes à des maladies moins fortes & moins dangereuſes , c'eſt que leur écoulement périodique produit le même effet que les incommodités dont nous venons de parler : d'ailleurs , un grand nombre ſont ſujettes aux fleurs blanches ; cet écoulement , lorsqu'il eſt un peu

abondant, devient très-à-charge, il fait maigrir même, considérablement, les femmes qui en sont attaquées.

Les fièvres ordinaires de Cayenne, sont presque toujours doubles-tierces, comme celles que nous avons dit attaquer les Européens nouvellement débarqués; cependant on y voit quelquefois de simples tierces, souvent des quartes, & quelquefois des doubles & triples-quartes.

Les fièvres doubles tierces sont presque toujours sans accidens funestes; sur-tout quand elles attaquent des personnes qui sont malades de temps en temps. En général elles commencent toujours par des accès un peu forts, quelquefois avec, & d'autres fois sans frisson. Une chaleur brûlante se fait bientôt sentir, la peau devient sèche & brûlante pendant l'accès, & moite à son déclin; le malade se plaint d'une soif extrême, & souvent de mal à la tête; la langue est sèche dans les uns, & pâteuse dans les autres; communément le malade vomit de la bile au commencement des redoublemens; le pouls est développé dès

les premiers jours chez les uns, & ferré chez les autres. Tous ces symptômes ne se trouvent que dans l'accès le plus fort; c'est-à-dire, celui qui arrive le jour impair; l'accès du jour pair est ordinairement petit & léger. La longueur de ces accès n'est pas toujours la même; le plus fort ne dure communément que cinq à six heures, d'autres fois davantage; le petit est pour l'ordinaire plus long, sur-tout vers la fin de la maladie, où souvent ils se joignent ensemble. Ces fièvres continuent avec la même violence jusqu'au sept ou au neuf, où elles se terminent par les selles ou par les sueurs. Mais lorsqu'elles ne finissent pas à ce terme, alors elles augmentent toujours jusqu'au treize, jour auquel elles produisent des crises presque toujours imparfaites, source de convalescences très-longues, sujettes à des rechûtes dangereuses, qui elles-même dégèrent souvent en maladies chroniques.

Quant aux fièvres tierces, elles ne sont jamais suivies d'accidens; les personnes, qui les éprouvent, sont sans doute

les plus complètement acclimatées, aussi ne font-elles sujettes qu'à cette seule fièvre, qui ordinairement se termine après sept à huit accès, sans qu'il y ait eu le moindre danger. Les fièvres quartes sont beaucoup plus communes & plus difficiles à guérir. Lorsqu'elles attaquent ceux qui sont nouvellement débarqués, elles diminuent toujours les dangers des premières maladies auxquelles ils sont sujets, aussi doit-on bien se donner de garde de les guérir trop vite. Si ces accès sont utiles pour diminuer la violence des accidens de la première maladie, ils ne le sont pas moins pour un grand nombre d'autres incommodités qui souvent se trouvent guéries par leur moyen.

Telle est la nature des fièvres qu'on observe à Cayenne; on pourra peut-être en trouver quelque-une où il y aura des différences, mais ces cas particuliers sont des exceptions à la règle générale: il seroit d'ailleurs inconséquent de vouloir rapporter aux fièvres ordinaires du pays, celles qui peuvent être épidémiques, ou bien l'effet de la différence

des faisons : cet objet fera d'ailleurs le sujet du Mémoire suivant.

Occupons-nous actuellement de la curation de ces maladies. Après avoir exposé d'abord la conduite que bien des personnes tiennent , & qui ne paroît pas toujours conforme aux vues de la Nature, nous offrirons la méthode que l'expérience & l'observation la plus réfléchie , nous a fait connoître la meilleure.

Il n'est point de pays où les préjugés aient plus d'empire que dans les Îles ; il en est de si forts & de si anciens sur le traitement des maladies de ce pays, qu'il n'est guere possible de pouvoir les déraciner. Une routine aveugle destituée de tout principe & de toute connoissance , s'est transmise parmi la plupart des habitans qui se croient très-au fait du traitement de ces maladies , & qui souvent emploient plus hardiment & avec plus de sécurité que ne feroit l'homme de l'art le plus instruit , les remedes les plus violens & les plus actifs que la médecine puisse fournir. Si

de pareilles erreurs , ne se trouvoient encore que chez les habitans , le mal ne seroit pas tout-à-fait aussi grand , parce que peu de personnes se confient à leurs soins ; mais par malheur , la plupart de ceux qui pratiquent l'art de guérir , suivent la même routine , ou commettent d'autres erreurs , souvent plus préjudiciables à la vie des hommes que les premières.

1^o. Dès que la fièvre se déclare , on commence par saigner une ou deux fois le malade ; on le purge ensuite bien régulièrement de deux jours l'un , jusqu'à ce qu'on s'apperçoive que le mal tende à sa fin ; alors on gorge le malade de quinquina pendant plusieurs jours. En second lieu , comme l'on croit qu'il est absolument nécessaire de nourrir les malades , par la raison que dans les pays chauds , ils ne peuvent se passer de manger , on ne cesse (quelle que soit la maladie) de leur remplir l'estomac de toute sorte d'alimens ; on n'hésite point à leur donner (dans les intervalles de la fièvre) de la viande , du poisson ,

des œufs & en général tout ce qu'ils desirerent , & pendant les redoublemens , des bouillons de toute espèce. Si la Nature répugne à tous ces alimens , si le malade ne veut absolument rien prendre , tout le monde crie & s'allarme , on ne cesse de le tourmenter , & on finit par lui faire prendre quelque aliment , que souvent il n'avale qu'avec la plus grande répugnance.

Cette maniere de traiter les maladies de ce pays est la plus généralement reçue ; on l'adapte à toute sorte de fièvres , sans avoir égard à aucune circonstance. Ce ne sont plus les indications de la maladie qui en dirigent le traitement , mais bien la mode & l'usage.

Il est très-sûr qu'un grand nombre des fièvres de Cayenne ne deviennent dangereuses & quelquefois mortelles , que par des traitemens aussi peu méthodiques.

Une des principales causes de leur danger est presque toujours l'inaction & le peu des forces de la Nature. Plus en général la cause fébrile est abon-

dante & forte , plus il est nécessaire que les mouvemens de la fièvre soient forts & longs : l'observation m'a montré une infinité de fois , que la Nature étoit languissante dans la plûpart de ces cas , les mouvemens fébriles trop lents , & trop peu actifs ; aussi l'humeur , qui les produisoient , n'ayant pas pu être attaquée & détruite par l'action des forces vitales , se fixoit sur quelque partie essentielle à la vie , & le malade succomboit , souvent sans paroître fort incommodé.

D'après cet exposé , il semble que le but de l'art devoit être d'exciter & d'augmenter la fièvre dans bien des cas. Or le traitement dont nous venons de parler , ne paroît pas propre à remplir cette indication. En effet , toutes les sortes d'alimens que l'on fait prendre au malade , bien loin de lui donner des forces , doivent détruire celles qui lui restent. Ce grand nombre de purgatifs qu'on ne cesse d'administrer depuis l'instans de la maladie jusqu'à sa fin , au

lieu de relever la Nature opprimée , mettent des entraves à son travail falutaire , en excitant des évacuations forcées , qui n'ont & ne peuvent avoir aucun rapport avec l'humeur morbifique.

Le défaut de forces , dans les fièvres de Cayenne , ne paroît avoir été observé de personne ; le but de la plupart de ceux qui les traitent , ne semble jamais se tourner vers cette indication falutaire. Au contraire , ils semblent tous occupés à calmer ces effets & à l'arrêter même , comme si cela étoit en leur pouvoir. » Les Médecins (dit » M. Quesnay) sont-ils les maîtres d'ar- » rêter une fièvre continue , quand il » leur plaît ? La durée de ces fièvres ne » s'étend-t-elle pas , malgré nos efforts , » jusq'au terme où la Nature en dompte » elle-même la cause , si le malade ne » succombe pas auparavant à la violence » du mal (1) ? »

(1) Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie , tom. 1er. Mémoire sur le vice des humeurs.

Les moyens, qu'on a coutume d'employer pour arrêter ou diminuer les effets de la fièvre, font des boissons aqueuses & acides, des fruits de cette nature, comme *ananas*, *oranges*, *corossols*, &c. On donne ces boissons & ces fruits en grande quantité dès que la fièvre commence à se développer. Survient-il des accidens graves, comme ceux dont nous nous avons parlé au commencement de ce Mémoire, on gorge le malade de quinquina, soit pendant la fièvre, ou pendant le relâche, & ces moyens ne produisent que trop souvent l'effet qu'on desire. D'autres personnes, cherchant à remplir le même but, font plonger le malade pendant toute la fièvre, dans un bain tiède, & répètent cette manœuvre dans tous les accès.

Je pourrois rapporter beaucoup d'observations, qui prouveroient combien cette pratique est peu conforme au travail & aux vues salutaires de la Nature; mais elles seroient inutiles, parce qu'il est aisé de voir, d'après ce que nous

avons dit , combien ces moyens doivent être contraires , à cette force fébrile si nécessaire pour dompter l'humeur qui donne naissance à la maladie. D'ailleurs , les personnes qui les ont mis en usage , sont de bonne-foi & bien intentionnées ; je présume qu'elles ne seront point fâchées que je les mette à même de fortir d'une erreur préjudiciable à l'humanité.

La conduite que j'ai tenue , dans les maladies que j'ai eu à traiter , a toujours été fondée sur les indications qu'elles m'ont présentées , & sur un grand nombre de circonstances qui les accompagnoient. Aussi ai-je eu la satisfaction d'obtenir des succès dans des cas très-graves & presque désespérés. En général , toutes les fois qu'on est appelé pour des fièvres qui attaquent des nouveaux débarqués , & qu'on les voit bien caractérisées double-tierces , on peut toujours commencer par faire une ou deux saignées , pourvu que rien ne s'y oppose. Le quatrième jour , au plus tard ,

on prescrira trois à quatre grains d'émétique en grand lavage. Si ces fièvres attaquent des personnes fortes & robustes, & si elles ne paroissent pas développées, on doit ordonner des boissons légèrement stimulantes, & administrer un ou deux purgatifs, le sur-lendemain de l'émétique. Si aux approches du sept on s'apperçoit que le malade ait une espèce d'insensibilité & comme de petites absences dans la conversation, on doit tout mettre en œuvre pour secouer vivement la machine, réveiller l'action vitale, & produire, s'il est possible, un mouvement fébrile plus violent. Les boissons stimulantes & sudorifiques, les émétiques & l'application des vésicatoires sont les secours qui paroissent réussir le mieux dans cette circonstance.

Si au lieu de ces fièvres fourdes, dont le danger est toujours pressant, il arrive qu'elles soient beaucoup plus développées dès les premiers jours, qu'elles attaquent des personnes moins robustes & moins replettes, on pourra, tou-

jours commencer par une ou deux petites saignées, & par l'émétique en lavage. On prescrira au malade (& cela dans tous les temps) une diète sévère. On lui interdira tout aliment solide, on lui fera prendre, dans les intervalles des accès, des bouillons faits avec des herbes, comme la laitue, l'oseille, le pourpier & le cresson, avec une très-petite quantité de beurre frais. Pendant la fièvre on ne lui donnera qu'une boisson légère, par exemple, une tisane de chien-dent & de réglisse, de l'eau panée, soit avec du pain, soit avec de la *cassave*; cette dernière boisson est fort agréable, & souvent très-bonne; mais comme la *cassave* est froide, il convient, pour lui donner un peu d'activité, d'y mêler quelques gouttes de taffia. On peut mettre encore en usage les boissons fermentées, noyées de beaucoup d'eau, comme la bière, la sapinette, & enfin l'eau rougie avec du vin. Deux jours après l'émétique en lavage, on prescrira un purgatif doux. (On sent bien que

ces moyens ne doivent être employés qu'autant qu'il ne s'y trouvera point de contre-indication). Il est sans doute très-utile d'évacuer dès les premiers instans de la maladie, les humeurs contenues dans les premières voies. En effet, sans cette précaution elles prendroient bientôt une qualité putride, & ne manqueroient point de compliquer la maladie, & de la rendre plus redoutable; mais cette première indication une fois remplie, il est essentiel de ne suivre que celles qui se présentent, & d'épier, si je puis m'exprimer ainsi, les démarches de la Nature, afin de la prévenir & de l'aider.

Si la fièvre se continue bien développée, on s'en tiendra aux boissons que nous venons d'indiquer; si le malade ne va pas facilement à la selle, on lui donnera à la fin des redoublemens, quelque lavement purgatif; si la bouche est pâteuse, la langue chargée, l'haleine puante, & si les premières voies paroissent chargées, on ordonnera dans les momens où il y aura le plus de relâche,

quelques verres d'apozèmes laxatifs, pour tenir le ventre libre & empêcher que ces humeurs, en croupissant dans l'estomac ou les intestins, ne portent dans le sang le germe de nouveaux accidens. Autant l'abus des purgatifs forts & irritans est dangereux, autant leur entière proscription est souvent nuisible : en effet, la putridité des humeurs contenues dans les premières voies, produite par la chaleur du climat, & par celle de la fièvre, donnent souvent naissance à des complications très-graves, qui, en faisant changer la maladie de nature, la rendent très-dangereuse. Lorsqu'on s'apercevra que la fièvre tend à sa fin, & qu'il y aura quelque indice que la crise ne tardera pas à se faire, on fera très-réservé sur l'administration des remèdes. Cependant si les accès de fièvre sont violens, si le malade se plaint de beaucoup de mal à la tête, s'il transpire peu, on pourra lui prescrire dans le fort du redoublement, vingt-cinq à trente gouttes d'esprit de nitre dulcifié dans un pot d'eau. Ce remède, qui
d'ailleurs

d'ailleurs est fort agréable au malade , ne diminue point du tout les forces fébriles , il calme seulement une partie des accidens , donne lieu à une légère transpiration , & corrige la putridité des humeurs contenues dans les premières voies ; on pourra encore, pour s'opposer à cette putridité , indiquer les plantes amères toujours sous forme liquide. On évitera , sur-tout avant les crises , l'usage du quinquina , qui souvent fixe l'humeur sur quelque partie , où elle produit des accidens plus ou moins graves. J'ai vu plusieurs cas où l'usage inconsideré de cet admirable remède a occasionné des métastases sur des parties internes , qui ont mis la vie des malades dans le plus grand danger. Enfin , si quelque évacuation critique paroît , on doit bien se donner de garde de la déranger. Les voies ordinaires d'excrétion , dans la plûpart de ces fièvres , sont les selles & les sueurs ; quelquefois elles se terminent par les crachats , rarement par des dépôts critiques extérieurs : je n'en

ai vu qu'une se terminer par les urines. Dans tous ces cas, on peut ne pas rester oisifs ; si les sueurs se déclarent , on doit employer des boissons légèrement sudorifiques ; de légers laxatifs, si la crise paroît vouloir se faire par les selles, & ainsi du reste. Ce traitement est celui qui m'a paru le plus convenable pour ces espèces de fièvres ; c'est-à-dire, pour celles qui sont violentes, sans être cependant accompagnées d'accidens graves. Si vers le neuf il arrivoit que le malade perdît connoissance, on auroit recours à des boissons un peu plus stimulentés, on appliqueroit des vésicatoires aux jambes, & même à la nuque, pourvu toutefois que rien ne s'y oppose ; on tâchera de les faire bien suppurer, & on les renouvellera si la violence des accidens l'exige ; on doit attendre ensuite que la nature produise quelque crise, ce qui arrive souvent le treize ou le quatorze. Lorsque le délire & la perte de connoissance arrivent, plusieurs personnes sont dans l'usage d'employer les saignées du pied ; mais

j'ose affurer que cette pratique est plutôt nuisible que salutaire. « C'est un » usage universellement reçu parmi nous » (dit un Auteur moderne bien digne » de fervir de modele) de proposer la » saignée du pied lorsque la tête est » prise ou menacée : cependant de bons » Observateurs , pour ne pas citer mon » témoignage , nous assurent qu'elle n'y » est ordinairement d'aucun secours , & » qu'elle augmente même cet accident (1) ».

Ce qu'il y a de certain , c'est que je n'ai jamais observé de bons effets de ce moyen , que j'ai vu employer un grand nombre de fois.

Enfin , lorsqu'il y a eu quelque évacuation critique , la fièvre cesse en partie , ou elle disparoît complètement ; alors on doit mettre en usage les antiseptiques fortifiants , comme le vin de quinquina & celui d'absinthe , on en donne deux ou trois petites doses par

(1) Précis de Médecine Pratique , par M. Lieutaud , tom. 1. pag. 73. troisième édition.

jour. On prescrit une boisson légèrement stomachique, & on remet peu à peu le malade à l'usage des alimens, en commençant par les plus légers : on lui ordonne du bon vin, pour fortifier l'estomac & faciliter la digestion. On peut aussi prescrire quelque légère dose d'elixir, comme celui de Garrus, ou de propriété, ou bien quelques-uns des extraits amers. Ces médicamens pris avec modération sont souvent très-utiles, en donnant du ton & du ressort aux fibres qui en ont tant de besoin dans ces circonstances. On peut encore ajouter dans la boisson ordinaire, deux ou trois feuilles du canellier de Cayenne. Rien n'est plus difficile dans ces pays, que de conduire des convalescens d'une maladie grâve; le peu de ressources qu'il fournit pour les alimens, les envies que l'on a sans pouvoir se satisfaire, l'état de relâchement continuel produit par la chaleur, sont autant d'obstacles à un prompt rétablissement. Aussi lorsqu'on n'observe pas un régime des plus exacts, on est sujet à des rechûtes fréquentes,

& souvent dangereuses. En général, les personnes qui auront de la peine à se rétablir, se ménageront beaucoup sur les alimens, elles choisiront les plus légers, mangeront peu à la fois. Elles auront soin de se purger de temps en temps; lorsqu'elles pourront marcher, elles feront un peu d'exercice, en se promenant le soir & le matin, observant de rester bien enfermées pendant le fort de la chaleur. Elles se tiendront proprement & prendront des bains aromatiques, si les forces ont un peu reparu. S'il survient quelque accès de fièvre lente, on aura grand soin de le faire passer avec des purgatifs appropriés ou des fébrifuges. Lorsqu'on néglige ces petites fièvres, elles enlèvent les forces, empêchent les digestions, produisent des engorgemens considérables à la rate, au foie ou dans d'autres viscères, & conduisent ainsi dans des maladies chroniques très-dangereuses. Un remède, qui m'a paru produire de très-bons effets dans le cas dont nous parlons, est le

quassie, il convient très-fort pour dissiper les petites fièvres lentes, qui sont fort ordinaires à la suite des grandes maladies. Il agit puissamment comme tonique, & il est très-propre pour fortifier l'estomac. La vertu fébrifuge de ce remède n'est peut-être pas aussi puissante qu'on l'a d'abord cru, cependant il a une action très-marquée dans les fièvres de langueur. Il est à désirer que dans les pays chauds on en fasse usage, sur-tout à Cayenne où il vient très-facilement, & où on le cultive avec succès (1).

Tel est le traitement, que l'expérience & l'observation m'ont fait connoître le meilleur, pour les fièvres qui attaquent les nouveaux débarqués, & pour celles qui régnernt ordinairement dans le pays. Il sera très-aisé d'en faire l'application aux différentes circonstances, en observant sur-tout la marche de la nature,

(1) Voyez l'Histoire de cet Arbrisseau, par M. Patris, ancien Médecin du Roi, à Cayenne; Journal de Physique, par M. l'Abbé Rozier, cahier de Février 1777, pag. 140.

& ne perdant jamais de vue , l'état d'affaiffement & d'inertie où l'on est toujours dans ces climats. Un autre objet qu'il ne faut jamais oublier , & contre lequel on se tiendra toujours en garde , c'est la putridité des humeurs. On aura en conséquence grand foin d'interdire aux malades , du moins pendant le fort de la maladie , toute substance animale , & on ne leur permettra que des végétaux frais , en tisane , en apofème ou en bouillons , comme nous l'avons déjà dit. Si dans les maladies les plus graves dont nous avons parlé , le malade paroiffoit très-foible & très-abattu , fur-tout à la chute des accès violens , on peut lui donner de temps en temps quelques cuillerées de vin vieux , qui est fans contredit le meilleur cordial & le meilleur anti-feptique qu'on puiffe employer.

Quant aux fièvres tierces & quartes , que j'ai dit régner quelquefois dans ce pays , leur traitement fe réduit à peu de chose , fur-tout pour les tierces. Une saignée , deux ou trois purgatifs avec

quelques prises de quinquina, les font ordinairement disparoître. Pour ce qui est de la fièvre quarte, nous avons dit qu'il étoit nécessaire, & souvent essentiel de ne pas la guérir tout de suite. Cependant, quand elle aura duré un certain temps, il convient de l'arrêter, parce qu'elle pourroit aussi, produire des accidens. On commencera toujours le traitement de cette fièvre par une saignée & l'émétique en lavage, pourvu que rien ne s'y oppose; on purgera ensuite le malade deux ou trois fois, & on fera succéder à ces moyens les fébrifuges les plus énergiques, qui très-souvent ne produisent aucun effet, ou n'arrêtent la fièvre que pour quelques jours seulement; mais un médicament qui m'a constamment réussi & qui guérit toujours cette fièvre, pourvu toutefois qu'on ait l'attention d'employer auparavant les remèdes généraux, ce sont deux cloux de *géofle* avec leur égal poids de canelle. On met l'un & l'autre en poudre, & on les mêle avec un gros de bon quinquina, qu'on délaye ensuite

dans un demi-verre de vin blanc. On fait prendre ce mélange au malade dans les premiers instans de la fièvre ; c'est-à-dire , sitôt que le frisson paroît , & immédiatement après , le malade se met dans son lit ; la fièvre se développe & devient presque toujours plus forte que les autres jours , & elle se termine par une sueur abondante. Il est très-rare qu'après cet accès il en reparoisse d'autres. Ce remède , tout empirique qu'il est , guérit constamment la fièvre quarte, non-seulement à Cayenne , mais encore partout où on voudra l'employer. Je l'ai mis en usage à Paris , & il y a très-bien réussi.



M É M O I R E III.

Des Maladies épidémiques, & de celles qui sont relatives aux deux saisons qu'on observe à Cayenne.

LES Maladies contagieuses & épidémiques, sont on ne peut pas plus rares à Cayenne; j'ai déjà fait voir en parlant de celles qui attaquent les nouveaux débarqués, que ce climat n'est pas si malsain qu'on le croit, & que les maladies qu'il produit ne sont pas aussi violentes & aussi dangereuses, que celles des Isles du Vent, & sous le Vent. Il en est de même par rapport aux épidémies, elles y sont, & moins dangereuses & beaucoup plus rares. La maladie de Siam, si redoutable & si commune à Saint-Domingue, n'a jamais été observée à Cayenne; les fièvres pestilentiennes, la petite-vérole, la rougeole, les fièvres pourprées, qui sont si familières dans la

plupart de ces isles, (1) sont tout-à-fait inconnues dans ce climat.

La seule maladie épidémique, que j'ai eu occasion d'y observer pendant douze ans que j'y ai exercé l'art de guérir, est celle qui ravagea si cruellement la plus grande partie des hommes amenés pour des nouveaux établissemens, dans les années 1763 & 1764, & qui a laissé l'idée la plus défavantageuse de ce climat. C'étoit une fièvre maligne produite par une infinité de causes, dont on auroit bien pu prévoir les suites fâcheuses. En effet, une partie de ces Européens furent déposés dans des endroits nouvellement découverts & tout-à-fait inhabités, remplis & entourés de marécages d'où sortoient des exhalaisons de toute espece, exposés pour la plus grande partie aux injures du temps, ou entassés les uns sur les autres dans de très-mauvaises cases; nourris avec des alimens apportés d'Europe, mais qui avoient acquis des qualités nuisibles

(1) Voyez l'Histoire des Maladies de Saint-Dominique, par M. Poupé Desportes.

dans des magasins où ils avoient séjourné long-temps. Les viandes salées de toute espèce, les huiles, beurres & graisses rances, les légumes échauffés, les farines gâtées, qui constituoient ces alimens, ont nécessairement apporté le germe d'une putridité excessive, qui a été développée par la chaleur du climat : enfin, pour surcroît de malheurs, une partie des habitans étoient obligés de boire des eaux croupissantes & à demi-pourries, souvent même de celles de la mer.

A toutes ces causes, se joignirent les passions de l'ame ; on fait combien ses effets font d'impression sur l'économie animale ; il est difficile de marquer jusqu'à quel point de violence, ces passions furent portées chez la plupart des Colons, qui n'étoient passés dans cette île que d'après des promesses qu'on ne pouvoit leur tenir, & sur l'espérance frivole qu'ils avoient conçue d'une fortune brillante. Tous étoient persuadés qu'il ne falloit qu'arriver dans ce nouveau monde, pour y ramasser de l'or. Mais hélas ! quelle fut leur surprise, lorsqu'ils se vi-

rent sur des terres vierges, où la nature étoit encore brute, & qui n'avoit eu pour habitans que des animaux sauvages. Accablés du poids de la chaleur, & incapables de pouvoir cultiver les terres comme il le falloit; réduits à la plus triste des miseres, & forcés enfin d'abandonner des projets qui étoient la source de tous leurs malheurs: le chagrin, la nonchalance, la crapule, la mal-propreté, & le défefpoir auquel ils se livrerent, augmentèrent encore la violence de la maladie, qui n'en épargnoit aucun.

Les Allemands, qui faisoient la plus grande partie des nouveaux Colons, furent ceux chez lesquels les effets de ces passions se manifesterent le plus vivement; aussi l'épidémie les attaqua-t-elle avec plus de force & de violence, que le reste des Européens, & en général, il en réchappa beaucoup moins.

Les progrès & la violence de cette épidémie, ne furent pas les mêmes dans tous les sujets, & dans tous les temps. En général, les personnes dont les passions

étoient vives , celles d'un tempérament sec & bilieux , & celles qui s'étoient bien portées en France , en furent attaquées plus vivement , & périrent bien plus promptement que celles qui se trouvoient dans les circonstances opposées. Lorsque j'arrivai à Cayenne en 1764 , j'observai qu'un grand nombre de personnes attaquées de cette fièvre , périssent le trois ou le cinq ; le nombre des morts étoit alors si grand , qu'il fut défendu de sonner à leur convoi , & qu'on ordonna de les enterrer sans cérémonie. A la vérité , les effets de cette fièvre ne furent pas long-temps aussi prompts & aussi meurtriers qu'ils l'étoient à mon arrivée ; & dans plusieurs postes où je fus envoyé , je n'ai pas eu occasion d'observer une seule fois , la maladie à ce degré d'intensité. L'ouverture des cadavres de ceux qui périrent si promptement , nous fit voir des gangrenes à l'estomac , aux intestins , ou au diaphragme , d'autres fois , à quelque un des viscères du bas-ventre ; ces gangrenes étoient seches , rien n'annon-

çoit qu'aucun degré d'inflammation les eut précédées, & le malade n'avoit souvent pas eu la moindre douleur dans ces parties. Une lésion aussi considérable & aussi rapide, ne pouvoit avoir pour cause que la métastase de l'humeur fébrile extrêmement âcre & maligne sur ces parties, dont elle éteignoit le principe vital. Ce transport funeste, se faisoit sans inflammation, ou du moins elle étoit très-foible : l'existence d'une humeur aussi âcre & aussi active, a été reconnue par le célèbre M. *Quesnai*. On peut voir ce qu'il en dit dans son *Traité de la Gangrene*, chapitre XV.

La marche ordinaire de cette fièvre épidémique ne fut pas dans le plus grand nombre des malades aussi prompte que celle dont nous venons de parler ; la plupart au contraire ne périssoient que le treize, souvent le dix-sept & quelquefois le vingt-un. J'ai eu occasion d'observer à la *Baume*, qui étoit le principal dépôt des malades de Cayenne, que cette cruelle maladie ne développoit l'excès de sa malignité, qu'après le treize ou le quatorze.

L'espece d'hôpital qu'on avoit construit dans ce dépôt, situé dans un marécage, le peu de soins qu'on apportoit aux malades, la mal-propreté dans laquelle on les laissoit croupir, la mauvaise nourriture qu'on leur donnoit, ne contribuoient pas peu à rendre la maladie mortelle ; & si quelqu'un avoit le bonheur d'échapper à sa fureur, la convalescence étoit imparfaite, & il périffoit presque toujours dans un état de cachexie, qui annonçoit la dépravation entière de toutes les humeurs.

Telle étoit la marche de cette maladie dans cet hôpital, pendant la saison pluvieuse & humide ; mais elle devenoit plus rapide dans les temps secs & plus chauds. Ces différences ont été observées dans presque tous les postes, sur-tout à *Kourou*, (1) où il mourut le plus de monde, & où l'épidémie parût prendre naissance.

(1) *Kourou* est une riviere où étoit le chef lieu des établissemens qu'on projettoient alors, & où ia plus grande partie des nouveaux Colons furent déposés ; c'est à douze lieues de Cayenne.

Le poste d'*Oyapoc* (1) est fans contredit, celui où elle a fait le moins de ravages. Quelques Allemands qu'on y envoya avec plusieurs Européens, y furent tous malades; le principal caractère de cette fièvre, consistoit dans des irritations considérables à l'estomac & aux intestins; elles donnerent lieu d'abord à des vomissemens violens, & à des diarrhées colliquatives; bientôt une inflammation très-vive succédoit à ces accidens, & les symptômes devenoient de plus en plus graves. L'usage des antiphlogistiques & des adoucissans réussirent, & il ne mourut que très-peu de monde.

Il n'en fut pas de même du poste d'*Aprouague* (2); les établissemens nombreux qu'on avoit projetés sur cette rivière, exigeoient qu'on y envoyât beaucoup plus de monde. Ce fut dans le mois

(1) *Oyapoc* est un poste établi sur la rivière de ce nom, au sud de la Guiane, à trente lieues environ de Cayenne.

(2) *Aprouague* est également un poste établi sur la rivière de ce nom, du même côté qu'*Oyapoc*, à quinze lieues de Cayenne.

de Septembre 1765, que le Gouvernement me chargea d'aller y porter les secours médeцинаux. L'épidémie y avoit fait tant de ravages jufqu'à ce moment, que je n'y trouvai prefque perfonne ; il y avoit fort peu de malades dans l'Hôpital. Peu de jours après mon arrivée, on y envoya environ trois cents Allemands arrivés depuis peu de France, tous jouiffant d'une très-bonne fanté. Il y avoit à peine huit jours qu'ils étoient descendus à terre, lorsque la maladie fe déclara & devint fi cruelle, que vers les premiers jours de Novembre, il n'en refloit plus que trois ; l'un étoit infirmier qui n'avoit point eu la maladie ; & les deux autres étoient dans une convalefcence de laquelle ils n'ont pu fe rétablir. Pour donner une idée de cette cruelle maladie, je vais décrire les fympômes qui l'ont accompagnée dans fes différens périodes.

La fièvre, qui commençoit toujours par être double-tierce, étoit dans prefque tous les malades, précédée d'un léger friffon, qui ne duroit pas plus d'une

demi-heure ; la chaleur, qui en étoit la fuite, ne paroiffoit pas bien forte à l'extérieur. Le malade fe plaignoit d'une foif extrême, de douleurs très-vives à la tête & aux reins, avec des lassitudes confidérables dans tous les membres : des vomiffemens continuels & fouvent des diarrhées très-abondantes, se déclaroient avec la fièvre. La peau étoit sèche & aride, la langue participoit de cet état, & devenoit très-jaune. Ces fympômes restoient les mêmes jusqu'au sept ; pendant tout ce temps, les malades n'avoient que de très-petits accès le deux, le quatre & le six. Ils se plaignoient d'une grande foiblesse & d'un abattement extrême. Parvenue au sept, la maladie changeoit de nature ; les accès des jours pairs étoient si longs, qu'ils se joignoient avec ceux des jours impairs, & la fièvre devenoit continue. Les friffons disparoiffoient complètement de même que les vomiffemens & les diarrhées ; la langue étoit comme une rape, & noire comme du charbon. Les douleurs de tête & souvent

celles de l'estomac augmentoient ; les sens internes sembloient émouffés, & les malades devenoient comme hébétés. Les redoublemens du neuf, du onze & du treize, étoient suivis de mouvemens irréguliers & convulsifs dans presque toutes les parties de la face, de tremblemens considérables aux poignets, de sorte que les malades ne pouvoient rien porter à leur bouche ; souvent ils ne s'appercevoient pas de leur état. Le pouls étoit petit, ferré, & annonçoit une irritation considérable. Tous ces symptômes alloient toujours en augmentant jusqu'au douze, & alors la noirceur de la langue se communiquoit à presque toutes les dents, & aux lèvres, sur lesquelles il s'élevoit des pustules gangreneuses. Les malades exhaloient une odeur cadavéreuse ; les mouvemens convulsifs & les tremblemens, devenoient presque continuels. La prostration des forces étoient très-grande, & on observoit des foiblesses & des syncopes assez fréquentes. Quelques malades périrent du treize au quatorze, le plus

grand nombre furent jusqu'au dix-sept, & souvent jusqu'au vingt-unième jour. La nature ne parut faire aucun effort critique chez tous ceux qui périssoient au premier terme, les urines restoient claires, transparentes, & assez abondantes : le pouls étoit jusqu'au dernier instant, ferré & irrégulier. Il n'en fut pas de même chez ceux qui ne périssoient qu'au vingt-un. Chez les uns, il se déclara vers le quinze ou le dix-sept, des diarrhées considérables, d'autres furent attaqués d'hémorragie par le nez, & enfin, plusieurs eurent les parotides engorgées; mais tous ces efforts furent inutiles, les malheureux malades n'en périssoient pas moins vers le vingt-un.

Ce qui prouve que ces mouvemens critiques étoient non-seulement imparfaits, mais encore de mauvaise nature, c'est qu'ils ne diminuoient en rien la violence des symptômes; au contraire, j'observai que ceux qui furent attaqués de diarrhées & d'hémorrhagies par le nez, périrent presque tout de suite. Les seuls mouvemens qui furent suivis d'un léger relâche dans

les symptômes, & le seul cas où le pouls devint dans quelques instans un peu plus souple & plus régulier, ce fut l'engorgement des parotides; mais la nature de cet engorgement étoit telle qu'il ne fut jamais possible d'en amener une seule à suppuration. J'employai d'abord les moyens ordinaires, c'est-à-dire, les cataplasmes émolliens & les maturatifs les plus forts; voyant que ces moyens étoient sans succès, & que ces tumeurs bien loin de suppurer disparoissoient, je mis en usage, dans quelques-uns, les vésicatoires & la pierre à cauter, afin d'y déterminer l'inflammation; mais tout fut inutile, les escarres produites par les topiques restoit sèches, & l'engorgement diminuoit, bien loin d'augmenter: le malade périssoit au milieu de ces tentatives.

Parmi le grand nombre des malheureux qui succomberent, plusieurs moururent le septième jour de la maladie; ils avoient tous été attaqués vers le trois, d'une ictère générale; le cinq, ils étoient déjà fort mal, & le sept vers la fin de l'accès,

ils périffoient : j'ai eu occafion d'obferver huit à dix de ces malades. D'autres échappèrent à tous ces termes , & même à celui du vingt-un ; il fembloit par le relcâche des fympômes que la maladie étoit en partie terminée ; mais il leur ref-toit une petite fièvre lente avec des redoublemens & des foibleffes extrêmes. Le pouls confervoit un fond d'irritation fenfible : enfin , plusieurs furent jufqu'au quarantieme jour , quoique dans un état de langueur affreufe , & ils périrent avec les caractères d'une cachexie fi avancée , que tout annonçoit la dépravation & la putridité la plus forte.

Telle étoit le caractère de cette maladie formidable, qui s'est répandue par-tout où il y avoit des hommes , & qui n'a même pas épargné les anciens Colons , parmi lesquels elle a immolé des victimes , bien moins nombreuses cependant que parmi les nouveaux débarqués. Enfin , elle s'est éteinte peu-à-peu , & a totalement difparu dans le courant de l'année 1766. Les maladies ordinaires du pays lui ont fuccédé , & ont régné feules jufqu'à la

fin de 1776 , que j'ai quitté cette Colonie.

Les maladies épidémiques qui regnent si souvent à Saint-Domingue , n'ont jamais lieu à Cayenne. La petite-vérole , par exemple , qui , d'après le rapport de M. Poupé Desportes , y est presque annuelle (1) , n'a jamais été observée à Cayenne , si ce n'est quand elle y a été apportée , soit d'Europe , soit d'Afrique , soit de quelqu'autre Colonie. Pendant mon séjour dans ce pays , je n'ai eu occasion de voir cette maladie qu'une seule fois , ce fut un bâtiment venant d'Afrique & chargé de Nègres qui l'apporta en 1766. Quoiqu'il y eut dans ce vaisseau plusieurs Nègres qui en étoient attaqués , les Officiers de santé qui furent chargés d'en faire la visite , ne s'en apperçurent point ; de sorte qu'il fut permis au Capitaine de mettre à terre tous ces Nègres , & de les exposer en vente. Un habitant fit l'acquisition de tous ces esclaves , &

(1) Voyez l'Histoire des Maladies de Saint-Domingue , par M. Poupé Desportes , Médecin.

ils furent envoyés dès le même jour sur son habitation, qui est à trois petites lieues de Cayenne. Huit à dix jours se passèrent sans qu'il fut mention de rien; mais au bout de ce temps, le bruit se répandit que la petite-vérole étoit sur cette habitation. Le Procureur du Roi chargé de la Police du pays, présenta un réquisitoire au Gouvernement pour vérifier le fait, afin de prendre des précautions & des mesures pour arrêter & éteindre cette maladie. Je fus chargé par le Gouvernement, de me transporter sur les lieux, & de faire mon rapport de l'état des choses; je trouvai en effet, qu'une partie des Nègres nouveaux débarqués avoient eu depuis peu la petite-vérole, & que d'autres l'avoient au moment où je les visitois. J'étendis mes perquisitions jusques chez les anciens Nègres de l'habitation, & je m'apperçus que cette maladie avoit déjà fait des progrès, & que plusieurs en étoient attaqués. Je me hâtai de rendre compte de mes recherches, & d'après mon rapport, Messieurs les Chefs se décidèrent à envoyer tous ceux

qui en étoient attaqués, sur une petite île isolée au milieu des eaux, à environ dix à douze lieues de Cayenne. Je restai sur les lieux pendant quelques jours, afin de faire porter dans cette île, tous ceux chez lesquels cette maladie pourroit se déclarer, ce qui fut exécuté conformément aux ordres donnés.

Cette maladie ne laissa pas de s'étendre dans le quartier de cette habitation; un assez grand nombre de Nègres en furent attaqués, sur-tout ceux qui en étoient les plus voisins. Elle attaqua très-peu de Blancs, & elle ne produisit chez les uns & chez les autres aucun accident fâcheux. Ceux qu'on transporta sur l'Île, furent exposés au grand air, & même à celui de la mer dans le temps de l'éruption des pustules, sans qu'il en arriva rien de mauvais, & tous se rétablirent à merveille. Enfin, les précautions sages & prudentes que prirent M^{rs} les Chefs, furent suivies des succès les plus heureux; cette maladie fut entièrement éteinte en très-peu de tems, & elle n'a plus reparu à Cayenne depuis cette époque.

Quoique les maladies malignes, pestilentielles & épidémiques, soient très-rares à Cayenne ; le changement des saisons en produit cependant quelques-unes. L'hiver paroît en avoir qui lui sont propres, & il semble qu'elles sont toujours produites par le vent du nord, qui ne régne que dans cette saison.

L'été seroit, sans doute, le temps de l'année le plus sain ; mais comme il arrive très-souvent qu'on passe promptement des grandes pluies à de grandes sécheresses ; il en résulte que les commencemens de cette saison sont presque toujours fort fiévreux. Les mois de Juillet & d'Août sont ceux où les fièvres sont les plus fréquentes, mais elles sont presque toujours sans dangers. Si les chaleurs restent fortes pendant tout l'été, & s'il dure un peu plus qu'à l'ordinaire ces mêmes fièvres semblent se renouveler sur la fin de cette saison, & deviennent pour l'ordinaire plus opiniâtres & plus dangereuses. Telles sont les différences que j'ai observées dans les

maladies qui ont lieu pendant les grandes sécheresses qui régner à Cayenne.

Il n'en est pas de même de l'hiver; j'ai déjà dit que cette saison avoit des maladies particulieres; mais ces maladies varient tous les ans, & il est rare de compter deux hivers de suite où elles se ressemblent : on en voit même plusieurs qui sont si sains, qu'on n'y est sujet à aucune incommodité. Cette différence dépend, sans doute, de la maniere dont cette saison se déclare; c'est-à-dire, si dès le commencement les pluies sont excessives, ou bien si elles ne le deviennent que peu-à-peu; si les vents du nord paroissent tout de suite, ou long-temps après les premières pluies, &c.

Les maladies relatives & propres à cette saison, sont assez multipliées. Les fièvres ordinaires y sont beaucoup plus rares & moins dangereuses qu'en tout autre temps; les fièvres tierces, & les quartes, dont j'ai parlé dans le Mémoire précédent, arrivent communément dans cette saison : outre ces fièvres, j'ai vu quelques hivers où les

éphémères étoient assez fréquentes, mais elles se terminerent toujours sans le moindre accident, & avec très-peu de remèdes.

Les maladies, qui paroissent être les effets du vent du nord, & qui sont les plus fréquentes, sont les rhumes, les fluxions de poitrine, qui souvent en font la suite, les rhumatismes, les ophthalmies rebelles, &c. Le même vent paroît aussi donner naissance, ou du moins contribuer beaucoup à une maladie redoutable, de laquelle on ne réchappe guere, c'est le *tétanos*, comme je le dirai en parlant de cette maladie.

Les rhumes sont très-communs & souvent très-mauvais, sur-tout si les vents du nord paroissent avec les premières pluies; si, au contraire, ils ne soufflent que long-temps après, & peu-à-peu, ces maladies sont beaucoup plus rares & moins dangereuses. En général, les Nègres sont plus sujets aux rhumes que les Blancs, & ils éprouvent communément des accidens graves dans ces maladies. Cela me paroît venir de ce que leurs

travaux les exposent fans cesse aux injures de l'air, & aux impressions subites du vend du nord : de plus, ils sont tous nuds, & le plus grand nombre couchent sur la terre qui est fort humide.

Ce qu'on doit craindre le plus dans les rhumes des Nègres, ce sont les fluxions de poitrines qui leur succèdent, souvent par le peu de soin qu'on y apporte. Si les rhumes attaquent beaucoup de monde dans le commencement de l'hiver, on doit y apporter bien des attentions, parce qu'ils sont toujours beaucoup plus dangereux, que lorsqu'ils arrivent vers le milieu ou la fin de cette saison.

Je me rappelle qu'au commencement de l'hiver de 1768; presque tous les Nègres de la Colonie, & un grand nombre de Blancs, furent attaqués de rhumes dont le plus grand nombre dégénérèrent en fluxions de poitrine, surtout chez ceux qui ne prirent pas les précautions convenables pour en prévenir les suites. Elles furent si communes, que plusieurs habitans avoient

presque tous leurs Nègres malades en même temps, & qu'il en mourut un assez grand nombre. Si dès l'instant que les rhumes se déclaroient, on n'y apportoit aucun secours, le trois ou le cinq la plèvre, ou les poulmons s'enflamoient, & cette inflammation faisoit des progrès très-rapides. Les remèdes qu'on employoit pour prévenir les accidens, étoient des tisanes adoucissantes, les saignées & l'émétique. Ces moyens ont reussi à tous ceux qui en firent usage, on y ajoutoit le repos & la tranquillité, le régime plus ou moins exact, & on avoit soin, sur-tout, de ne pas s'exposer au grand air, & de se tenir un peu plus couvert qu'à l'ordinaire, soit pendant le jour, soit pendant la nuit.

Les Blancs, qui mirent une partie de ces moyens en usage, furent moins sujets aux suites fâcheuses des rhumes que les noirs. Ces derniers ne pouvant disposer ni de leurs temps, ni de leurs volontés, ni même de leur santé, ne peuvent faire que ce que leurs maîtres

veulent bien qu'ils fassent. Il y eût cependant des maîtres assez humains, & qui connurent assez leurs intérêts, pour avoir tout le soin possible de leurs esclaves, aussi en eurent-ils beaucoup moins de malades, & en perdirent-ils très-peu.

La tisane adoucissante dont j'ai parlé, & qui fit le plus de bien, étoit composée d'un morceau de canne à sucre, de petits bourgeons d'*Avocat* (1) & de guimauve du pays, à laquelle on ajoutoit, lorsqu'elle étoit faite un peu de miel frais, ou à son défaut du syrop ordinaire. On employoit les saignées dès que le rhume devenoit un peu fort, & sur-tout lorsqu'il se déclaroit un petit mouvement de fièvre. On donnoit ensuite deux grains d'émétique dans deux verres d'eau. Ce remède produisoit un effet considérable, & faisoit rendre beau-

(1) C'est un grand arbre qui porte des fruits comme de grosses pommes, auxquels on a donné le nom d'*Avocat*.

coup de phlegmes & de bile. Deux jours après l'émétique, on donnoit un purgatif doux, dont les effets ont encore paru très-salutaires. Ces moyens mis en usage à temps, prévenoient presque toujours les suites funestes des rhumes, qui diminueoient alors sensiblement, se terminoient par un crachement abondant, & souvent par des sueurs copieuses.

Lorsqu'on ne prenoit aucune de ces précautions, & qu'on continuoit de s'exposer aux impressions du vent du Nord, une grande partie de ces rhumes dégénéroient en fluxion de poitrine. Alors il se déclaroit une fièvre violente, précédée d'un frisson considérable; la chaleur devenoit très-vive, le malade se plaignoit d'une soif extrême, d'une douleur sourde dans la poitrine, ou d'un point de côté. La respiration étoit difficile & laborieuse, la toux souvent très-sèche. D'autres fois le malade crachoit abondamment, & ses crachats étoient presque toujours teints de sang. La bouche étoit pâteuse & amère, la langue blanche &

fort chargée : le pouls, dans tous ces accès étoit dur, mais fort & fréquent. Tous ces symptômes très-apparens, surtout le premier, le trois, le cinq & le sept, alloient toujours en augmentant; les jours pairs, il y avoit un relâche marqué, l'accès étoit peu violent, & une partie des symptômes étoient calmés. Les malades, auxquels on administra les secours de l'art, dès les premiers instans de la maladie, échappèrent presque tous à sa violence; mais ceux qui furent traités par des personnes peu instruites, ou dont on négligea la cure, y succombèrent. Le traitement que j'employai, eut un succès si heureux, qu'il ne mourut aucun malade de tous ceux que je vis cet hiver. Je prescrivis d'abord une diète sévère, & l'usage de la tisane indiquée ci-dessus; si le malade étoit jeune & vigoureux, je faisois faire dès les premiers jours, deux ou trois saignées, & quelquefois quatre suivant les circonstances: pour l'ordinaire les symptômes se calmoient. Alors je donnois deux grains d'émétique en lavage. Comme les pre-

mieres voies étoient toujours chargées, l'émétique réuffissoit très-bien, & j'avois soin de donner le sur-lendemain un minoratif. Tous ces remèdes n'étoient mis en usage que dans les premiers jours de la maladie. Ensuite je me bornois à l'usage de la tisane & d'une potion huileuse avec quelques grains de kermès minéral. Le malade prenoit une cuillerée de cette potion toutes les heures; elle facilitoit l'expectoration, déterminoit les sueurs, & tenoit le ventre libre. L'une ou l'autre de ces évacuations, souvent toutes trois ensemble, terminoient la maladie, au cinq ou au sept.

Lorsque les malades étoient dans la convalescence, lorsque la fièvre & tous les symptômes avoient disparu, on les purgeoit plusieurs fois avec des purgatifs doux, & on ne leur permettoit que des alimens légers & de facile digestion. La convalescence de ces malades étoit ordinairement moins longue & moins pénible que par un autre traitement, & si les malades se ménageoient, bien rarement ils éprouvoient des rechûtes.

Tous les hivers ne produisent pas des rhumes aussi forts & aussi dangereux que ceux dont nous venons de parler. Je n'ai vu que celui de 1768, où ces maladies eurent ces caractères. Cependant, il est rare que les hivers se passent sans que plusieurs personnes soient atteintes de ces indispositions, mais pour l'ordinaire, elles ne sont suivies d'aucun accident, & souvent elles guérissent sans aucun remède. Néanmoins les rhumes ne sont pas des maladies qu'on doive négliger dans ce pays surtout; car quoiqu'ils n'entraînent pas toujours après eux les accidens dont nous avons parlé, souvent ils conduisent à des maladies graves, & dont les suites sont très-souvent funestes. En effet, je n'ai vu que trop de fois, les rhumes négligés pendant long-temps, conduire les malades à la pulmonie. Aussi meurt-il tous les ans à Cayenne plusieurs personnes de cette cruelle maladie, pour laquelle les malades s'opiniâtrent à ne vouloir rien faire, parce que disent-ils, la poitrine ne leur fait aucun mal. Après avoir resté

long-temps dans une fécurité dangereufe, ils ont la douleur de voir que leur maladie n'eft plus fufceptible des reffources de l'art. Dans ce trifte état, ils réclament en vain des fecours qu'on ne peut plus leur donner. Leur mal, bien loin de diminuer, augmente de jour en jour ; ils s'impatientent contre le Médecin, dont les confeils n'ont aucun fuccès ; ils en changent très-fouvent : enfin les remèdes des Nègres auxquels ils ont recours, les conduifent au tombeau.

Les rhumatifmes, ainfi appellés dans ce pays, font des douleurs confidérables dans les articles & dans les os des extrémités, lesquelles conftamment fe renouvellent dès que les pluies arrivent. Ces maladies, qui ceffent abfolument pendant les fécheresses de l'été, font très-fouvent produites par un vice vénérien ou pialifte. Ce dernier eft fans doute le plus commun, fur-tout chez les Nègres, parce qu'on eft peu dans l'ufage de les traiter. Les douleurs vénériennes font de même très-communes chez les Blancs ; mais comme le vice vénérien fait ordinairement

peu de progrès dans ce pays, souvent on le garde toute la vie, & on se persuade toujours que ce n'est qu'un simple rhumatisme. Quoi qu'il en soit, les moyens qu'on a coutume d'employer pour ces douleurs, sont de tenir les parties qui en sont attaquées le plus chaudement possible, & de les faire fuser à la vapeur des plantes vulnérables. Souvent aussi, l'on frotte la partie douloureuse avec des graisses de couleuvre ou de serpent; avec une espèce de beurre que les habitans du pays appellent *Quioquio*, & que l'on tire des noyaux d'*Aouara* (1). Ces moyens simples, calment les douleurs, & soulagent beaucoup ces maladies; mais malheureusement ce calme n'est que passager.

Les ophthalmies sont presque toujours produites par les vents du nord; mais ces maladies ne sont pas absolument bien communes; dans l'hiver de 1775, j'ai vu beaucoup de personnes en être attaquées: quoiqu'elles parussent très-

(1) Graines d'un Palmiste.

violentes , elles ne furent suivies d'aucun accident , & elles céderent facilement aux remédes ordinaires , tels que la saignée , les purgatifs & les collyres résolutifs légèrement anodins.

Telles sont les maladies que j'ai observées dans les différentes saisons ; on voit qu'elles ne sont ni trop nombreuses , ni d'un mauvais caractère , & qu'elles ne ressemblent en rien à celles qui regnent dans les autres Colonies , surtout à Saint-Domingue , où elles font des ravages énormes.



M É M O I R E I V.

*Des maladies auxquelles les femmes sont
sujettes à Cayenne.*

LES femmes sont en général, beaucoup moins sujettes aux maladies aiguës des pays chauds que les hommes. La maladie propre & particulière aux nouveaux débarqués, est presque toujours moins dangereuse chez elles, aussi-bien que les fièvres ordinaires du pays. On peut dire avec vérité, qu'il meurt dans ces climats, infiniment moins de femmes que d'hommes, & qu'elles y vivent beaucoup plus long-temps. Aussi y voit-on un grand nombre de veuves, quelquefois même de plusieurs maris, tandis qu'il y a peu d'hommes qui le soient. Cela vient de ce que les femmes sont d'un tempérament moins fort & plus délicat que les hommes; de ce qu'elles s'exposent infiniment moins qu'eux aux effets de la chaleur du climat; qu'elles observent un régime plus suivi & plus

régulé ; enfin, qu'elles ne sont point sujettes à faire des excès toujours contraires à la santé. J'ai déjà fait observer de quelle conséquence sont les débauches produites par l'acte vénérien pour les hommes ; elles sont moins dangereuses pour les femmes ; enfin, ce qui semble rendre les femmes moins sujettes aux maladies aiguës, ce sont les évacuations naturelles & périodiques qui leur sont propres, & qui enlèvent ou détruisent la matière & le germe de ces maladies.

Mais si les femmes sont moins exposées que les hommes aux maladies aiguës de ces climats, si elles y vivent plus long-temps qu'eux, en revanche elles ont des indispositions particulières à leur sexe, qui souvent leur font traîner une vie languissante. Nous allons parcourir celles auxquelles elles sont le plus sujettes dans ces climats, après avoir dit quelque chose de la grossesse, de l'accouchement & des suites de couches.

En général, les femmes, tant Européennes que Créoles, sont moins fécondes

dans les pays chauds que dans les pays tempérés & froids. On en voit même quelques-unes bien constituées d'ailleurs, qui sont stériles, ou complètement, ou pendant une partie de l'âge le plus propre à la fécondation; enfin, parmi celles qui font le plus d'enfans, on observe presque toujours, qu'elles cessent d'en faire beaucoup plutôt qu'en Europe. Ce n'est pas qu'à Cayenne l'on soit plus indifférent pour l'acte nécessaire à cette opération mystérieuse qu'en tout autre endroit; tout concourt au contraire, tant chez les hommes que chez les femmes, à rendre les plaisirs de l'amour plus vifs & plus recherchés. Mais la véritable cause de cette stérilité vient de la grande débauche des hommes, & des dérangemens qui arrivent presque toujours aux évacuations périodiques du sexe: d'ailleurs, l'état d'humidité continuelle où se trouve la matrice de certaines femmes, est encore une des causes très-fortes de leur stérilité.

Les grossesses sont accompagnées de peu d'accidens dans les pays chauds; les

femmes ont coutume de prendre très-peu de précautions pour leur état , & les avortemens y sont assez rares : on en voit même un grand nombre jouir pendant leur grossesse , d'une meilleure fanté que dans les autres temps , surtout lorsqu'elles ne sont pas sujettes aux maux d'estomac & aux vomissemens , qui ont lieu chez un si grand nombre en Europe.

Les femmes Européennes qui arrivent grosses dans ces climats , ou qui le deviennent avant d'avoir effuyé la maladie du pays , doivent se ménager beaucoup plus que les autres, afin d'éviter les accidens de cette maladie , en cas qu'elle les attaque pendant la grossesse. Ordinairement les femmes qui sont dans cet état se portent bien pendant les premiers mois , & souvent la maladie se déclare vers le sept , le huit ou le neuvieme mois : alors l'accouchement a toujours lieu pendant ces fièvres , & pourvu qu'il n'arrive pas avant le sept , l'enfant vit presque toujours.

Les accouchemens font plus faciles & suivis de beaucoup moins d'accidens dans les pays chauds , & sur-tout à Cayenne , que dans les pays tempérés ; il est même assez rare de rencontrer des circonstances qui rendent cette opération difficile & laborieuse. Dans l'espace de douze ans que j'ai resté dans ce pays , je n'ai été obligé de me servir du forceps que trois fois. La manie qu'ont quelques personnes de vouloir avancer des accouchemens (en employant un grand nombre de manœuvres , qui souvent deviennent dangereuses à la femme & à l'enfant) les rend beaucoup plus difficiles qu'ils ne seroient ; aussi ne manque-t-on pas de les faire passer pour des accouchemens laborieux , tandis que les seules forces de la nature auroient suffi pour les terminer.

Lorsque la femme sera accouchée , on ne se pressera point de la délivrer , pourvu que rien n'oblige d'avancer cette opération : on s'occupera de l'enfant , on liera & on coupera le cordon de la

maniere indiquée dans le Mémoire sur le *tétanos*. On le donnera ensuite à quelqu'un pour l'envelopper dans une serviette , jusqu'à ce qu'on ait fini auprès de la mere : ensuite on l'arrangera de la maniere accoutumée. Si le délivre de la femme ne vient pas tout de suite , on laissera agir la nature , & on ne se pressera point de le tirailler par le cordon , ainsi que le pratiquent un grand nombre de personnes. Les Nègresses sont sur-tout très-fort dans cet usage ; il arrive souvent que par leurs tiraillemens plus ou moins forts , elles détachent une partie du placenta. Souvent le cordon casse , & il survient des hémorragies considérables , auxquelles ces espèces de matrones ne sont point en état de remédier , & la femme périt , si elle n'est promptement secourue. J'ai été appelé un grand nombre de fois auprès des femmes auxquelles on avoit cassé le cordon , & souvent déchiré une partie du placenta , tant les efforts qu'on avoit faits avoient été violens ; elles étoient alors attaquées de

perles considérables. Dans ces circonstances , j'introduisois la main dans la matrice , je décollois le placenta , en portant tous les doigts réunis entre la face adhérente du placenta , & les parois de la matrice , le dos de la main tourné du côté de cet organe , & en faisant faire à ma main , l'espèce de cuiller prescrite par plusieurs auteurs. Lors que le décollement du placenta étoit fait , je l'amenai vers l'orifice de la matrice , en le tenant seulement avec l'extrémité des doigts , le dirigeant vers cet orifice , (en allongeant le plus qu'il m'étoit possible le poignet) , pour profiter de la dilatation où il se trouve en ce moment. Lorsque le placenta est sorti , la matrice se resserre peu-à-peu , bouche les ouvertures béantes par où le sang couloit , & enfin , la perte s'arrête sous très-peu de temps. Ce moyen , que j'ai vu blâmer par quelques personnes , comme insuffisant pour arrêter les pertes , est néanmoins le seul que j'aye mis en usage , & il m'a toujours très-bien réussi. Je crois donc que

dans de pareilles circonstances, il est très-prudent & très-utile de l'employer.

Les suites de couches sont courtes & peu dangereuses, sur-tout si la mere nourrit son enfant. Les évacuations qui ont coutume de suivre cette opération, sont dans un grand nombre de cas, très-peu abondantes & durent très-peu de jours; j'ai même vu plusieurs femmes chez lesquelles les lochies s'arrêtoient tout-à-fait le trois ou le quatre, sans qu'il en arrivât le moindre accident; aussi je ne m'occupois gueres à vouloir les rétablir, ce qui a souvent étonné, & la malade, & les assistans, qui regardoient cette espèce de suppression comme un état des plus graves: il ne doit paroître tel, que lorsqu'il est accompagné d'accidens violens.

Le gonflement des mammelles qui arrive le deuxieme ou troisieme jour, n'est pas non plus suivi de beaucoup d'accidens, chez les femmes de ces climats; lorsqu'elles ne nourrissent point, il dure quatre à cinq jours, & disparaît bientôt, sou-

vent fans y rien faire. Cependant il se trouve des femmes , dont le sein fort gros & fort plein , exige quelque précaution pour prévenir les accidens qui pourroient en être la suite. En général , les femmes d'un tempérament fort & robuste , & qui sont brunes , ont beaucoup plus de lait que les blondes , dont le tempérament est foible & délicat. Il en est de même des lochies , qui sont plus abondantes & qui coulent plus long - temps chez les femmes fortes & robustes , que chez celles qui sont dans l'état opposé. Les moyèns, qu'on a coutume d'employer pour celles qui ont beaucoup de lait , afin de le faire passer , lorsqu'elles ne nourrissent point , sont de les tenir à l'abri de tout courant d'air , de leur prescrire un régime exact , & de leur ordonner l'usage d'une tisane légèrement diurétique , dans laquelle on fait dissoudre un scrupule de sel de duobus , par pinte.

Si le sein s'engorgeoit trop les premiers jours , & qu'il devint douloureux , il faudroit le faire téter par quelque petit

Négrillon ,

Négrillon, ou bien, par quelque Négresse, qui à proportion qu'elle rempliroit sa bouche de lait, le cracheroit dans un plat. Le sein une fois dégorgé, il est rare qu'on soit obligé d'y recourir. L'abondance de l'insensible transpiration & de la sueur enlèvent en peu de temps une partie de cette humeur, & l'empêchent de se porter vers les glandes mammaires, lorsqu'on ne continue pas à faire téter: enfin les mammelles s'affaiblissent, reprennent leur première forme, & la malade est bientôt hors d'affaire.

Il arrive souvent que les femmes accouchent pendant qu'elles sont malades de quelque fièvre aiguë, ou bien que ces fièvres se déclarent peu de temps après l'accouchement; ce cas est souvent suivi d'accidens très-graves, & il exige la plus grande attention de la part du Médecin.

C'est ordinairement le cinq ou le sept de ces fièvres, que l'accouchement arrive, & si-tôt qu'il est terminé, la fièvre & ses symptômes se calment entièrement, un ou deux jours après. Les personnes qui ne

font pas bien au fait, croient que la maladie est guérie ; cependant l'expérience prouve que dans ce cas, la fièvre & ses symptômes ne sont que suspendus, de sorte que, le trois au plus tard, l'une & l'autre reparoissent avec beaucoup plus de violence qu'auparavant. La peau de la malade devient ordinairement sèche & brûlante, le délire est presque continuel, le ventre est dur & tendu, les évacuations de la matrice, se suppriment totalement, &c. Le meilleur remède qu'on puisse employer dans cette circonstance, & qui m'a toujours réussi, c'est le tartre émétique noyé dans beaucoup d'eau, & donné à petites doses, jusqu'à ce qu'il ait produit des évacuations abondantes par les selles. Ce remède efficace, prescrit en pareilles circonstances par les vrais maîtres de l'art, n'en passe pas moins, dans l'esprit des personnes prévenues, pour être dangereux & mortel. Plus les préjugés sont anciens, plus ils ont de forces, & sont difficiles à détruire ; il suffit à un grand nombre de personnes, qu'elles n'aient jamais vu employer un remède,

pour être perfuadées qu'il ne peut faire que du mal.

Le succès de l'émétique ordonné dans ces cas, n'a pas empêché que je n'aye été regardé comme un téméraire, qui mettoit la vie des femmes dans le plus grand danger : lors donc que le tartre stibié produit des évacuations abondantes, la fièvre & les symptômes diminuent presque toujours. Il faut alors entretenir le ventre libre par des lavemens & des laxatifs légers, ne nourrir la malade qu'avec quelque bouillon aux herbes, lui faire faire un grand usage d'une tisane diurétique : on ajoute aux laxatifs, des fébrifuges, sur-tout le quinquina, qui dans ces circonstances réussit toujours.

Il est rare dans ces cas, que les lochies se rétablissent complètement. Lorsque dans les premiers jours la fièvre est violente, & la tête trop fortement prise; & qu'il n'est pas possible d'employer l'émétique comme nous l'avons indiqué, il faut recourir aux saignées du bras, si la région de la matrice paroît tendue, douloureuse

& enflammée, & du pied, si au contraire aucune de ces circonstances n'existent.

Les maladies les plus communes chez les femmes dans les pays chauds, & surtout à Cayenne, sont les *flueurs blanches*, & les *descentes de matrice*.

Les *flueurs blanches* attaquent le plus grand nombre des femmes, même à un âge très-tendre, & c'est en partie à cette indisposition, qu'on doit rapporter la cause de la stérilité plus ordinaire dans ces climats, que dans ceux qui sont tempérés ou froids.

Les dérangemens qu'éprouvent presque toutes les femmes dans le cours périodique de leurs règles, peut être regardé comme la véritable cause de la perte blanche dont nous parlons; il est rare, en effet, de trouver à Cayenne des femmes, blanches ou noires, qui soient réglées aussi uniformément que les Européennes; & si ces dernières passent dans les pays chauds, il est assez constant, qu'elles souffrent bientôt le même dérangement.

Les *flueurs blanches* ne font pas les seules indispositions qui naissent du dérangement de règles; il en est un grand nombre d'autres qui en dépendent; mais comme elles varient à l'infini, il n'est guere possible de faire mention de toutes en particulier; je ne m'occuperai donc ici que des *flueurs blanches* seulement.

Tout le monde fait que cet écoulement contre nature, peut avoir lieu chez des femmes qui sont réglées, surtout quand elles sont jeunes; j'en ai même vu un grand nombre qui n'en étoient attaquées que pendant les sept à huit jours qui suivent les règles; mais le plus grand nombre de celles qui y sont sujettes, ne sont plus réglées, ou du moins elles n'éprouvent qu'un petit suintement sanguinolent qui dure fort peu de jours. On fait encore, qu'il est très-facile de confondre cet écoulement avec celui qui est produit & entretenu par un vice vénérien. C'est ce qui arrive très-fréquemment dans les pays chauds, sur-tout parmi les Nègresses

qui font pour le moins auffi fujettes à la *gonorrhée* qu'aux *flueurs blanches*. Il est malheureux pour les femmes honnêtes & pour les gens de l'art, qu'il n'y ait pas de signes certains, par lesquels on puiſſe diſtinguer ces deux maladies; car quelques précautions que l'on prenne, on eſt toujours trompé, ſur-tout lorſque les femmes veulent employer les ſupercheres, capables de déguifer l'une de ces maladies.

Les *flueurs blanches* font ſi abondantes chez un grand nombre de femmes de Cayenne, qu'elles font obligées de changer pluſieurs fois de linge dans une journée; cette perte énorme les rend très-foibles, & les met dans un état de langueur conſidérable & de maigreur extrême. La couleur de leur viſage eſt pâle & baſanée; ſouvent elles ont des obſtructions, d'autres fois elles font bouffies & ſouvent elles finiffent par être hydropiques. Tous ces maux, produits par cet écoulement, ne font ſenſibles & portés à ce point que chez les femmes d'un certain âge, & qui ont eu des enfans; car celles

qui font jeunes & qui n'en ont point eu, ne l'ont jamais fi abondant. Le plus grand mal qu'il caufe dans celles-ci, c'est la ftérilité, qui, presque toujours, en est la fuite.

Tous les Médecins conviennent de la longueur du traitement relatif à cette maladie, & même de la difficulté qu'il y a de la guérir. C'est sans doute d'après ces considérations, que les femmes de Cayenne ne s'adressent j'amaïs aux gens de l'art, mais aux Nègres, dont plusieurs assurent avoir des remèdes certains pour la guérison de ce mal. La plûpart de ces remèdes, font des astringens assez forts; ils réussissent quelquefois à arrêter les écoulemens; mais cette suppression occasionne très-souvent des accidens fâcheux; j'ai été appellé fréquemment pour des femmes, dont les unes étoient attaquées d'inflammations considérables à la matrice; d'autres, d'abcès, d'ulceres, d'engorgemens squirreux dans ce viscere; maladies excitées par l'effet de quelqu'un de ces remèdes.

Il est certain que ce pays, riche en

toutes fortes de productions, contient un grand nombre de plantes qui feroient bonnes pour la guérison de beaucoup de maladies, si elles étoient employées par des personnes prudentes & capables de reconnoître leur véritable vertu. Une plante désignée à Cayenne par le nom de *basilic sauvage*, à cause de la ressemblance qu'elle a par ses caractères extérieurs, avec le petit basilic d'Europe, mérite des considérations très-grandes pour les qualités qu'elle possède. Lorsqu'elle est employée contre les *flueurs blanches* avec les précautions convenables, elle les guérit toujours; c'est encore un remède spécifique pour la *gonorrhée*. Aussi les Nègres, qui connoissent tous cette plante, & qui en font un très-mauvais usage, lui ont-ils donné le nom de *jemenfou*, voulant dire par-là, qu'au moyen de sa vertu ils se moquent de tous les événemens. M. *Duchassi*, ancien Officier & habitant de cette Colonie, me fit connoître cette plante dès l'année 1766; je m'empressai dès-lors de la mettre en usage, & je me suis assuré

qu'elle avoit plus d'efficacité contre les *flueurs blanches*, qu'aucun de tous les remèdes connus. D'abord j'en fis prendre le suc exprimé le matin à jeun, suivant la méthode qui m'avoit été indiquée par cet habitant, & les personnes sur lesquelles j'en fis les premiers essais, en furent très-bien guéries : on peut voir quelque-unes de ces observations consignées dans le Journal de Médecine, cahier du mois de Juin 1770. Depuis ce temps, j'ai fait un plus grand usage de ce remède, & l'expérience m'a prouvé qu'une simple décoction de la tige & des feuilles, produit à-peu-près les mêmes effets que le suc exprimé, avec cette différence qu'il faut en prendre en plus grande quantité & plus long-temps.

Le *basilic sauvage* ne doit jamais être employé, sans avoir préparé les malades par les remèdes généraux continués plus ou moins long-temps, suivant que les *flueurs blanches* sont plus ou moins anciennes, ou plus ou moins abondantes; si la malade est encore réglée, ou bien, si cette évacuation est totalement

supprimée; si l'humeur de la perte blanche cause des prurits, des irritations, des excoriations plus ou moins fortes aux parties naturelles; enfin, si les douleurs des reins & de la matrice son considérables, & si ce dernier viscere se trouve engorgé. Tous ces états sont autant de motifs qui doivent faire varier le traitement.

Les remèdes généraux, qui paroissent le mieux convenir à l'état des femmes, que l'on veut préparer avant l'administration du *basilic sauvage*, sont les bains & demi-bains légèrement dégourdis, les délayans & les apéritifs, qu'il est même à propos de continuer pendant long-temps, & les purgatifs doux qu'on répète tous les quatre à cinq jours au moins. Pendant ces préparations, la malade ne doit user que d'alimens doux, légers & le plus succulens possible; elle évitera avec grand soin ceux qui sont salés, grossiers & indigestes; elle se ménagera les plus qu'il sera possible sur les passions, &c. Lorsqu'on aura fait durer cette préparation le temps convenable, on prescrira deux

verres d'une décoction de *basilic sauvage*, le matin à jeun, & autant le soir quatre heures après le dîner. On continuera ce remède pendant très-long-temps; car ce n'est qu'au bout de trois à quatre mois qu'on peut être complètement guéri. Il est essentiel de joindre à l'usage de ce remède, celui des purgatifs les plus doux, & de continuer le régime délayant & adoucissant jusqu'à parfaite guérison. J'ai prescrit le lait dans plusieurs cas, & il m'a toujours paru produire de bons effets: celui de chevre mérite la préférence sur tous les autres.

Les vertus du *basilic sauvage* ne se bornent pas à la guérison des *stueurs blanches*; il ma paru très-avantageux dans le traitement des ulceres internes; je l'ai employé plusieurs fois avec succès pour des ulceres de la matrice & de la vessie. Mais il faut avoir fait précéder les remèdes convenables à ces maladies, & que l'ulcere n'ait plus besoin que d'être desséché. On aura l'attention d'en continuer l'usage quelque temps après la guérison, & jusqu'à ce que la cicatrice

ait eu le temps de se raffermir, afin de ne pas courir les risques de voir l'ulcere se r'ouvrir; ce qui est arrivé à plusieurs personnes impatientes, qui interrompoient ce remède si-tôt que l'écoulement purulent avoit cessé. Dans le cas où la guérison de ces maladies seroit longue & difficile, on peut employer en injection la décoction de cette plante, qu'on fera très-légere dans les premiers jours, & qu'on augmentera par gradation. Ces injections faites deux & trois fois par jour, sont également utiles dans l'ulcere de la matrice & dans celui de la vessie; je m'en suis servi dans l'un & l'autre cas avec succès.

J'ai déjà dit, que le *basilic sauvage* étoit très-bon pour la cure des *gonorrhées*; j'ajoute qu'il les guérit presque toujours, même sans le secours d'aucun autre remède; c'est ainsi que les Nègres & Nègresses, & même un grand nombre de Blancs l'emploient. Cependant, cette manière de guérir cette maladie, doit être très-douteuse & très-suspecte, parce que cette plante ne détruit point

le virus, qu'elle arrête seulement l'écoulement, & cicatrise les petits ulceres du canal de l'urètre. Aussi, ne doit-on point être surpris, de trouver des humeurs très-viciées dans un grand nombre de Nègres & de Blancs, sur-tout des Créoles qui, assez souvent font un mauvais usage de ces plantes. La maniere la plus convenable d'employer le *basilic sauvage* dans les *gonorrhées*, c'est d'avoir fait précéder les remèdes propres à détruire l'inflammation, & à déterger les ulceres de l'urètre. Lorsque le malade ne sent presque plus de cuiffons, que les érections nocturnes ont cessé, & que la matiere de l'écoulement est blanche sans être épaisse ni trop claire, on peut user de ce remède, prescrit sous la forme de tisane; le malade en boira le matin & l'après midi: elle fera d'abord très-légere; on augmentera par gradation la dose de *basilic sauvage*, jusqu'à ce que la maladie soit terminée. Souvent huit ou dix jours de l'usage de ce remède, suffisent pour la guérison complete; d'autres fois, il faut le continuer beaucoup

plus long-temps, sur-tout chez ceux qui ont eu plusieurs de ces maladies, ou bien qui les ont négligées, & dont les écoulemens font très-anciens.

Outre toutes ces vertus du *basilic sauvage*, on lui reconnoît encore celle de remédier au relâchement & à la descente de matrice; maladie très-commune à Cayenne, mais qui n'est jamais traitée par les gens de l'art; on n'a même recours à eux que lorsqu'il survient des accidens, ou que la matrice sort toute entiere au-dehors.

En général, les Nègresses font infiniment plus sujettes à la chute de la matrice que les blanches; la raison en est simple: elles font d'abord assujetties à des travaux continuels, & les efforts plus ou moins considérables qu'elles font obligées de faire, déterminent ce viscere à se déplacer; mais la cause qui y contribue le plus, c'est la mal-adresse des femmes qui accouchent, dont les manœuvres mal-entendues, occasionnent presque toujours cet accident; on remarque en effet, que la plupart des Nègresses ne

l'éprouvent qu'après certaines couches.

Ce sont ordinairement des vieilles Négresses dispersées sur quelques habitations, qui ont la réputation d'être fort habiles pour le traitement de ces maladies. Lorsqu'une Négresse en est attaquée, elle vient faire sa déclaration à son maître, & lui demander la permission de se rendre auprès de telle ou telle Négresse pour être traitée. Il se commet à ce sujet une infinité d'abus, par la facilité sur-tout, avec laquelle certains habitans accordent ces permissions. J'ai vu un grand nombre de fois, de jeunes Négresses de douze à treize ans, venir se plaindre du *mal de matrice*, (c'est ainsi qu'elles désignent cette maladie) sans avoir jamais eu d'enfans ; & ce prétendu mal de matrice consiste souvent en des gonorrhées, des chancres ou des poulains ; de sorte que si on leur accorde des permissions, elles vont se faire traiter par ces vieilles Négresses, qui ont soin de ne pas divulguer leur maladie : elles font disparaître ces symptômes véroliques, comme elles

peuvent , la jeune Nègresse , soit disant guérie , reparoit chez son maître , ayant néanmoins toutes les humeurs affectées d'un vice vérolique , auquel elle en associe de nouveaux à la première occasion : il suit de là , que la plûpart de ces gens ont des maladies qui se présentent sous toutes sortes de formes imaginables , & qui presque toujours résistent à tous les secours de l'art.


Tous les habitans ne sont pas également faciles à donner des permissions à leurs Nègresses , pour aller se faire traiter du *mal de matrice* , parce qu'ayant connu une partie de ces abus , ils prennent des précautions plus sages & plus prudentes. Quand une Nègresse vient se plaindre de cette maladie , ils l'envoyent d'abord chez leur Chirurgien , pour la faire visiter , & d'après le rapport de celui-ci , ils se décident sur le parti qu'ils ont à prendre.

Les remèdes que ces vieilles Nègresses emploient , pour la guérison du relâchement & la chute de la matrice , sont en grand

grand nombre : elles donnent intérieurement des tisanes , & même des fucs exprimés de certaines plantes ; elles font usage d'un grand nombre de topiques , tant sur le ventre , aux environs de la matrice , que dans le vagin. Les plantes , qui m'ont paru produire le meilleur effet dans cette circonstance , sont le *corossol sauvage* & le *basilic* , dont nous venons de parler. On emploie le premier en cataplasme , ou bien en forte décoction , avec laquelle on baigne souvent les parties relâchées , & on introduit un linge trempé dans cette décoction , jusqu'au fond du vagin. D'autres fois on fait bouillir les feuilles de cet arbre dans du vin , qu'on emploie ensuite de la même manière que la décoction : j'en ai fait usage en injection dans la matrice , & il m'a paru produire de bons effets. Le *basilic sauvage* s'emploie également en topique , mais en outre on en fait une tisane , ou bien on en administre le suc exprimé , & cette dernière façon de le donner intérieurement , est infiniment préférable aux autres , dans

le cas dont il s'agit. Outre les plantes dont venons de parler, les Nègresses en ont une infinité d'autres dont elles font de très grands secrets, & qu'il n'est guere possible de connoître; elles emploient d'ailleurs des manœuvres qui font souffrir considérablement ces malheureuses, qui sont entre leurs mains, & très souvent elles les rendent plus malades qu'elles ne sont: il est même fort ordinaire qu'après qu'elles ont resté trois à quatre mois auprès de ces prétendues guérisseuses, elles s'en reviennent dans le même état où elles étoient avant que d'y aller, & souvent leur maladie beaucoup augmentée. Malgré ces vérités qu'un grand nombre de personnes connoissent comme moi, plusieurs habitans, sur-tout les Créoles, ont toujours plus de confiance en ces personnes qu'aux gens de l'Art, qu'ils ne consultent jamais pour ces maladies.




 MÉMOIRE V.

*Des maladies qui attaquent les petits
Enfans.*

IL n'est peut-être pas de pays, où il soit plus difficile d'élever les enfans qu'à Cayenne; ils y sont sujets à un si grand nombre de maladies, qu'il est rare d'en réchapper quelques-uns; aussi beaucoup d'habitans font-ils ce qu'ils peuvent, pour les envoyer en France dès leur tendre jeunesse, afin qu'ils y soient élevés, & ne les rappellent qu'après qu'ils ont atteint l'âge de puberté.

La maladie, qui de tous les temps a causé le plus de ravage parmi les enfans blancs ou noirs, sont les convulsions. A peine font-ils sortis du sein de leur mere, qu'un grand nombre éprouvent un état spasmodique, qui peu-à-peu leur serre les mâchoires, & rend tout leur corps roide comme une barre de fer; cette maladie, qu'on appelle *mal de mâ-*

choire, ne les attaque que pendant les neuf premiers jours après leur naissance, comme on le verra dans le Mémoire sur *le tétanos*. Passé ce terme fatal, les enfans ne sont plus sujets à cette convulsion tonique; mais en revanche les mouvemens convulsifs sont très-communs dans toutes leurs maladies, & si ces mouvemens forcés & contre nature, n'ont pas toujours des suites aussi funestes que le *mal de mâchoire*, c'est qu'ils ne reviennent que par intervalles, & qu'ils donnent le temps d'administrer les remèdes capables de combattre les causes qui semblent les produire; car ces convulsions sont toujours la suite de quelque autre maladie à laquelle ils produisent une complication toujours dangereuse. Depuis leur naissance jusqu'à l'âge de neuf à dix ans, les enfans ont à redouter les fièvres putrides & vermineuses, les chancre & ulcères à la gorge & aux amygdales, & les accidens qui ont coutume d'accompagner la sortie des dents. De toutes ces maladies, les fièvres sont sans doute les plus

communes & les plus dangereuses , à cause des complications qui leur surviennent. En effet, il est rare que les fièvres putrides ou vermineuses des enfans ne soient pas accompagnées de convulsions violentes ; cet accident, le plus alarmant de tous, paroît souvent avec les premiers accès de fièvre, & revient assez régulièrement avec eux, jusqu'à ce que la maladie soit terminée.

La cause du grand nombre de fièvres qui attaquent les enfans , & sur-tout de la quantité énorme de vers qui s'engendrent dans leurs corps, vient sans doute du peu de soins qu'on apporte à leur nourriture ; car, outre qu'on leur permet de manger des alimens qui leurs sont contraires, on est encore dans l'usage de les envoyer promener par de jeunes Nègresses, qui leur laissent manger toutes sortes de fruits, soit pour pouvoir en manger elles-mêmes à leur aise, soit pour les empêcher de crier dans des momens où elles cherchent à satisfaire leur libertinage ; de plus, une source certaine de beaucoup de maux chez ces petits êtres,

c'est la premiere nourriture qu'on a coutume de leur donner. Presque toutes les femmes blanches sont dans l'usage, à Cayenne, de faire alaiter leurs enfans par des Nègresses; il est bien difficile que le lait de ces femmes, dont les mœurs, les habitudes, la maniere de vivre, les exercices, la constitution, le tempérament sont si differens des nôtres, puisse avoir quelque analogie avec celui de la mere, dont elles vont nourrir l'enfant : de plus, quelque attention qu'on ait à chercher des Nègresses bien saines & bien portantes, il est rare d'en trouver, qui n'ayent dans le sang, le germe de quelque une des maladies qui leur sont propres. J'en ai vu, qui, pendant qu'elles nourrissoient de petits blancs, étoient grasses, & paroissoient jouir de la meilleure santé possible, mais qui peu de temps après avoir sevré ces petits enfans, sont devenues couvertes d'ulceres depuis la tête jusqu'aux pieds; tourmentées de douleurs continuelles dans les membres : enfin, dans un état si triste, que les secours de l'art devenoient insuffisans. Ces

exemples, qui ne font que trop communs à Cayenne, non pas encore pu faire une impreflion affez forte fur l'efprit des meres, pour les déterminer à nourrir leurs enfans elles-mêmes. Cet objet, fur lequel on ne cefle de fe récrier dans tous les pays du monde, eft pourtant de la plus grande conféquence pour la population; mais, dira-t-on peut-être, les Négreffes font d'excellentes nourrices, les enfans qu'elles allaitent font ordinairement fort gras & bien portans : cela eft vrai dans prefque tous les cas, & en voici la raifon. Dès qu'une Négrefle eft choisie pour être nourrice, elle eft reçue dans la maifon paternelle de l'enfant, elle n'eft plus fujette à aucun travail, ni même à aucun foin de fa famille, fi elle en a; on eft avec elle aux petits foins, & on la nourrit le plus largement poffible, fouvent elle a une jeune Négrefle pour la fervir, & on ne lui dit rien qui puiſſe lui être défagéable. Dans cet état, elle engraiſſe & devient communément d'un embonpoint confidérable, tout lui

profite, parce qu'elle ne s'occupe ni du passé, ni de l'avenir; son lait est gras, plein de parties nutritives, & produit sur l'enfant les mêmes effets, que la bonne nourriture produit sur elle; de sorte qu'il devient quelquefois si gras, qu'il en est monstrueux: mais ce lait, avec toutes ces bonnes qualités nutritives, n'en contient pas moins très-souvent, le germe de quelqu'une des maladies dont nous avons parlé. C'est pourquoi, si l'on observe avec attention ce qui se passe chez les enfans nourris par des Nègresses, on voit que peu de temps après qu'ils sont sevrés, ils commencent par maigrir considérablement; à mesure qu'ils grandissent, leur tempérament change; ils deviennent foibles & languissans, sujets à un grand nombre de maladies, auxquelles ils succombent très-souvent.

Rien ne feroit donc plus essentiel, pour la vie & la santé des enfans, que d'être nourris du lait de leurs meres. Quelques dames de Cayenne ont eu assez de tendresse pour remplir ce devoir prescrit par

la nature ; puisse leur exemple être suivi de toutes les femmes ! Car, outre l'avantage qui en résulte pour leur nourrisson, elles seront infiniment moins sujettes aux incommodités nombreuses, produites par l'engorgement du lait dans les mammelles, & par son reflux dans la masse des humeurs. Une attention qu'on devroit encore avoir pour les enfans à la mamelle, ce seroit d'empêcher qu'on leur donnât toutes ces especes de bouillies faites avec la farine, les *patates*, les *tayoves*, les *igname*, &c (1). Ces nourritures sont très-indigestes, & produisent des aigreurs considérables. Le seul aliment solide, qui puisse leur convenir, lorsque les organes de la digestion sont assez forts & assez développés pour faire leurs fonctions ; c'est la soupe dont on augmente la quantité, jusqu'à ce qu'on juge à propos de les sevrer. Pendant tout le temps qu'ils téteront, on se gardera

(1) Racines qui ont beaucoup de rapport avec les pommes de terres, & qui se mangent à-peu-près de la même façon.

bien de leur donner des fruits, sur-tout cruds; on pourra seulement leur permettre quelque peu de confiture, ou des gelées de fruits, qu'on fait dans le pays, & on choisira toujours les moins aigres. Lorsqu'ils seront fevrés, on aura l'attention de leur donner peu de viande & peu de poisson, parce que ces substances passent très-prompement à la putréfaction, & deviennent ainsi le germe d'une partie de leurs fièvres; on leur fera boire à leurs repas du vin trempé avec de l'eau: on pourra même de temps en temps leur en donner un peu de tout pur; on ne risque rien non plus, de leur donner un peu de *punch* entre les repas: ces substances fermentées & spiritueuses, produisent plusieurs bons effets; elles corrigent la putridité, détruisent & empêchent le développement des germes de vers contenus dans l'estomac & les intestins; enfin, elles fortifient la texture foible & lâche des solides, en leur donnant du ton & du ressort. On leur fera faire un exercice modéré, & on les empêchera de courir au soleil; on leur interdira

complètement les fruits crus, comme je l'ai déjà fait observer ; mais on pourra leur en donner de cuits : les *bananes*, les *bacoves* cuites, ne sont pas malfaisantes, elles sont légèrement toniques & resserrent un peu ; on pourra leur donner de toutes les espèces de compôtes, de confitures & de gelées, qu'on a coutume de faire avec les fruits du pays : on aura grand soin de les purger de temps en temps, & de leur administrer quelque vermifuge : on n'attendra point sur-tout, que les enfans soient malades ; pour leur faire prendre ces remèdes, qui sont de préservatifs sûrs contre la violence de leurs fièvres : on évitera autant qu'on le pourra de les saigner, parce que les évacuations sanguines leurs sont très-contraires.

Telles sont les précautions nécessaires pour diminuer le nombre de leurs maladies, & les rendre beaucoup moins violentes.

Les fièvres qui attaquent les enfans, sont toujours putrides ou vermineuses ; souvent ces deux espèces se trouvent

jointes ensemble, & c'est ainsi qu'elles arrivent le plus communément ; parce qu'il est fort rare de trouver des enfans qui ne soient pas attaqués de vers, & qu'ils n'aient en même temps beaucoup de putridité dans les premières voies : cependant j'ai traité de fièvres putrides plusieurs enfans, chez lesquels il ne s'est pas trouvé un seul ver, tandis que d'autres en avoient beaucoup, sans aucune marque de putridité.

En général, on distingue ces deux fièvres chez les enfans, en ce que les premières sont beaucoup plus longues, & que leurs symptômes se déclarent avec beaucoup de lenteur ; tandis que dans les fièvres vermineuses simples, les accidens viennent très - promptement, & presque tout d'un coup ; mais se calmement de même, après qu'on a procuré l'expulsion des vers.

De tous les accidens, le plus redoutable dans l'une & l'autre de ces fièvres, ce sont les mouvemens convulsifs, qui souvent se déclarent au premier accès ; mais plus communément au troisième,

avec une force extrême, sur-tout dans les fièvres vermineuses, & si l'on n'y apporte promptement du secours, l'enfant périt en très-peu de temps. Les habitans de Cayenne font presque tous dans l'usage de donner, même pendant le temps des convulsions, un grand nombre de remèdes, qui souvent ne servent qu'à fatiguer inutilement les malades; parce que dans cet état, il est assez difficile de leur faire avaler quelque chose. D'autres emploient beaucoup de remèdes pharmaceutiques, plusieurs se bornent à la fameuse *potion de Riviere*, à laquelle on fait jouer le plus grand rôle; mais j'ose assurer que tous ces remèdes ont très-peu d'effet & ne réussissent pas mieux que la plûpart des *antispasmodiques*, qui le plus souvent ne font qu'irriter la maladie.

Le moyen le plus sûr d'arrêter & de prévenir les convulsions, c'est d'attaquer la cause qui les produit. Pour y réussir, dès que la fièvre se déclarera chez un enfant, sans trop s'occuper quelle en sera l'espèce, on évacuera promptement; l'émétique en grand lavage

m'a toujours paru produire le meilleur effet, dans tous ces cas; de cette façon, il passe tout par les selles, & produit des évacuations considérables, qui ne peuvent être que très-avantageuses. Comme les vers sont très-communs à cet âge, comme ils produisent toujours des ravages plus ou moins forts, il convient de faire précéder l'usage des évacuans par quelque vermifuge: ceux dont on se sert le plus communément à Cayenne, & qui à bien juste titre méritent la préférence sur tous les autres, sont le *lait de figuier* & la décoction du *simarouba* frais. Le lait de figuier est le suc d'un grand arbre, qui n'a d'autre rapport avec le figuier d'Europe qu'un suc laiteux comme lui (1). Quoique les vertus très-efficaces de ce suc, soient connues depuis long-temps à Cayenne, on n'en faisoit cependant presque pas d'usage, parce que, disoit-on, il étoit causti-

(1) Cet arbre est décrit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1761, par M. Fraîneau, dans un Mémoire de M. de Lacondamine.

que, & qu'il corrodoit les parties internes de ceux à qui on le donne; des soupçons aussi contraires au bien de l'humanité, méritoient bien qu'on se donnât la peine de vérifier le fait. Je m'en occupai dès l'année 1767, & je fis plusieurs expériences qui me prouverent que ce suc n'étoit point caustique, mais seulement un peu âcre & légèrement astringent [on peut voir le résultat de mes expériences, inférées dans le Journal de Médecine, premier cahier du supplément, année 1770] & je rendis par ce moyen, l'usage de ce remède beaucoup plus général & plus sûr, en indiquant les précautions qu'il convenoit de prendre pour son administration. Comme ces précautions sont essentielles à connoître, je vais les rapporter ici telles qu'elles sont dans le Journal de Médecine (*pag.* 65).

1°. « Pour faire usage de ce remède,
 » il est essentiel d'avoir égard à l'état du
 » malade en général, ce suc ne convient
 » pas à ceux qui ont quelque disposition
 » inflammatoire à l'estomac, ou aux
 » intestins, non plus que lorsqu'il y a

» des vomiffemens continuels , & des
» diarrhées fortes; il ne convient pas
» non plus à ceux chez qui on foup-
» çonne que les vers ont déjà fait un
» ravage confidérable. On ne doit pas
» le donner pendant les convulfions. Dans
» toute autre circonftance, on peut en
» faire ufage fans crainte. Je l'ai donné
» à des enfans de fix mois, un an, &
» à beaucoup de femmes groffes, & j'en
» ai toujours obfervé de bons effets ».

2°. « Il convient de donner ce fuc,
» mêlé avec quelque fubftance graffe,
» huileufe ou mucilagineufe : les habi-
» tans de cette colonie le mêlent ordi-
» nairement avec du firop fimple ou de
» guimauve, ou bien avec un peu de
» lait, d'autres l'affocient avec un peu
» d'huile de *palma-chrifti*. Ce mélange me
» paroît préférable à tout autre, d'au-
» tant plus que cette huile qui eft un peu
» purgative, entraîne ce fuc peu de
» temps après qu'on l'a pris, & pro-
» cure en même temps, la sortie d'une
» grande quantité de vers. C'eft dans la
» même vue que je l'ai donné plufieurs
fois

» fois mêlé avec de la manne fondue dans
 » du petit lait : au reste, on peut le
 » prescrire avec l'huile d'amandes dou-
 » ces, d'olives, & généralement avec
 » toutes les substances grasses & muc-
 » lagineuses, propres à émousser les par-
 » ties âcres qui lui sont propres. On peut
 » même donner au malade un bouillon
 » bien gras, ou même une petite soupe
 » peu de temps après qu'il en aura pris»

3°. « Il y a un choix essentiel à faire
 » pour le suc même; car celui qu'on tire
 » d'un vieux arbre, est bien différent
 » de celui que fournit un jeune. Il faut
 » aussi avoir égard aux lieux où ces
 » arbres croissent. En effet, ceux qui
 » viennent dans des endroits maréca-
 » geux & humides, fournissent un suc
 » infiniment moins fort que celui qui
 » vient d'un arbre qui a crû dans un sol
 » sec».

« Il est aisé de s'appercevoir de ces
 » différences à la couleur du suc; en
 » général, celui qui vient d'un vieux
 » arbre, situé dans un endroit sec, est
 » de couleur de café au lait, au lieu que

» celui pris d'un jeune, qui croît dans
» un terrein aquatique, est blanc comme
» du lait : on choisit celui dont la cou-
» leur n'est ni trop blanche ni trop
» foncée ».

4°. « Enfin, les dernières précautions
» regardent la différence des doses, par
» rapport aux âges : aux enfans, depuis
» leur naissance jusqu'à un an, on en
» donne une cuillerée à café, mêlé avec
» quelque'une des substances dont nous
» avons parlé; ensuite depuis un an jus-
» qu'à quatre, deux cuillerées; depuis
» quatre jusqu'à huit, trois cuillerées;
» depuis huit jusqu'à douze, quatre
» cuillerées, & depuis douze jusqu'à seize,
» cinq & six cuillerées : on conçoit qu'il
» y a des cas où l'on peut augmenter
» ou diminuer les doses de quelque
» chose ».

Telles sont les précautions qu'il con-
vient de prendre pour administrer ce
remède avec succès : donné de cette ma-
nière, c'est le plus prompt, & le plus
sûr de tous les vermifuges connus, on
peut en faire usage toutes les fois que

les enfans tombent malades, en ayant l'attention de leur faire administrer peu de temps après, un purgatif, ou un émétique tel que nous l'avons indiqué. Presque toujours les premières doses de ce remède font rendre une grande quantité de vers, d'autre fois il arrive qu'elles ne produisent aucun effet; on ne doit pas augurer de là, que le malade n'en a point. J'ai vu un grand nombre de cas, où les premières doses de ce remède n'étoient suivies de la sortie d'aucun ver; mais en le continuant plusieurs jours, il en faisoit rendre une quantité énorme. Au reste, on se conduira toujours selon les indications; par exemple, si la fièvre est très-forte dès les premiers jours, & que les accidens soient très-violens, surtout les mouvemens convulsifs; si les différentes régions du bas-ventre sont tendues, & légèrement douloureuses, qu'il y ait de petits dévoiemens, que les enfans soient assoupis, que leur haleine soit forte, que la langue soit blanche & fort chargée: enfin, si l'enfant est fort

occupé à se grater l'intérieur des narines, ce font-là autant de signes qui annoncent l'existence d'un grand nombre de vers, & par conséquent des indications qui demandent la continuation de ce vermifuge, quel qu'ait été l'effet des premières doses; dans ce cas, il faut profiter de tous les relâches, pour donner ce remède & les purgatifs convenables.

Autant qu'on le pourra, on donnera le *lait de figuier* en se couchant, & le lendemain matin un purgatif en plusieurs doses. En continuant plusieurs fois ce remède, on vient à bout de détruire tous les vers, & on évacue toutes les humeurs contenues dans les premières voies; alors les accidens se calment, la fièvre diminue peu-à-peu, & disparoît enfin complètement, & le malade se rétablit, pourvu qu'on lui donne les soins qu'exige la convalescence de ces enfans.

Si au contraire les premières doses du lait de figuier ne sont suivies de la sortie d'aucun ver, que la fièvre & les accidens ne se développent que peu-à-peu,

que les convulsions soient légères, & qu'elles n'aient commencé à paroître que le cinquième ou le septième jour; qu'une partie des symptômes, que nous avons dit annoncer l'existence des vers, ne se rencontrent point; on aura lieu de croire que le malade n'est pas attaqué de beaucoup de ces animaux, & que la fièvre est simplement putride: alors on peut se ménager sur l'usage de ce vermifuge; mais ne pas perdre de temps, pour placer des purgatifs qui puissent produire de bonnes évacuations. Ce sont là les seuls moyens de prévenir les accidens de cette fièvre, qui souvent ne se décide que très-tard, & en impose par-là, à ceux qui ne sont pas bien au fait, de sorte que le malade en est très-souvent la victime.

Si dès le commencement on a bien évacué le malade, on ne donnera après le septième ou le neuvième jour, que des apozèmes légèrement laxatifs, auxquels on associera les amers, & sur-tout le quinquina: on fera prendre pendant la journée, plusieurs doses de ce remède,

qui produit toujours des effets avantageux. Par ces moyens la fièvre se termine du douzième au quatorzième jour, quelquefois elle s'étend jusqu'au dix-huitième, ou vingt-unième jour. Il est, je crois, inutile d'observer que dans toutes ces fièvres il est nécessaire d'interdire au malade tout aliment solide, & de lui donner seulement des bouillons aux herbes, ou bien de la crème de riz qu'on appelle dans le pays *mateté*, qu'on aura soin de faire bien cuire; on pourra aussi lui permettre, dans le temps où la fièvre fera appaisée, un peu de gelée ou de quelque compôte faite avec des cerises ou des *abricots* du pays: on peut lui donner aussi quelque cuillerée de bon vin; il ne peut faire que du bien à son état.

Les ulcères & les chancre, que j'ai dit arriver très-souvent à la gorge & aux amygdales des petits enfans, succèdent presque toujours aux fièvres dont nous venons de parler; en effet, j'ai vu une infinité de fois, que lorsque ces fièvres, sur-tout les putrides, approchoient de

leur terminaison, la gorge, les amygdales, & souvent la luvette, se remplissoient de chancres, qui faisoient des progrès si rapides, que le malade périssoit très-vîte, si on n'y apportoit les soins les plus vigilans : cependant il y a des cas où ces maladies paroissent sans qu'il y ait eu des fièvres : dans l'un & l'autre cas, elles exigent toujours beaucoup d'attentions & de soins de la part de ceux qui les traitent.

Plusieurs personnes du pays prétendent avoir des remèdes très-sûrs pour la guérison de ces maladies, & celles qui ont pour maxime, d'employer plutôt des remèdes incertains, que ceux qui ont été reconnus bons par l'expérience, ne manquent point à les mettre en usage ; mais souvent le mal fait des progrès ; elles reconnoissent leur erreur trop tard, & le malade en est la victime. Je n'ai vu que trop de ces exemples ; il est à desirer qu'on ouvre les yeux sur cet objet, & qu'on n'employe que de bons remèdes.

Les moyens qui paroissent les plus convenables pour ces maladies, sont les

déterfifs forts & violens, qu'on peut employer dès l'instant que les ulcères se déclarent. Celui de ces remèdes qui m'a le mieux réuffi, est l'esprit de vitriol mêlé avec du miel du pays : on trempe un plumaceau dans ce mélange, qu'on porte sur les chancres, ou les ulcères, & on les frotte fortement, même jufqu'à ce qu'ils faignent un peu ; on réitere cette opération deux fois par jour, & lorsque les chancres font bien nettoyés, qu'ils ne font plus couverts de chairs blanches & pourries, qu'au contraire ils font rouges & faignent très-facilement, on doit diminuer la dose de l'esprit de vitriol, les frotter beaucoup plus légèrement, & feulement une fois par jour.

Lorsque les chancres font la fuite des fièvres, il faut, pendant le traitement local, purger le malade de temps en temps, & même lui faire boire tous les jours une légère décoction de bon quinquina ; mais s'ils n'ont fuccédé à aucune maladie, on n'aura recours aux purgatifs, que quand ils feront presque guéris. Par ces moyens employés à temps, on est fur de

prévenir les accidens : je les ai mis plusieurs fois en usage, & j'ai toujours eu les succès les plus heureux. Je me rappelle que peu de temps avant mon départ, une petite demoiselle de quinze à dix-huit mois, fut attaquée de deux chancres assez considérables, placés un de chaque côté des amygdales; ces chancres étoient venus à la suite d'une petite fièvre putride; on employa d'abord des remèdes qu'une femme de Cayenne prétend être spécifiques pour ces maux, mais ils ne produisirent aucun effet. L'attachement que j'avais pour cet enfant, ainsi que pour le pere & la mere, m'engagea à ne pas le perdre de vue, & à le visiter tous les jours, de sorte que je fus chargé du traitement de cette maladie; j'employai les moyens que j'ai indiqués ci-dessus, & sous très-peu de temps, elle fut conduite à une guérison parfaite, & les parens furent tranquilles sur le sort d'un enfant chéri, qui leur causoit les plus vives alarmes.

Les convalescences des enfans qui relèvent des fièvres dont nous venons de

parler, font ordinairement longues & pénibles, sur-tout si on n'a pas l'attention de leur faire observer un régime doux & léger; ordinairement ils deviennent bouffis de tout le corps, souvent une petite fièvre lente paroît tous les jours, & enfin la rate ou quelque autre viscere du bas-ventre s'engorge considérablement: dans cet état ils demandent l'attention la plus scrupuleuse. On doit d'abord leur prescrire un régime doux & légèrement apéritif; on leur fera boire abondamment de la tisane faite avec l'*indigo sauvage*, & un morceau de fer rouillé; on leur prescrira une opiate composée de scammonée, de jalap, de limaille d'acier & de terre foliée de tartre. Leur exercice sera modéré, & consistera en promenades le soir & le matin; ces remèdes bien administrés, guérissent tous les accidens, qui peu-à-peu disparaissent, & les enfans se rétablissent à merveille.

Quant aux accidens causés par la sortie des dents, ils font quelquefois en grand nombre; mais ceux qui méritent

le plus d'attention, font les fièvres & les convulsions ; plus la fibre des enfans est sensible & irritable, plus ils font fujets à ces maux, fur-tout aux convulsions, qui doivent toujours être regardées comme une maladie très-grâve. Les fièvres produites par la sortie des dents, font aifées à distinguer de celles dont nous venons de parler ; car elles n'ont aucun ordre réglé, & quelquefois elles durent très-long-temps. Le dévoiement, qui prefque toujours les accompagne, est une marque certaine qu'elles font dûes à la dentition. Le danger de ces fièvres est toujours relatif aux fymptômes qui les accompagnent ; fi elles font fans convulsions, leur danger n'est pas bien confidérable, & elles ne produifent d'autre effet, que de rendre les enfans extrêmement maigres, fort inquiets ; foyent ils deviennent bouffis, & leur couleur devient d'un blanc bafané ; mais fitôt que la fièvre difparoît, tous ces accidens ceffent, & l'enfant reprend fon embonpoint ordinaire.

Les remèdes, qu'on a coutume d'employer pour cette fièvre, ne sont pas en grand nombre, parce qu'il n'est guere possible de la faire cesser, que les dents n'ayent percé les gencives; cependant il convient toujours pour en prévenir les suites, de purger l'enfant de temps en temps. Les mouvemens convulsifs exigent beaucoup plus d'attention, parce qu'ils mettent la vie des malades dans de très-grands dangers; les remèdes qui m'ont le mieux réussi pour diminuer & suspendre les accès, sont les calmans donnés à petite dose; on peut aussi assoupir les irritations des gencives, en les frottant souvent avec quelque substance relâchante & adoucissante, qui facilite la sortie des dents; quand une fois elles ont percé les gencives, tous les accidens cessent d'eux-mêmes, & l'enfant redevient fort gai & bien portant.



M É M O I R E V I.

Sur le Tétanos, vulgairement appelé à Cayenne Catarrhe.

DE toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'en est gueres d'aussi graves & d'aussi alarmantes que les convulsions. En effet, elles changent & défigurent l'homme par des mouvemens forcés & contre nature ; elles portent avec elles l'effroi & la terreur, parce que l'expérience a fait voir qu'elles ont souvent des suites funestes.

On distingue les convulsions en deux espèces ; savoir, en mouvemens convulsifs, & en convulsions proprement dites ; la première consiste dans des mouvemens irréguliers, qui ont leurs accès, & laissent entr'eux des intervalles plus ou moins grands ; ils attaquent tantôt un seul membre, & d'autres fois toutes les parties de la machine en même temps : les convulsions proprement dites, sont

des mouvemens contre nature , qui tiennent les parties qui en font prises , dans un état de tension continuelle , & qui les rendent roides comme des barres de fer ; lorsque cette maladie attaque toutes les parties du corps , & sur-tout les deux mâchoires , on l'appelle *tétanos* : c'est cette affection qui fait le sujet de ce Mémoire.

Le *tétanos* est de tous les états spasmodiques , celui dont les progrès sont les plus rapides , & qui exige le plus de célérité & de vigilance , dans l'administration des secours que la Médecine peut fournir. *Hippocrate*, cet observateur exact de la nature , dit en parlant de cette maladie : *si quelqu'un est pris d'une distension des nerfs , dite (tétanos en Grec) , il meurt en quatre jours ; que s'il passe ce terme , il revient à sa première santé* (1). Le grand nombre des malades que j'ai eu occasion de traiter de cette espèce de convulsion , m'a fait voir que cet Aphorisme n'est pas toujours vrai. J'ai vu en

(1) Voyez Aphorismes d'*Hippocrate* , Section V. Aphorisme VI.

effet des malades périr avant le quatrième jour ; mais j'en ai vu un plus grand nombre mourir après ce terme , & même après le septième & souvent le dixième.

Le *tétanos* est sans doute connu en Europe , mais il est si rare qu'à peine a-t-on pu observer son véritable caractère , & sa marche ordinaire. Il n'en est pas de même dans l'Amérique méridionale , cette maladie y est si commune qu'elle semble être propre & particulière à ces climats brûlans , & que plus on approche de la ligne équinoxiale , plus elle devient fréquente & dangereuse.

L'irritation dans les nerfs a toujours été regardée comme la principale cause des convulsions , cependant on voit tous les jours à Cayenne , des *tétanos* arriver sans qu'aucune irritation les ait précédés , de sorte qu'on ne sauroit disconvenir , que dans ces climats il existe une cause active & déterminante de cette maladie , qui seule peut la produire ; cependant , parmi les *tétanos* qui surviennent aux adultes , il y en a plusieurs qui paroissent être

la suite de quelque blessure, ou de quelque irritation des parties nerveuses, tendineuses, ou aponévrotiques; mais alors cette cause se joint à celle qui est propre au climat, la maladie en devient plus violente, & il est rare que les malades en rechappent, tandis que j'en ai vu guérir plusieurs de ceux chez lesquels il n'y avoit aucune irritation nerveuse.

La cause du *tétanos*, qui paroît particulière aux pays chauds, & sur-tout à Cayenne, réside dans l'air; en effet, tout le monde fait que cet élément qui environne la terre, & dans lequel nous sommes continuellement plongés, agit sur nos corps avec tant de différence, suivant sa température, & les différentes substances dont il se trouve impregné, qu'il semble être l'agent de presque toutes les affections.

J'ai déjà montré que l'air se charge d'un principe salin, avant que d'arriver sur les côtes de Cayenne, & qu'il produit des affections qui semblent en être directement l'effet; c'est à ce même principe

cipe analogue , fans doute, à l'acide marin, qu'on doit attribuer le grand nombre des *tétanos* qu'on voit dans tous ces climats.

On divise les *tétanos* particuliers à ce pays, en deux especes; 1°. celui qui attaque les nouveau-nés; 2°. celui qui vient aux adultes : le premier est appellé dans le pays, *mal de mâchoire*, parce que cette partie est la premiere affectée : le second se nomme *catarrhe*; ce dernier nom paroît n'être connu qu'à Cayenne seulement, tandis que celui de *mal de mâchoire*, est le même dans toutes les Isles (1).

Le *tétanos* des enfans, ou *mal de mâchoire*, est si commun dans certains quartiers de Cayenne, que de l'aveu même de plusieurs habitans, à peine réchappent-on un tiers de ceux qui y naissent. Lorsque cette cruelle maladie les attaque, depuis l'instant de la naissance, jusqu'au neuvieme jour, elle est toujours regardée

(1) Voyez le Voyage à la Martinique, par M. de Chanvalon, pag. 90.

comme mortelle ; & les habitans en font si persuadés , qu'ils abandonnent constamment à leur malheureux sort , tous les enfans qui en sont attaqués : en effet , il n'en réchappe pas un. Il paroît difficile de trouver la cause de cette espèce de convulsion si fréquente depuis l'instant de la naissance , jusqu'au neuvième jour ; on n'observe nulle irritation dans le genre nerveux , à moins qu'on ne veuille en supposer une dans la section ou ligature du cordon ombilical ; on pourroit encore avoir recours aux tranchées auxquelles les enfans nouveau-nés sont sujets ; mais il est aisé de répondre que ces causes existent dans tous les pays du monde , tandis que le *mal de mâchoire* est particulier à ces contrées. On peut donc rapporter cette cause à un principe répandu dans l'air : voici les observations que j'ai faites pour donner du poids à cette opinion.

1°. Le *tétanos* n'a lieu que chez les habitans situés sur les côtes , & à peu de distance de la mer ; on ne le voit jamais chez ceux qui sont un peu avant dans

l'intérieur des terres ; c'est-à-dire , à huit, dix, ou douze lieues des côtes. Les habitans d'*Oyapoc*, d'*Aprouague*, qui sont à-peu-près à cette distance de la mer, ne connoissent point cette maladie, non plus que ceux de l'*Oraput*, de la *Comté, des Cascades*, & du *mont Seneri*, &c (1).

2°. Parmi les habitans situés sur les bords de la mer, on observe que cette maladie est beaucoup plus fréquente chez ceux qui sont sur des hauteurs ou de petites montagnes, où ils reçoivent directement l'air de la mer, que chez ceux dont les habitations, situées dans des endroits marécageux, semblent être mises à l'abri de cet air, par des montagnes, ou par de grands bois : je rapporterai à ce sujet une observation faite depuis quelques années, par un habitant situé à une petite distance de la mer ; son établissement est dans un lieu bas, & entouré de petites montagnes ; un rideau

(1) Noms des différentes rivières de la Guiane, sur lesquelles y a des établissemens François.

considérable de bois à haute futaye , le bornoit du côté de la mer , & offroit une espece de rempart à l'air qui venoit de ce côté-là ; le *mal de mâchoire* y étoit si rare , que sur douze à quinze enfans qui naissoient chez lui , à peine en perdoit-il un. Un habitant voisin , auquel le rideau du grand bois appartenoit , le fit abbatre ; dès ce moment le *mal de mâchoire* y devint si commun , que presque tous les enfans qui y naissoient , périffoient de cette maladie.

3°. On a d'autant plus de raison à soupçonner une cause générale répandue dans l'air , pour produire cette maladie , qu'elle ne fait grace à personne , & qu'elle attaque indistinctement les Blancs & les Noirs , les Créoles & les Européens , les femmes & les hommes , les enfans & les adultes ; de plus , cette cause agit encore sur plusieurs animaux , puisque j'ai vu des *chevaux* attaqués du *tétanos* ; à la vérité ils n'ont point cette maladie dans les premiers neuf jours qui suivent leur naissance , comme cela arrive aux enfans nouveau-nés ; mais seulement

lorsqu'ils sont grands, & les symptômes qu'on observe chez ces animaux sont à-peu-près les mêmes, que ceux qui accompagnent les *tétanos* des adultes. J'ai vu beaucoup de *chevaux* attaqués de cette maladie, & un très-petit nombre en revenir. Les causes qui paroissent déterminer cette maladie chez ces animaux, sont à-peu-près les mêmes, que celles des hommes, c'est-à-dire, qu'elle arrive à la suite de quelque blessure, ou de quelque irritation; chez autres il n'y a point d'irritation; le *tétanos* survient parce qu'ils ont été exposés imprudemment à l'air, après des courses forcées, lorsqu'ils étoient encore tous mouillés de sueur: cette dernière cause est fréquente à ces animaux par l'imprudence des Nègres.

Les *Perroquets* privés sont sujets à une convulsion considérable, qui leur rend tout le corps roide; ils tombent par terre, & ils périssent tout de suite. Les habitans & les Nègres appellent cet état *crampe*; j'ai observé que c'étoit le véritable *tétanos*: car leur bec se ferre

si fortement, qu'il est absolument impossible de l'ouvrir.

4°. On a observé de tous les temps, que le *mal de mâchoire* & le *tétanos* des adultes, étoient infiniment plus communs lorsque les vents du nord souffloient, & que la seule humidité de l'air pendant l'hiver, contribuoit beaucoup à rendre cette maladie plus commune.

5°. Les Blancs & les Nègres, les Sauvages ou Indiens, qui tous semblent reconnoître l'air pour la principale cause de cette maladie, ont coutume de prendre les précautions suivantes, pour en préserver les nouveau-nés. Des qu'ils sont sortis du sein de leur mere, ils les tiennent dans une chambre bien close qui n'a aucune communication avec l'air extérieur, & ils ne les apportent à l'Eglise pour être baptisés qu'après le neuvieme jour. Plusieurs personnes sont dans l'usage de frotter les nouveau-nés soir & matin, pendant les neuf premiers jours, de quelque substance grasse ou huileuse, dans l'intention sans doute

d'empêcher les effets du contact de l'air. Les Indiens ne manquent jamais d'avoir recours à cette dernière précaution : ils ont aussi grand soin, aussi-tôt qu'ils ont fait la section du cordon, d'appliquer sur l'ombilic un emplâtre agglutinatif, pour que l'air ne puisse point agir sur les vaisseaux nouvellement coupés : ils laissent cet emplâtre jusqu'à ce que le bout du cordon soit tombé, & jusqu'à ce que l'ombilic soit parfaitement guéri. Cette pratique paroît d'autant plus recommandable, que ces gens ne perdent jamais aucun enfant de cette maladie.

6°. Le *tétanos* attaque non-seulement les enfans nouveau-nés qui n'ont aucune cause d'irritation sensible, mais il arrive également aux adultes. J'en ai vu plusieurs, qui, en relevant de maladies aiguës, ont gagné cette maladie pour s'être exposés le matin à l'air qui vient de la mer : d'autres pour s'y être exposés lorsqu'ils avoient chauds & qu'ils étoient tous couverts de sueur, après quelque mouvement forcé : cependant le *tétanos* des adultes qui se

déclare ainsi , est souvent moins dangereux que celui qui arrive à la suite de quelque irritation nerveuse.

D'après ce que nous venons de dire , il ne paroît point douteux que l'air ne contienne un principe propre , si non à produire cette maladie , au moins à la développer plus souvent qu'elle n'auroit lieu ; cette idée semble d'autant plus vraisemblable , que tous les *tétanos* qui font à la suite de quelque irritation , ne se déclarent que quand le malade ne souffre plus , & qu'il est dans un calme parfait.

Mais ce qui est le plus difficile , c'est d'expliquer la maniere dont cet air agit sur nos corps pour exciter cette maladie. On peut soupçonner , d'après les connoissances que l'on a actuellement sur l'existence d'un acide aérien répandu dans l'atmosphère de presque tous les pays , que c'est ce principe , qui sans-doute se trouve en bien plus grande quantité dans l'air de ces climats , & qui agit sur nos corps de maniere à faire naître cette maladie. Mais , dira-t-on encore , comment agit

ce principe falin ? Il y a tout lieu de croire que c'est en resserrant fortement les pores , & en arrêtant subitement les évacuations de la peau : au reste , la manière dont quelques *tétanos* se déclarent & se terminent , semble confirmer cette opinion , comme on le dira bientôt.

Le *mal de mâchoire* se déclare aux enfans nouveau-nés avant le neuvième jour , comme je l'ai déjà dit ; après ce terme ils n'y sont plus sujets , ou du moins cette maladie est si rare à cet âge , qu'à peine en a-t-on quelque exemple. Les premiers signes qui l'annoncent , sont des cris continuels ; l'enfant prend & quitte le téton de sa nourrice : bientôt on s'apperçoit que la mâchoire inférieure commence à se roidir & à s'approcher de la supérieure , les mouvemens de la langue deviennent de plus en plus difficiles , les cris & les pleurs diminuent & l'enfant n'en fait plus entendre que par intervalles , les muscles du cou & de toute l'épine se roidissent d'une force extrême : la tête reste cependant assez droite par rapport à la ligne verticale du

corps ; mais le tronc décrit une espèce de demi-cercle en arriere , dont la concavité est formée par les vertèbres du dos : le bas-ventre fait une faille considérable , & tous les muscles sont dans une tension très-forte ; les extrémités se roidissent aussi , mais moins cependant que le tronc. Dans cet état , il n'est pas possible de faire prendre le tétou à l'enfant , ni même de lui rien faire avaler. comme on voit
A l'état convulsif que nous venons de décrire , & dans lequel se trouvent tous les enfans attaqués de cette maladie , se joignent des mouvemens irréguliers des membres , du tronc & des mâchoires , qui dans ce moment sont fermées si exactement , qu'il ne seroit pas possible de les ouvrir d'une ligne. Ce sont ces mouvemens irréguliers qui tourmentent le plus les enfans ; ils employent toutes leurs forces pour se plaindre , mais ils ne peuvent faire entendre leurs cris : les bras & les jambes sont agités d'une violence extrême ; on observe différens treffaillemens à la face , produits par des convulsions momentanées des muscles

de cette partie. La couleur de toute l'habitude du corps, ordinairement rouge, est dans ces instans violette; enfin, les enfans rendent des phlogmes fort épais, & souvent les urines sortent. Lorsque ces mouvemens sont forts, qu'ils durent quelques secondes & qu'ils reviennent toutes les trois ou quatre minutes, l'enfant meurt ordinairement en très-peu de temps. Si au contraire ces mouvemens ne reviennent que toutes les douze à quinze minutes, s'ils ne sont pas très-forts & très-longs, si la respiration n'est pas laborieuse, enfin si la peau ne devient pas violette, la maladie a ses périodes plus longues, le petit malade vit souvent plusieurs jours dans ce triste état, sans qu'on puisse lui apporter le moindre secours, & il meurt après des tourmens considérables.

Il suit de ce que nous venons de dire, que la force de la maladie & la marche des symptomes ne sont pas les mêmes chez tous les enfans qui en sont attaqués; aussi y en a-t-il qui meurent en un jour ou un jour & demi, tandis que

d'autres vont jusqu'au cinq , au huit , & quelquefois même jusqu'au dixième jour : au reste , plus la maladie se déclare près du neuf , plus elle est longue , & les symptômes lents.

Les remèdes , qu'on a coutume d'employer contre le *tétanos* , ne sont pas en grand nombre , d'autant plus , comme je l'ai déjà dit , que les habitans de cette Colonie sont persuadés de l'impossibilité de la guérir.

Je conviendrai avec eux , que toutes les tentatives qu'on a pu faire jusqu'à ce jour ont été infructueuses ; mais ce n'est pas une raison assez forte , pour assurer que cette maladie soit incurable. Puisqu'on est certain que tous les enfans qui en sont attaqués meurent , pourquoi ne pas les mettre entre les mains des personnes dont la bonne volonté , aidée par les connoissances , les porteroit à faire différens essais , & leur feroit peut-être découvrir le vrai moyen de les guérir ? Je suis même persuadé que si on traitoit cette maladie dès qu'elle se déclare , on sauveroit quelques enfans , sur-tout ceux

chez lesquels le *tétanos* ne paroît que vers le septieme jour. Les moyens que j'ai employés pour ceux qu'on a confiés à mes soins , ne sont pas nombreux : j'ai observé qu'en général les remèdes antispasmodiques ne produisent aucun effet. Les bains tiedes & presque continuels , les embrocations d'huile depuis la tête jusqu'aux pieds , & les anodins donnés intérieurement , m'ont paru produire quelque relâche dans les symptômes ; mais les remèdes qui semblent être les plus convenables à cet état , & qui opèrent le plus d'effet , sont les diaphorétiques & les sudorifiques. Je suis d'autant plus porté à les regarder comme les vrais spécifiques de ce mal cruel , que j'ai observé plusieurs fois , que lorsque les enfans attaqués de cette maladie suivoient abondamment , les symptômes diminuoient à proportion. Ce que je dirai du *tétanos* des adultes , & des remèdes avec lesquels on le combat , confirmera ce que j'avance ici.

M. *Barrere* , ancien Médecin de cette Isle , dit dans son histoire de la France

équinoxiale , pag. 71 , qu'il a guéri cette maladie avec des douches d'eau froide ; je les ai mises en usage , & elles n'ont produit aucun effet. *M. de Chanvalon* dit les avoir employées à la Martinique sans le moindre succès.

Si les moyens avec lesquels on a essayé de combattre cette maladie , ont tous été jusqu'à présent infructueux , il n'en est pas de même de ceux qu'on a employés pour la prévenir. En effet , celui que j'ai mis en usage depuis près de cinq ans , m'a paru remplir si complètement cet objet , que d'un grand nombre de femmes blanches & noires que j'ai accouchées , il n'y a pas eu un seul enfant attaqué de cette maladie. Ce moyen , que le célèbre *M. Levret* emploie en Europe dans d'autres vues , consiste à faire remonter le sang contenu dans la veine ombilicale , jusqu'au dessus de l'endroit du cordon qu'on doit lier ; de sorte que la portion qui doit rester après la ligature & la section , soit blanche , & ne contienne pas du tout de ce fluide. Lorsque je vis les raisons pour lesquelles

les M. Levret employoit ce procédé, je pensai tout de suite qu'il pouvoit être également utile pour prévenir le *mal de mâchoire*. Aussi-tôt je m'empressai de le mettre en usage, & l'expérience me convainquit bientôt de son efficacité; enfin, pour mettre le lecteur en état de juger de l'analogie qui me parut exister entre les effets que cette pratique produit en France, & la vertu de prévenir le *mal de mâchoire*, je vais rapporter les propres expressions de M. Levret; on verra les raisons pour lesquelles, il l'a employée.

« Nous ajouterons à cette pratique ,
 » (dit M. Levret) que nous sommes depuis
 » long-temps dans l'usage de ne point
 » mettre la ligature, que nous n'ayons
 » auparavant déplacé le plus que nous
 » pouvons, le sang qui se trouve dans
 » la veine ombilicale, depuis le ventre
 » de l'enfant, jusqu'au-delà du lieu où
 » il convient de poser la ligature, & cela
 » afin d'éviter que tout le sang, qui, sans
 » cette précaution, resteroit stagnant en-
 » tre cette ligature & le sinus de la veine-

» porte, ne cause de l'engorgement au
» foie. La raison nous a d'abord suggéré
» ce procédé, & l'expérience nous a
» confirmé, que c'est en plus grande par-
» tie la cause d'où dépend que les enfans
» nouveau-nés sont si souvent sujets à
» devenir plus ou moins couleur de feuille
» morte, lorsqu'on manque à cette pré-
» caution, & qu'au contraire, quand
» on la prend, il est rare que cette espèce
» de jaunisse survienne ».

» Le développement de cette vérité,
» nous a conduit à découvrir pourquoi
» nous voyons de temps en temps naître
» des enfans, de l'un ou de l'autre sexe,
» avec une belle carnation, (soit que
» ces enfans soient blonds, soit qu'ils
» soient bruns) & qui la conservent sans
» devenir jaunes à aucun égard. En effet,
» nous avons reconnu que cette espèce
» de phénomène (le cas étant rare) est
» inséparable d'un autre de cette nature,
» qui consiste en ce que nous voyons
» quelquefois venir au monde des enfans
» à terme, qui naissent se portant très-
» bien

» bien , dont on trouve le cordon ombi-
 » lical auffi blanc , que fi ces vaiſſeaux
 » n'avoient jamais contenu de ſang ,
 » quoiqu'il ſoit très-certain , que juſqu'à
 » l'inſtant de la naiſſance de l'enfant ,
 » ils en étoient fort pleins ».

» Or , comme nous avons remarqué ,
 » que c'eſt dans ce cas , que les enfans
 » viennent au monde avec une belle car-
 » nation , & qu'ils la conſervent ſans
 » altération , il en réſulte que la jauniffe
 » des enfans nouveau-nés , dépend le
 » plus ſouvent de la cauſe que nous ve-
 » nons d'assigner. En effet , lors que la por-
 » tion reſtante de la veine eſt pleine de
 » ſang , entre la ligature & le foie , ou
 » au moins , celui qui eſt compris depuis
 » la peau du ventre juſqu'à la veine-porte,
 » ayant perdu ſon mouvement , il doit
 » ſ'y coaguler , & par la ſuite tomber en
 » diſſolution , pour pouvoir quitter ce
 » vaiſſeau , à meſure que celui-ci tend
 » par ſon reſſort naturel à s'oblitérer ; or
 » ce ſang dégénéré n'ayant point alors
 » d'autre iſſue que celle des veines hépa-
 » tiques , ne peut manquer de nuire à la

» circulation du fang dans le foie, d'où
» naît fans doute la jauniffe, & peut-être
» quantité d'autres maux inopinés. Qu'on
» n'aille pas croire qu'il est impossible de
» vuidier la portion de veine qui est en-
» tre l'ombilic & le foie, car si l'on est
» attentif à ce qui se paffe pendant qu'on
» blanchit peu à peu le cordon, on verra
» que la veine se regarnit fuccessivement
» de fang qui revient du dedans, de
» façon que le fang paroît d'abord aug-
» menter à mefure qu'on le vuide, mais
» on l'a bientôt épuifé, & il cefle de
» couler ».

» Indépendamment de ces avantages,
» la méthode que nous pratiquons habi-
» tuellement, en a auffi une autre, dont
» nous n'avons point encore parlé, celui-
» ci est de difperfer les matieres gélati-
» neufes, dont le cordon ombilical est
» très-fouvent infiltré; infiltration qui est
» fujette à le rendre caffant fous la liga-
» ture, en cas qu'on la ferre bien fort,
» & fi de crainte de l'entamer, on ne
» la ferre pas affez, il arrive alors que
» le ressort de cette matiere gélatineufe,

» qui résiste à la constriction de la li-
 » gature , pendant qu'on serre celle-ci ,
 » venant ensuite à céder peu à peu , n'est
 » que trop souvent cause que la ligature
 » ne serre plus assez fort les vaisseaux ,
 » pour oblitérer tout-à-fait le calibre ,
 » d'où il résulte quelquefois des pertes de
 » sang dangereuses , ce qui ne peut point
 » arriver en suivant la méthode que
 » nous pratiquons ; ce dernier avantage
 » n'étant pas moins réel que le premier ,
 » mérite bien qu'on y fasse attention.

» Nous déclarons ici avec sincérité ,
 » que nous avons découvert depuis peu ,
 » que , quoique nous soyons depuis très-
 » long-temps dans l'usage de blanchir ,
 » le cordon ombilical au moment de
 » la naissance de l'enfant , nous ne
 » sommes point les premiers qui nous
 » en soyons avisés : en effet , on trouve
 » à la page 29 du tome premier des
 » Mémoires de M. le *Chevalier Digby* ,
 » Chancelier de la Reine d'Angle-
 » terre (1) , imprimés à la Haye , en

(1) Le Chevalier Digby n'est pas le seul qui ait eu
 cette opinion , ni probablement le premier qui l'ait

» 1700, ce qui fuit : Remède pour em-
 » pêcher à la naissance d'un enfant, qu'il
 » n'ait en toute sa vie, la petite vérole,
 » rougeole, ou autre maladie qui provien-
 » nent de la putréfaction du sang mens-
 » truel; voici la maniere dont s'exprime
 » M. Digbi. Lorsque l'enfant est né, &
 » que la Sage-femme va lier & couper
 » le cordon ombilical, il faut qu'elle ne
 » ferre pas d'abord le fil avec lequel
 » elle le doit lier; mais étant prête à
 » nouer, elle fera monter & fortir avec
 » ses doigts & son pouce, tout le sang

publiée. RIOLAN, fils, médecin de la Faculté de Paris, s'exprime ainsi dans un de ses Ouvrages : *Experientia observatum fuit, cum nato infanti secatur umbilicus, & è venis finitur sanguis copiosus effluere, prout vires suadent & tolerant, illum puellum postea variolis paucis rarisque ac salubribus tentari, de quo obstetrices monendæ essent, ut à morte pueros vindicaremus.* OPERA ANAT. 1649, in-fol. cap. V. de vasis Umbilicalib. pag. 380.

L'expérience a prouvé que si, après avoir coupé le cordon ombilical, on laisse couler des veines autant de sang que les forces de l'enfant les permettent; cet enfant dans la suite venant, à être attaqué de la petite vérole, n'aura que fort peu de boutons, & que la maladie sera bénigne: avertissement qu'il est bon de donner aux Sages-femmes, puisqu'il tend à la conservation des enfans.

» qui fera à la racine du nombril , lequel ,
 » s'il y demeure , cause toutes les galles ,
 » cloux , abscess & apostèmes , qui vien-
 » nent aux enfans & mêmes aux adultes ,
 » parce qu'étant corrompu , il ne peut se
 » convertir en la substance , mais au
 » contraire gâte le bon , & faut de
 » nécessité qu'il exhale par ces fortes de
 » vilenies , que nous voyons tous les
 » jours qui tirent leur origine , de ce
 » sang menstruel putréfié ; ayant donc
 » ainsi fait évacuer ledit sang , il faut
 » ferrer le fil , & couper le cordon om-
 » bilical : la racine duquel étant purifié
 » de la maniere susdite , l'enfant sera
 » exempt de toutes ces maladies , quand
 » même il seroit nourri parmi ceux qui
 » en seroient attaqués.

» Il résulte de tout ceci ; 1°. que la
 » méthode dont nous faisons usage depuis
 » très-long-temps , est fort bonne , mais
 » que nous n'en sommes pas le premier
 » inventeur , comme nous l'avions cru ;
 » 2°. qu'en pratiquant cette méthode ,
 » nous n'avions que des vues générales ,
 » mais qui ne pouvoient manquer d'être

» utiles à l'économie animale; 3°. qu'il
 » feroit à fouhaiter pour le bonheur des
 » humains, qu'après avoir vérifié tout
 » ce qu'a avancé M. le *Chevalier Digbi*,
 » fes promesses puffent s'accomplir à
 » tous égards; 4°. que fi cet Auteur a
 » plus cru qu'il n'a vu, & qu'il ne pou-
 » voit démontrer, on lui a au moins
 » l'obligation d'ouvrir des vues dont les
 » obfervateurs pourront peut-être tirer
 » bon parti, pour l'utilité publique (1)».

Il y avoit déjà long-temps, que je réfléchiffois fur les moyens propres à prévenir le *mal de mâchoire*, lorsque les obfervations de M. *Levret* parurent. Je fus d'autant plus frappé des effets qu'il attribue au fang qui féjourne dans la portion du cordon qui refte après la ligature & la fection, & dans la portion de la veine-ombilicale, jufqu'au finus de la veine-porte, que j'avois obfervé plufieurs fois que la chute du cordon occasionnée par une grande putréfaction de cette partie (toujours produite par

(1) Voyez le *Journal de Médecine*, tom. XXXVII. pag. 348 & fuivantes.

la quantité de fluides qui y restoient en stagnation), étoit constamment un signe de *mal de mâchoire*; de sorte que dans l'instans même j'eus l'idée d'employer ce procédé, persuadé qu'il prévien droit cette putréfaction, & en effet j'ai toujours vu, que lorsqu'on avoit bien blanchi le cordon, il séchoit plutôt qu'il ne pourrissoit, & qu'il ne tomboit totalement que vers le sixième ou septième jour, tandis qu'à tous les enfans attaqués de *mal de mâchoire*, il tombe avec beaucoup de pourriture, le troisième, ou quatrième jour au plus tard.

Je continuai à employer ce moyen chez tous les nouveau-nés, qui me tomberent entre les mains, & le succès en a été si complet, que depuis l'année 1772, que j'ai commencé à m'en servir, jusqu'à la moitié de l'année 1766, où je suis parti de cette Colonie, je n'ai pas vu mourir un seul enfant de cette maladie. Je ne saurois donc trop insister sur la bonté de cette méthode, & engager ceux qui pratiquent les accouchemens dans les pays où cette maladie est commune, à vouloir

bien la mettre en usage; je leur promets que s'ils l'emploient avec toutes les précautions indiquées par M. *Levret*, & s'ils ont sur-tout l'attention de bien blanchir le cordon, en répétant plusieurs fois la même opération, pour faire remonter le sang en haut, & empêcher qu'il n'en reste dans la portion de veine qui est entre l'ombilic & le foie, ils auront toujours la satisfaction de voir leur travail suivi du succès le plus heureux. Les habitans de Cayenne, qui sont presque tous dans l'usage de faire accoucher leurs Nègresses par d'autres Nègresses, doivent eux-mêmes s'instruire de ce procédé, & ne point charger leurs Nègresses accoucheuses de l'employer, sans qu'ils y soient présens, d'autant plus qu'il est très-difficile de leur faire faire quelque chose qui ne leur est pas familier. Ces gens sont d'ailleurs si attachés à leurs anciens usages, qu'il n'est pas possible de les leur faire oublier; le cas suivant en est une preuve. Une dame des plus respectables de Cayenne, (Madame le Roux), avoit sur son habitation une

Négresse qui étoit grosse ; elle avoit eu plusieurs enfans , qui tous étoient morts du *mal de mâchoire* ; Madame le Roux , ayant été instruite que j'avois un moyen pour prévenir cette maladie , & qu'il ne mourroit aucun des enfans auxquels je l'administrais , me pria d'accoucher sa Négresse ; elle l'envoya en conséquence à sa maison de Cayenne , & lui ordonna de me faire appeler si-tôt qu'elle fentiroit les premières douleurs ; en effet , je fus appelé & je me transportai sur le champ auprès de cette Négresse ; je trouvai des douleurs foibles & très-lentes ; mais les parties disposées pour un accouchement prochain : je préparai son lit , & la disposai pour accoucher : les douleurs restèrent quelque-temps dans le même état , sans qu'il y eût la moindre augmentation ; une dame voisine de cette maison me fit prier d'aller la voir ; comme ce n'étoit pas loin j'y allai , & je recommandai bien fortement à deux vieilles Négresses , qui restoient auprès de la femme en travail , de venir m'avertir quand les douleurs augmenteroient.

Après avoir resté un peu de temps auprès de cette dame, & voyant que personne ne venoit m'avertir, j'eus quelques soupçons, & je fus tout de suite voir ma Nègresse; à demi entré dans sa chambre, je ne vis personne sur le lit que je lui avois préparé; elle étoit par terre sur ses genoux, accouchée depuis quelques minutes, & entre les mains des deux vieilles Nègresses, qui finissoient de la délivrer; je fis beaucoup de bruit, & je menaçai ces Nègresses; mais elles étoient contentes, elles avoient employé leurs anciens usages, & elles s'étoient soustraites à ma maniere d'accoucher; je n'eus rien de plus pressé que de faire lever cette femme, & de la faire mettre sur son lit; on mit l'enfant & le délivre sur une table voisine; le cordon ombilical n'étoit pas encore coupé, mais seulement lié à leur maniere ordinaire; il étoit froid & très-dur, le sang qu'il contenoit étoit déjà à demi coagulé; je fis pourtant de mon mieux, pour tâcher de faire remonter celui qui étoit dans la portion du cordon lié, mais je n'y

réussis que très-imparfaitement. L'enfant étoit gros & gras, il avoit la meilleure disposition du monde, & se porta à merveille jusqu'au quatrieme jour, où le *mal de mâchoire* le prit, & le tua en trois jours.

Cette observation prouve combien les habitans de Cayenne doivent être circonspects, pour ne rien confier aux soins des Nègres, de tout ce qui peut être de quelque conséquence; d'ailleurs ces derniers sont si mal-adroits, que supposé qu'il s'en trouvât un de bonne volonté, il rempliroit toujours mal le but désiré. Je ne saurois donc trop leur recommander, pour le bien de l'humanité & pour leur intérêt, de présider à cette opération, & sur-tout de ne pas trop se précipiter; il vaut mieux y mettre un peu plus de temps, pour que la besogne soit bien faite; car si on ne la faisoit qu'à demi, & que le *mal de mâchoire* vienne, on ne manqueroit pas de décrier ce procédé, sans trop réfléchir, s'il est en défaut, ou bien si c'est la faute de celui qui l'a employé.

Enfin, pour ne rien oublier de tout ce qui a trait au *mal de mâchoire*, je finirai par observer, que rien n'est plus propre à faire déclarer cette maladie, que de tenir les enfans enfermés comme on a coutume de le faire. Les Nègres ne se contentent pas de les bien enfermer; ils entretiennent encore un feu continuel dans l'appartement, où ils sont comme dans une étuve.

Du Catarrhe ou Tétanos des adultes.

Le *tétanos* des adultes, qu'on appelle à Cayenne *catarrhe*, est un peu différent de celui qui attaque les nouveau-nés, & que nous venons de décrire; 1°. la marche de ses symptômes ne paroît pas la même; 2°. sur un certain nombre de personnes attaquées de cette maladie, il en réchappe toujours quelques-unes; il est vrai que cette dernière différence peut venir de ce qu'on n'abandonne jamais un adulte attaqué du *tétanos*, & que d'ailleurs une personne d'un certain âge est plus en état de résister à une maladie

violente, que ne l'est un enfant qui vient de naître.

On peut diviser les *tétanos*, qui arrivent aux adultes en deux especes ; la premiere est celle dont les symptômes paroissent d'abord très-violens & très-prompts, & qui tue le malade en fort peu de temps ; elle paroît être celle dont parle *Hippocrate* ; la seconde est celle qui commence très-lentement, & dont les symptômes ne se développent que peu-à-peu ; si le malade ne succombe pas sous l'effort de cette derniere, sa maladie dure quelquefois plusieurs mois de suite, & semble alors rentrer dans la classe des maladies *chroniques*. Pour donner une idée de ces deux especes de *tétanos*, & du traitement qu'on a coutume d'employer, je me propose de rapporter quelques observations de l'une & de l'autre espece.

Le *tétanos* de la premiere classe paroît être presque toujours la suite de quelque irritation nerveuse, ou du moins cette cause semble se joindre à celle que nous avons admise dans l'air ; ce qui le

rend, fans doute, d'autant plus redoutable, que cette double caufe agit avec beaucoup plus de force & d'activité.

I.^{re} Observation. Dans le mois de Septembre 1766, un Aide-Chirurgien de l'Hôpital Militaire de Cayenne, appliqua un cauftique fur un petit ulcere situé à la partie inférieure & latérale interne de la jambe gauche, d'un Soldat des troupes nationales; pendant l'efpace d'environ quinze heures, les douleurs furent très fortes; enfuite elles s'appaiſerent, & le malade dormit pendant fept à huit heures, & fut très-tranquille. Six jourss'écoulerent fans qu'il ſentît aucune douleur, & ſon ulcere paroiffoit aller très-bien. Le huitieme jour de l'application de ce cauftique, il commença à ſe plaindre d'une légère difficulté d'avalier; l'action de la langue & de la mâchoire inférieure paroiffoit déjà un peu embarraſſée; la tête étoit très-peſante, le pouls dans ſon état naturel, ſeulement ſes pulſations étoient plus fortes. Ces ſymptômes augmentèrent à un tel point, que le deuxieme jour le malade ne pouvoit

plus ouvrir les deux mâchoires, & la déglutition se faisoit très-difficilement; quoiqu'il fût assez tranquille dans son lit, il avoit néanmoins l'air d'être très-fatigué, il étoit presque toujours couvert d'une sueur gluante; sa respiration devint difficile; tous les muscles du cou & de l'épine étoient dans une tension violente; enfin, tout le corps étoit roide comme une barre de fer. Le troisieme jour, les symptômes augmentèrent considérablement; le pouls devint petit, ferré, & plus fréquent qu'à l'ordinaire; le malade étoit continuellement couvert d'une sueur froide, & il ne paroissoit plus se plaindre d'aucune douleur. Les selles se supprimerent; le quatrieme & le cinquieme jours, il fut dans le même état; le sixieme il perdit connoissance, & il mourut à l'entrée du septieme.

Les moyens que j'employai dans cette maladie, furent des saignées faites les deux premiers jours, des potions huileuses auxquelles je faisois ajouter de légers calmans, je lui prescrivis des *anti-spasmodiques*. Comme j'avois eu soin de

lui mettre dès le premier jour de la maladie, un morceau de bois entre les dents, pour empêcher les mâchoires de se fermer exactement, on venoit toujours à bout de lui faire avaler quelque chose. J lui fis appliquer des compresses trempées dans l'huile, sur tous les muscles de la mâchoire inférieure & du cou; enfin, je lui fis donner plusieurs lavemens, qui ne produisirent aucun effet; le troisieme jour le malade fut saigné du pied, & il continua l'usage de tous les remedes énoncés ci-dessus; le quatrieme il prit fort peu de chose; le cinquieme & le sixieme il ne fut plus possible de lui rien faire avaler, & il mourut.

II^e. *Observation.* Dans le mois de Décembre de la même année, une Allemande attaquée d'une perte considérable, fut portée à l'Hôpital: on lui ordonna une potion astringente, qui l'arrêta subitement; la malade resta environ vingt-quatre heures sans se plaindre de la moindre douleur; le troisieme jour, elle fut dès le matin se promener chez elle,

elle, & rentra peu de temps après à l'hôpital; à peine fut-elle couchée, qu'elle eut quelques mouvemens convulsifs; bientôt elle se plaignit d'un embarras considérable à la mâchoire inférieure. Le pouls devint dès ce même instant fort élevé, sans avoir la fréquence qu'il a dans la fièvre; le corps se couvrit d'une sueur visqueuse & froide: enfin la maladie fit des progrès si prompts, qu'au bout de six heures les mâchoires furent entièrement fermées. Les muscles de l'épine étoient si violemment contractés, que le dos formoit une concavité considérable; le pouls devint petit & lent, les sueurs froides de plus en plus abondantes: enfin la malade expira au bout de dix à douze heures. Cette femme prit des potions dans lesquelles il entroit de fortes doses de narcotiques; on lui fit frotter les muscles du cou & de toute l'épine, avec de l'esprit de vin, dans lequel on avoit dissous une grande quantité d'opium: quelques heures avant de mourir on lui donna une potion purgative, & comme elle ne produisit aucun effet, on eut

recours à quelques lavemens purgatifs, même des plus stimulans, qui n'eurent pas plus d'action.

III^e. *Observation.* Dans le mois de Janvier 1767, je fus mandé à environ quatre lieues de Cayenne, pour voir une Nègresse qui avoit été brûlée à la partie interne de la cuisse & de la jambe gauche, avec de l'eau bouillante; huit jours après cet accident, & lorsqu'elle ne souffroit presque plus, elle fut vivement attaquée de tous les symptômes du *tétanos*: quand je la vis elle n'étoit encore qu'au deuxième jour de sa maladie, mais dans un état où il n'y avoit plus de ressources; les dents étoient si exactement serrées, qu'il ne me fut pas possible de les séparer d'une ligne; tout le corps étoit d'une roideur extrême, la respiration des plus laborieuses, le pouls petit, serré & très-irrégulier; la malade étoit couverte d'une sueur froide, elle ne parloit, n'entendoit, ni ne voyoit: après avoir resté deux jours dans ce triste état, elle mourut le troisième sans qu'il fut possible de lui administrer aucun remède.

Ces trois observations suffisent, sans doute, pour faire voir quelle est la marche de cette première espèce de *tétanos* des adultes, qui diffère de la seconde, en ce que les symptômes de cette dernière ne sont pas aussi prompts, & donnent le temps d'administrer des secours.

Il s'en faut de beaucoup que les remèdes employés pour les malades, qui sont le sujet de ces observations, soient les seuls qui ont été mis en usage. J'ai conseillé dans une infinité d'autres cas, des bains continuels, tantôt avec de l'eau tiède, tantôt avec de l'eau froide, d'autres fois avec une forte décoction de plantes vulnérables, & enfin avec des plantes relâchantes. J'ai fait usage des embrocations avec des substances grasses, mucilagineuses & autres; j'ai prescrit intérieurement les purgatifs, les diaphorétiques & les sudorifiques: tous ces moyens ont toujours été infructueux: les seuls diaphorétiques m'ont paru produire quelque relâche dans les symptômes.

En 1774, on publia dans le Journal de Médecine, une observation dans laquelle il est mention d'une guérison de *tétanos*, opérée au moyen des frictions mercurielles (1); je me hâtai de faire l'essai de ce remède, & je saisis la première occasion qui se présenta.

IV^e. *Observation*. Le malade chez lequel j'employai ce moyen pour la première fois, étoit un Négrillon d'environ quatre ans; il étoit gras & fort pour son âge : le *tétanos* le prit à l'habitation de son maître, qui est à deux bonnes lieues de Cayenne, sans qu'aucune cause parut le produire, c'est-à-dire, sans qu'il y eut la moindre irritation sensible dans aucune partie de son corps. Son maître qui connut très-bien la maladie, m'envoya sur le champ son cheval, avec prière de me rendre auprès du petit malade; je me munis d'une bonne quantité de pommade mercurielle faite au

(1) Voyez Journal de Médecine, cahier de Septembre 1774, pag. 215, Observation par M. Boueix, Médecin.

double, pour y avoir recours. Lorsque j'arrivai, je trouvai tous les symptômes du *tétanos* bien déclarés; le malade avoit des mouvemens irréguliers dans tout le corps, qui le prenoient toutes les cinq à six minutes; dans les intervalles de ces mouvemens convulsifs, il parloit & avoit un peu, & ses mâchoires étoient moins serrées: je ne perdis point de temps, je fis une friction avec un gros d'onguent sur toute l'épine, depuis le cou jusqu'au coccyx; les symptômes étant augmentés le soir, je fis faire une nouvelle friction sur une cuisse & une jambe; le lendemain qui étoit le deux de la maladie, il ne parut y avoir aucun relâche, j'en fis faire une troisieme à l'autre cuisse, & pendant cette journée les symptômes parurent encore augmenter; le soir j'en prescrivis une quatrieme à un des bras; le lendemain matin le malade étoit très-mal, son maître & sa maîtresse se décidèrent à l'envoyer à Cayenne, pour le faire traiter par un Nègre qui passe pour avoir de bons remèdes contre cette maladie, & dont je parlerai à la fin de ce

Mémoire : le petit Nègre fut transporté à Cayenne , & son mal empira tellement qu'il mourut le soir du même jour.

Ce cas n'a pas été le seul où j'ai fait usage des frictions mercurielles ; je les ai employées sur plusieurs personnes attaquées de cette maladie , dont les symptômes moins violens & moins prompts que chez ce Négrillon , me donnerent le temps de les administrer, d'une manière plus conforme à celle que l'Auteur de l'Observation citée le recommandoit ; mais malgré mes tentatives je ne me suis jamais apperçu que ce remède ait produit le moindre effet ; je l'ai également mis en usage pour les enfans nouveau-nés , attaqués du *mal de mâchoire* , sur-tout pour un dont la maladie fut fort longue ; quelque soin que j'aye pris de son traitement , je n'ai pu obtenir aucun succès.

Dans la seconde espèce de *tétanos* , qui attaque les adultes, le plus grand nombre de personnes en réchappent pour l'ordinaire : ce *tétanos* diffère de celui de la première espèce , en ce que ses symptômes se déclarent lentement. Les mouvemens

irréguliers que nous avons dit survenir aux enfans nouveau-nés, & mêmes aux adultes attaqués de la premiere espece de *tétanos*, ne se déclarent dans celle-ci, que plusieurs jours après le commencement de la maladie; ils viennent par secouffes, & ne durent pas long-temps: leurs intervalles n'ont aucun ordre réglé, c'est-à-dire, qu'en certains momens ils sont assez fréquens, tandis que dans d'autres ils laissent entr'eux des intervalles beaucoup plus longs. Un fait singulier, c'est que la vue de certaines personnes semble les rendre plus fréquens; car j'ai observé que plusieurs malades en ont été fortement attaqués, lorsque ces personnes entroient dans leurs chambres. Dans le *tétanos* dont il est question, les mâchoires ne se ferment jamais exactement, & la déglutition se fait toujours assez bien; le malade ne peut rester couché, & il est obligé de se tenir debout, ou de rester à demi assis sur un fauteuil; mais la situation qui paroît lui être la plus commode, sur-tout pour reposer, c'est d'être couché sur le bord du lit &

sur le ventre , ayant les pieds à terre. Le développement de la fièvre est ce qui peut arriver de plus heureux dans cette espece de *tétanos* ; en effet , j'ai observé que tous ceux qui en ont été guéris , l'ont eue très-forte vers la fin de la maladie , aussi bien que des sueurs abondantes , par lesquelles la nature a paru se débarrasser de l'humeur morbifique. J'ai déjà dit qu'on pouvoit ranger cette maladie dans la classe des *chroniques* ; j'en ai vues qui ont duré jusqu'à quatre & cinq mois , mais communément leur terme est de deux mois , & si le malade ne meurt pas avant ce temps , il en réchappe presque toujours ; souvent la guérison ne s'opere que peu-à-peu , & très-lentement. Il arrive quelquefois que certaines parties conservent pendant toute la vie une figure extraordinaire , par la tension tonique , & continuée de certains muscles ; d'autres en restent estropiés ; quelques-uns en sont si défigurés , qu'ils sont difformes de toutes les parties de leurs corps ; tel est un jeune Nègre de l'hôpital de Cayenne , qui

resemble très-bien à ceux qui ont été les plus maltraités par le *rachitis*.

Quoiqu'on emploie dans cette espece de *tétanos*, un grand nombre de remèdes, il n'en est pas moins vrai, que la guérison semble être presque toujours l'ouvrage de la nature; cependant quelques-uns des moyens dont j'ai fait usage, pour l'autre espece de *tétanos*, ont souvent produit quelque soulagement dans celle-ci; tels sont, par exemple, certains calmans, comme le sirop de diacode, les gouttes anodynes, &c. Quand la fièvre s'est déclarée, les sudorifiques sont ceux dont on tire le plus grand parti, ils servent à augmenter la chaleur, & à déterminer les sueurs qui sont les moyens les plus salutaires pour la guérison de cette maladie. Lorsque les symptômes se calment, & que le malade paroît aller mieux, on peut employer de légers purgatifs, & des lavemens émoulliens.

Il y a encore beaucoup d'autres remèdes contre cette maladie; plusieurs personnes vantent beaucoup les purgatifs

draftiques , adminiftrés dès les premiers jours , ainfi que les lavemens ftimulans , préparés avec le tabac , &c. D'autres , fi on les en croit , fe fervent avec fuccès d'embrocations faites fur tout le corps , avec de l'efprit de vin , dans lequel on a diffous une grande quantité d'opium ; quelques-uns affurent avoir guéri le *tétanos* , en faifant frotter tout le corps avec la thériaque ; il arrive fouvent que tous ces remèdes n'ont aucun fuccès , mais comme on les emploie quelquefois dans des cas où la nature a affez de force pour opérer feule la guérifon , on fe perfuade toujours que cette dernière eft l'effet de ces remèdes.

V^e. *Obfervation*. Dans le mois de Janvier 1767 , je fus appellé chez un habitant , pour y voir un Nègre forti des grands remèdes depuis huit jours , & atteint dans ce moment d'une fluxion de poitrine confidérable. Après avoir employé les remèdes ufités en pareil cas , le dixieme jour de la maladie tous les fympômes avoient difparu , & le malade fe trouvoit à merveille. Le douzieme jour

ce Nègre fortit sur le soir, pour se promener dans une cour qui donne sur un rempart du côté de la mer; il y resta environ une heure, ensuite il se retira & se coucha fort tranquillement; il eut pendant la nuit des mouvemens convulsifs, qui le prirent à plusieurs reprises; il fut agité & ne dormit point. Le lendemain matin je trouvai ses mâchoires un peu ferrées, & il avoit de la peine à avaler; je lui prescrivis une potion huileuse, qu'on eut toutes les peines du monde à lui faire avaler. A peine étois-je parti de la maison, qu'on revint me chercher, j'y accourus & je le vis attaqué de mouvemens convulsifs des plus forts: lorsqu'ils furent cessés, tout le corps resta roide comme une barre de fer, & le malade paroissoit être sans connoissance: cet état ne dura que quelques heures, ensuite les extrémités supérieures & inférieures se relâcherent; il resta une contraction tonique très-forte aux muscles de la mâchoire inférieure du cou & de l'épine, & le malade n'avaloit qu'avec beaucoup de peine.

Comme la langue avoit été toujours chargée depuis sa dernière maladie, & qu'il avoit eu plusieurs fois des envies de vomir, je crus que son mauvais état pouvoit venir de quelque mauvais levain contenu dans les premières voies; je me déterminai en conséquence à lui donner trois grains d'émétique dans deux verres d'eau de casse; je commençai d'abord par lui en faire prendre un verre, & je ne pus y parvenir qu'avec beaucoup de peine. Peu de temps après, ses mâchoires se fermerent si exactement qu'il ne fut plus possible de lui faire prendre le second; dans cet état il ne vouloit plus rien avaler; je lui fis appliquer des compresses trempées dans l'huile, sur les muscles de la mâchoire inférieure; je lui fis faire des frictions au dos avec un mélange d'onguent d'althéa & de populeum, & j'exhortai ceux qui estoient auprès de lui, d'essayer à lui faire prendre un peu de potion huileuse, & calmante. Le malade testa dans cet état pendant plusieurs jours, n'avalant qu'une très-petite quantité de cette potion, avec quelques

cuillerées de vin. Pendant tout ce temps il ne dormit point, il fut agité & attaqué de mouvemens irréguliers; sa peau étoit baignée d'une sueur glaireuse & presque froide, son pouls étoit petit, lent, & peu développé; enfin, il ne parloit point, & paroissoit insensible à la vue & aux cris de ceux qui lui avoient été les plus chers. Au bout de huit jours cet état changea; il survint un relâchement considérable dans toutes les parties du corps, le pouls devint fiévreux & fort dilaté, le malade étoit assoupi & ne donnoit aucun signe de connoissance ni de sentiment; les mâchoires n'étoient plus si fortement ferrées, la déglutition étoit un peu plus facile. Dès l'instant de cette détente, les lavemens parurent faire un peu d'effet: trois jours se passerent dans cet état, le malade eut toujours une petite fièvre avec des sueurs assez abondantes; comme il ne prenoit aucune nourriture, il étoit fort foible; le quatrième jour je lui fis prendre quatre grains de Kermès minéral, dans quelques cuillerées de bouillon; il en rejetta

une bonne partie, à cause de sa difficulté d'avalier; une demi-heure après il vomit plusieurs gorgées de bile très-jaune. Peu de temps après, la fièvre se développa avec beaucoup plus de force qu'auparavant; les sueurs devinrent si copieuses, qu'en douze heures il fut changé dix fois de chemises; il prononça quelques paroles, & appella sa mere pour lui donner du bouillon, ce qu'il n'avoit pas encore fait depuis sa maladie: bien plus, le lendemain il fut en état, non-seulement de parler, mais encore de se lever & de marcher, ce qui étonna beaucoup tous ceux qui l'avoient vu dans le courant de sa maladie, & qui en avoient désespéré: enfin, il alla de mieux en mieux; je le purgeai plusieurs fois, & au bout d'un mois il fut complètement guéri.

Il semble d'abord que cette observation auroit dû être placée dans la première espèce de *tétanos*, qui attaque les adultes, à cause de la marche de ses symptômes & de leur peu de durée; mais la manière dont il s'est terminé,

m'a engagé à le ranger parmi les *tétanos* de la seconde espèce.

VI^e. *Observation.* Vers la fin de l'année 1767, un Matelot étant dans une petite riviere de Cayenne, avec un petit canot, fit naufrage; en se sauvant vers l'un des bords de la riviere, il enfonça si fortement dans la vase, qu'il ne put jamais s'en débarrasser, de sorte qu'il fut obligé d'y rester jusqu'à ce qu'on vint l'en retirer; il fut porté tout de suite à l'hôpital; il ne pouvoit presque plus se remuer, tant ses efforts précédens l'avoient fatigué; il resta dans cet état pendant huit jours, & dans l'instant où il paroissoit aller mieux, les symptômes du *tétanos* commencerent à se déclarer, mais d'une maniere si lente que les mâchoires ne se fermerent qu'au bout de dix à douze jours: les muscles du cou & de l'épine furent aussi dans un état de tension un peu forte au bout de ce temps. J'employai chez ce malade, une partie des remèdes dont j'ai déjà fait mention, mais ils furent sans succès; les mouvemens

irréguliers des membres, devinrent assez forts vers le vingtième jour, cependant le malade parloit & avaloit assez bien; son pouls étoit tranquille & point fiévreux; les sueurs étoient gluantes & presque froides, la respiration parut toujours être dans l'état ordinaire; vers le trentième jour il se déclara un petit mouvement de fièvre, & il fut suivi de sueurs d'une meilleure qualité que les précédentes; ce mouvement fébrile avoit des intervalles peu réglés, & il ne devint jamais bien fort: j'employai les sudorifiques que je variai même de plusieurs façons, mais tout fut inutile. Pendant environ quinze jours le malade alloit beaucoup mieux, lorsqu'il avoit la fièvre & qu'il suoit; mais dès que l'un & l'autre cessoient, les symptômes du *tétanos* revenoient comme auparavant: enfin, la fièvre disparut peu-à-peu, & le malade mourut environ six semaines après le commencement de la maladie.

VII^e. *Observation.* Dans le mois d'Août de la même année 1767, un homme âgé d'environ

d'environ quarante ans, fut attaqué du *tétanos* à la suite d'une fièvre ordinaire du pays, pour s'être exposé imprudemment à l'air de la mer; il sentit d'abord une roideur considérable à la mâchoire inférieure; le mouvement de la langue & la déglutition devinrent un peu difficiles; les muscles du dos se tendirent peu à peu. Tous ces symptômes durèrent jusqu'au huitième jour, sans empêcher le malade de se promener; ils devinrent après un peu plus forts, le malade ne pouvoit plus rester couché ni assis sur son fauteuil; il se tenoit toujours debout & légèrement courbé en devant; il avoit des mouvemens convulsifs qui le prenoient à des intervalles peu réglés, & que la vue de certaines personnes augmentoient considérablement. Je fais que toutes les fois que j'entrois dans sa chambre, il en avoit de très-forts, & il m'a avoué plusieurs fois, qu'il ne pouvoit me regarder sans que ces mouvemens ne lui vinssent tout de suite: je n'étois pas le seul qui produisit en lui

cet effet fingulier ; plusieurs femmes qui avoient coutume d'aller le voir , lui faisoient à-peu-près la même impression ; il resta dans cet état environ quinze jours , pendant lesquels je lui administrai les remèdes dont j'ai déjà fait mention , mais qui ne furent suivis d'aucun effet. Le malade se découragea beaucoup , & quelques femmes l'engagerent à se faire porter chez un Chirurgien de la ville , qui prétendoit avoir des remèdes sûrs contre cette maladie. Le malade s'y fit transporter , & il y resta trois mois ; j'ignore le traitement qui lui fut fait , mais il guérit radicalement.

Quelques habitans , & un grand nombre de Nègres , prétendent avoir des remèdes infallibles contre cette maladie , qui sont tous tirés du regne végétal ; ils ne produisent de bons effets suivant eux , qu'autant qu'ils sont administrés par des personnes , peu instruites , & sur-tout par des Nègres : il suffit , disent-ils , qu'un Médecin ou un Chirurgien les prescrive à un malade attaqué du *tétanos* ,

pour que ces prétendus spécifiques perdent leur vertu.

Quoi qu'il en soit de ces préjugés, il est certain que dans le grand nombre de plantes qui croissent dans ce vaste continent, il y en a qui ont de très-grandes vertus, mais leur essai devoit au moins être fait par des personnes plus instruites que ne le sont les Nègres. La plûpart des personnes qui exercent l'art de guérir dans ces contrées, sont presque toujours prévenues contre la bonté de ces remèdes, & les rejettent sans aucun examen; il est cependant très-sûr qu'il y en a parmi eux, qui operent souvent des effets étonnans quoiqu'administrés par des Nègres. Le peu de ressources que la médecine nous fournit contre cette cruelle maladie, est sans doute une motif assez fort pour engager à faire l'essai de ces différens remèdes. Il y a certainement à Cayenne un Nègre qui guérit le *tétanos* avec quelques plantes du pays; il guérit même celui de la première espèce qui attaque les adultes. La vérité qui me fera

toujours chere, me fait dire ici, que j'ai été témoin de plusieurs guérisons qu'il a opérées chez des personnes dont j'avois jugé la maladie mortelle; je lui ai même vu guérir des chevaux qui étoient dans un état presque désespéré, avec les mêmes remèdes.

Le bien de l'humanité réclame ici la protection du Gouvernement, qui toujours attentif à ne laisser rien perdre de ce qui peut devenir utile aux hommes, peut obliger ce Nègre à communiquer les plantes dont il se sert, & la maniere dont il les emploie, à des gens de l'art, qui pourront en faire un usage plus à propos & plus heureux. Il est d'une très-grande conséquence que les personnes qui seront proposées pour recevoir la connoissance de ce remède, soient impartiales & exemptes de préjugés, & qu'elles n'ayent d'autre but que le bien public; ce sera le moyen de connoître la vérité & d'enrichir la Médecine d'un nouveau remède propre à combattre la plus terrible des maladies.

Le Nègre possesseur de ce secret, est sur l'habitation de M. *Dorviliers*, ancien Gouverneur de cette Isle. Le meilleur moyen de l'engager à le communiquer sans le moindre déguisement, est de lui promettre sa liberté si le remède est trouvé bon; cette récompense, qui est sans doute le plus grand bien qu'on puisse accorder à un esclave, l'engagera à n'omettre aucune circonstance nécessaire aux bon effets de son spécifique, & la liberté ne lui sera accordée qu'après avoir fait un assez grand nombre d'expériences pour pouvoir en constater la vertu.

Tels sont les détails dans lesquels j'ai cru devoir entrer au sujet du *tetanos*, tant de celui qui attaque les nouveau-nés, que de celui qui arrive aux adultes; je desire ardemment pour le bien général de l'humanité, & pour celui des habitans de Cayenne, que les vues que j'ai données dans ce Mémoire, soient suivies, & qu'elles ayent tout l'effet qu'on peut en attendre. L'attachement que j'ai eu, & que j'ai encore pour un grand

nombre d'habitans de cette Colonie, me fait conserver le desir de leur être toujours utile, & je faisirai avec le plus grand empressement les occasions où je pourrai leur en donner des preuves non équivoques.



M É M O I R E VII.

Des maladies chroniques.

LES maladies de langueur sont très-communes dans tous les pays chauds, & elles y sont d'autant plus difficiles à guérir, que leur cause semble dépendre de la nature du climat; mon intention n'est pas de traiter dans ce Mémoire de toutes les maladies chroniques que j'ai eu occasion d'observer à Cayenne; je ne m'occuperai que de celles qui ont coutume d'être la suite des maladies aiguës, & d'une cachéxie particulière, qui attaque plus communément les Nègres que les Blancs, & à laquelle on a donné le nom de *mal d'estomac*.

Les maladies chroniques, qui arrivent à la suite des maladies aiguës, & des fièvres du pays, sont les engorgemens à quelque viscere du bas-ventre, & sur-tout à la rate; cette maladie est si commune qu'à peine trouveroit-on un quart des habitans de Cayenne, qui en soient

exempts : souvent cet engorgement de la rate ne dure pas plus que la convalescence des fièvres qu'on a effuyées, & se dissipe sans y rien faire; mais il revient régulièrement toutes les fois qu'on est attaqué de nouvelles fièvres. Il est quelquefois si considérable, que la rate devient d'un volume monstrueux, & qu'il occasionne une petite fièvre lente continue, les malades sont essouffés, l'estomac comprimé par le volume extraordinaire de ce viscere, ne peut contenir que peu d'alimens à la fois, & si le malade mange un peu plus qu'il n'a coutume de faire, il en est très-incommodé; souvent le vomissement survient après des mal-aises, & mêmes des douleurs assez fortes; il ne peut se coucher sur aucun côté; il ne se trouve bien que sur le dos, souvent les cuisses & les jambes pliées. Le dégoût, les anxiétés, la foiblesse, la maigreur, la pâleur jaunâtre du visage & de toute l'habitude du corps, sont des symptômes inséparables de ces engorgemens. Si ce mal n'est pas traité convenablement, il augmente assez

vîte, le sang s'appauvrit & se dissout de jour en jour, la fièvre lente devient plus forte, avec des redoublemens tous les soirs; les jambes & les pieds du malade enflent d'abord légèrement, & peu-à-peu cette enflure gagne tout le corps, souvent même la maladie finit par l'hydropisie, terme fatal où les ressources de l'art ne sont que trop fréquemment insuffisantes.

En général les Créoles sont beaucoup plus sujets à cette espèce d'engorgement, que les Européens; il suffit qu'ils aient de petites fièvres; il y en a même qui portent de ces engorgemens depuis l'âge le plus tendre, & qui y sont tellement accoutumés, qu'ils ne s'en apperçoivent presque pas; aussi la plupart des Créoles de l'un & de l'autre sexe, ont-ils continuellement un air fort malade; le volume du ventre est si gros, qu'on croiroit les hommes hydropiques, & les femmes prêtes d'accoucher.

Les Européens sont moins sujets à l'engorgement de la rate, par la raison sans doute, que leur sang est moins

appauvri , & que les solides font moins relâchés , cependant ils n'en font pas exempts ; mais dans le plus grand nombre , il est léger & ne dure que quelques jours après la guérison des fièvres.

Les fièvres qui donnent naissance à ces engorgemens , font celles qu'on néglige , ou celles qui se font terminées par des crises imparfaites , & dont les convalescences font longues , pénibles , presque toujours accompagnées des petites fièvres lentes continuelles. Ce qui contribué encore singulièrement à produire ces engorgemens , c'est le peu de ménagement que prennent un grand nombre de personnes dans leur convalescences , dans l'usage des alimens , dans les exercices , dans les plaisirs de l'amour , &c.

A ces causes se joignent les impressions du climat , sur l'économie animale. Rien ne paroît en effet plus propre à faciliter l'arrêt du sang dans la substance lâche & spongieuse de la rate , que son épaisissement occasionné par les pertes continuelles que l'on fait par l'insensible

transpiration & la sueur, & par le relâchement de tous les solides, qui s'étend jusqu'au tissu vasculaire de ce viscere, naturellement pourvu de très-peu de ressort.

La rate n'est pas le seul viscere qui s'engorge à la suite des fièvres aiguës; le foie, le *pancreas*, le *mesentere*, & souvent l'*épiploon* sont sujets à la même maladie: il est vrai que l'engorgement du *pancreas* & du *mesentere*, se rencontrent presque toujours avec celui de la rate; il n'en est pas de même de celui du foie, qui se trouve ordinairement seul & se termine presque toujours par un abcès.

L'engorgement de ce dernier viscere arrive à la suite des fièvres aiguës, & rarement à la suite des fièvres lentes. Une partie de l'humeur fébrile retenue à l'intérieur du corps, soit par le peu de forces de la nature, soit par l'usage inconsideré de plusieurs remedes donnés dans le temps des crises, est presque toujours la cause qui leur donne naissance; cette

humeur se jette & se fixe sur la substance du foie; produit d'abord un léger engorgement, qui peu-à-peu s'étend sur les différens genres de vaisseaux propres à ce viscere; l'engorgement gagne de proche en proche, devient douloureux, s'enflamme, & finit presque toujours par un abcès.

Il est étonnant combien cette maladie est commune dans les pays chauds, & sur-tout à Cayenne. J'ai observé bien des fois, que l'usage des fébrifuges, & sur-tout du quinquina dans les fièvres aiguës, avant qu'elles ayent produit quelque évacuation critique, en étoit toujours la cause, en fixant l'humeur & arrêtant, pour ainsi dire, les mouvemens fébriles: aussi doit-on être bien circonfpect sur l'usage de ce fébrifuge. Ces engorgemens sont d'abord peu sensibles; les signes qui annoncent le mal, sont une pesanteur & une dureté plus ou moins grande à la région du foie, une douleur fourde se développe peu-à-peu; le malade devient presque toujours jaune, & ne

peut rester couché sur le côté opposé à ce viscere. La fièvre est d'abord très-légere, elle augmente tous les jours, & enfin l'engorgement inflammatoire fait des progrès considérables.

Lorsque par l'application des cataplasmes émolliens & résolutifs, & par l'usage interne des fondants, on peut produire la résolution de l'engorgement, le mal n'est pas grand; mais le plus communément il se termine par un abcès, quelles que soient les précautions que l'on prenne pour l'éviter. Si l'abcès se trouve vers la face antérieure & convexe du foie, que la fluctuation soit sensible à travers les muscles & les tegumens du bas-ventre, on doit en faire l'ouverture au plutôt; mais s'il n'est pas situé aussi favorablement, il faut absolument en abandonner la cure aux soins de la nature: au reste je parlerai plus amplement de ces abcès, lorsqu'il sera question de ces maladies, dans le tome second.

Les moyens qu'on a coutume d'employer pour les obstructions & les engorgemens de la rate & autres viscères du

bas-ventre, varient suivant la nature de ces engorgemens. En général lorsqu'ils sont peu considérables, & qu'ils ne sont point accompagnés d'une petite fièvre lente, il suffit très-souvent de mettre le malade à l'usage de la tisane faite avec l'*indigo sauvage*; de lui prescrire quelques doses d'un opiate avec la scamonée, le jalap, & quelques grains de mercure doux; de lui faire faire un peu d'exercice, & très-souvent l'engorgement diminue au point qu'il n'est plus sensible, & bientôt il disparoît complètement.

Mais si cet engorgement est ancien, & que la rate soit fort volumineuse, qu'il y ait une petite fièvre avec des redoublemens, que le pancreas & le mesentere soient également engorgés, que le malade soit maigre, & d'un jaune pâle, qu'il soit essoufflé au moindre mouvement qu'il fait, que ses pieds & ses jambes s'enflent tous les soirs, le cas est grave & exige beaucoup d'attentions dans le traitement, qui doit être varié & continué pendant long-temps.

Ce qui m'a le mieux réussi dans cette

circonstance, c'est de mettre le malade à un régime doux & légèrement apéritif, de lui prescrire pour boisson ordinaire, une tisane faite avec les racines d'*indigo sauvage*, d'asperges & de persil, auxquelles on ajoute un peu d'écorce de citron; de lui faire boire tous les matins à jeun, deux bons gobelets de petit lait, dans lesquels on fera fondre quinze grains de terre foliée de tartre; il prendra le premier verre à six heures du matin, & le second à sept & demi; à neuf heures il pourra déjeûner à son ordinaire. Il est essentiel de lui prescrire un exercice modéré, celui du cheval est le meilleur; on l'engagera à se ménager beaucoup sur les passions, & surtout sur l'amour, &c. Il continuera constamment l'usage de ces remèdes pendant long-temps, & se gardera bien de les abandonner sous prétexte qu'il se trouve un peu mieux, & qu'il se croit guéri, ou qu'il n'en ressent aucun soulagement.

Pour terminer la cure, on prescrira un opiate fait avec de légers apéritifs,

auxquels on associera des purgatifs de la même classe. Un fondant qui dans un grand nombre de ces cas, m'a bien réussi, c'est le mercure doux; mais comme il a coutume de porter à la bouche, on ne doit l'employer qu'avec beaucoup de circonspection. On donnera une dose de l'opiate, de deux jours l'un, & le malade la prendra le matin avant le premier verre de petit lait, qu'il boira ensuite à son ordinaire.

Si les malades attaqués d'engorgement considérable à la rate, continuent longtemps l'usage de ces remèdes, ils s'en trouveront à coup sûr très-bien; mais il est rare, en Amérique sur-tout, d'en trouver d'assez dociles & d'assez confians, pour les continuer le temps nécessaire à leur guérison. Il y a de ces maladies qui sont si anciennes & si considérables, que ce n'est qu'avec beaucoup de temps & de patience qu'on peut venir à bout de produire quelque soulagement, & de prévenir sur-tout, leurs suites fâcheuses. Un remède qui vraisemblablement seroit bon pour ces obstructions; mais

mais dont on est privé à Cayenne , ce sont les eaux minérales apéritives ; il est étonnant que dans ce pays , où la nature semble n'avoir rien oublié de ce qui peut être utile aux hommes , on n'ait découvert aucune source d'eaux minérales , qui sembleroient devoir y être très-communes. Il y a tout lieu d'espérer qu'à l'avenir on fera plus heureux , d'autant plus que les habitans de ces contrées , connoissent déjà une source d'eau , qui très-certainement est minérale ; elle est située près de la riviere de *Sinamary* , à environ quinze à vingt lieues de Cayenne. Lorsque le hazard fit découvrir cette source en 1775, le Gouvernement , toujours attentif à protéger les découvertes utiles , en ordonna l'examen & l'analyse avant qu'on employât ces eaux aux usages ordinaires de la médecine ; mais comme cette analyse a été faite sans soin & sans méthode , il n'est guere possible d'avoir une idée des principes que ces eaux contiennent. Dans le temps que ce travail fut rendu public à Cayenne ,

M. de *Fiedmond*, Gouverneur, eut la bonté de m'envoyer deux bouteilles de cette eau; je fis quelques expériences qui m'éclairerent bientôt, & me montrèrent combien peu l'on devoit s'en rapporter à celles qui avoient été faites sur les lieux. L'amour du bien m'engagea à dévoiler la négligence & le peu d'exactitude qu'on avoit apporté à ce travail, & à donner des réflexions & des vues pour tirer un meilleur parti d'un présent aussi riche, que la nature venoit de faire à l'humanité. Ces réflexions & ces vues, sont consignées dans deux Mémoires assez longs, que je rendis publics au commencement de 1776, & qui furent accueillis très-favorablement. Ces Mémoires sont actuellement entre les mains de MM. les Chefs de l'Isle de Cayenne; il y a tout lieu d'espérer qu'ils ne perdront point de vue cet objet intéressant, & qu'ils prendront toutes les précautions nécessaires, pour tirer un parti avantageux de cette source.

A Cayenne & dans toutes nos Isles,

on appelle *mal d'estomac*, une espece de cachéxie, qui attaque plus communément les Nègres que les Blancs, & qui souvent se termine par l'hydropisie; ce nom lui vient de ce qu'en effet le siège de cette maladie paroît être dans l'estomac, à la région duquel les malades sentent une pesanteur considérable. Les Nègres de Cayenne l'appellent encore *mal au cœur*, parce que les battemens de ce viscere, & ceux des arteres carotides se font appercevoir de la maniere la plus forte.

Voici les signes qui annoncent cette maladie; la région de l'estomac est enflée, dure & légèrement douloureuse; le battement du cœur & des arteres carotides paroît à la vue, d'une fréquence considérable, quoique souvent le malade ait peu de fièvre; la couleur noire de la peau diminue chez les Nègres, & devient d'un pâle olivâtre, qui augmente tous les jours; les malades ont un penchant singulier à rester toujours couchés, & à dormir continuellement; ils sont

dégoûtés, & ne paroissent avoir de l'appétit que pour des substances tout-à-fait contraires à leur état ; au moindre exercice, ils sont si essouffés qu'ils ne peuvent presque plus respirer, & le battement du cœur augmente si fort qu'il semble devenir continuel : enfin, le signe le plus certain & le moins équivoque de cette maladie, est la couleur blanche de la langue & des gencives. Mais ces signes ne conviennent qu'au *mal d'estomac*, qui n'est pas encore parvenu dans son dernier état, & qui est le plus commun ; lorsqu'il est traité à cette époque, il guérit presque toujours, pour peu que les malades veuillent se prêter. Mais lorsque cette maladie n'est point traitée dès le commencement, & qu'on l'a négligée, elle empire, & ses symptômes deviennent beaucoup plus considérables ; le visage se bouffit, sur-tout les paupières supérieures ; la couleur olivâtre augmente beaucoup, les gencives & la langue deviennent blanches comme du papier, le malade n'a presque plus de force,

& il voudroit être toujours couché ; il ne peut marcher qu'en s'appuyant sur un bâton ; une petite fièvre lente déclarée dès le commencement, devient continue , avec des redoublemens assez forts ; les pieds s'enflent un peu le soir , & l'enflure qui gagne les jambes , les cuisses , devient enfin générale : alors la maladie est à son dernier degré.

En général les Nègres sont beaucoup plus sujets au *mal d'estomac* , que les Blancs , & il n'attaque guere ces derniers qu'à la suite de quelque grande maladie , ou lorsqu'ils ont quelque'un des engorgemens dont nous avons parlé au commencement de ce Mémoire ; il attaque encore ceux chez lesquels la dissolution du sang est considérable ; mais plus communément les femmes que les hommes , ce qui est presque toujours la suite du dérangement de leurs règles , si ordinaire dans ces climats.

Les Nègres ne sont pas tous également sujets au *mal d'estomac* ; il y a certaines nations parmi celles qu'on a coutume

d'amener d'Afrique, qui en sont plus souvent attaquées que d'autres ; les *Congos*, par exemple, sont à Cayenne ceux qu'on voit les plus maltraités de cette maladie, & ceux qui en meurent le plus communément : les Créoles de l'un & l'autre sexe y sont aussi très-sujets, sur-tout leurs enfans.

Un signe avant-coureur *du mal d'estomac* aux enfans, aux filles, & aux Nègres *Congos*, est un goût dépravé qu'ils ont pour le charbon, les cendres, la terre & plusieurs autres substances de cette nature. Toutes les fois qu'on remarque ce goût bisarre, on peut être assuré que le mal d'estomac ne tardera pas à se déclarer, & l'on ne doit pas perdre de temps pour prévenir cette terrible maladie, & sur-tout, pour changer la disposition des fucs de l'estomac ; disposition qui est la véritable cause de ce goût dépravé.

Lorsque les habitans de Cayenne s'aperçoivent que quelqu'un de leurs Nègres, enfant ou adulte, mange de la terre, ils n'y remédient qu'en les châtier bien fort ; mais ce moyen réussit rarement,

parce que la plus grande partie de ces Nègres, ne se livrent à cette faim dépravée, que parce qu'ils y sont déterminés par un penchant qu'ils ne peuvent vaincre; aussi prennent-ils leurs précautions pour satisfaire cet appétit, de manière qu'ils ne soient vus de personne; il seroit bien plus naturel de chercher à détruire la cause de cette maladie (car c'en est réellement une) en l'attaquant dans son principe, on préviendroit les maux qui en sont la suite.

Pour guérir ou changer la disposition des sucs de l'estomac, qui déterminent toujours cette dépravation du goût, j'ai eu recours aux émétiques, aux purgatifs répétés de temps en temps, à l'usage d'une tisane légèrement apéritive, & enfin, aux absorbans pris le matin à jeun; j'ai aussi eu soin d'interdire au malade les fruits, & toute sorte d'alimens dont la nature est d'être, ou de tendre à devenir acides: ces moyens m'ont très-bien réussi.

Dans un grand nombre de Nègres adultes, le *mal d'estomac* est produit par le chagrin & le découragement où les

jettent les mauvais traitemens de leurs maîtres ; d'autre fois , la paresse & la mal-propreté lui donnoit naissance. Plusieurs femmes en font attaquées à la suite de leurs couches , lorsque les lochies se suppriment. J'ai vu des femmes & des hommes chez qui cette maladie a été occasionnée par une grande quantité de vers contenus dans l'estomac ; cette dernière cause est infiniment plus commune qu'on ne le pense parmi les Nègres : enfin un grand nombre de Nègres d'Afrique se donnent eux-mêmes cette maladie , les uns dans l'intention de ne plus travailler , d'autres dans celle de se détruire complètement par l'usage de certaines plantes du pays (1).

(1) Il est étonnant combien ce penchant affreux pour le suicide est ordinaire parmi ces hommes , & surtout parmi ceux qu'on appelle *Congos* ; ils se persuadent qu'en se détruisant , ils retourneront dans leur pays. Ce moyen qu'ils emploient n'est cependant pas le seul ; il y en a qui s'empoisonnent , & d'autres qui se pendent : ce dernier , sur-tout , n'est que trop commun à Cayenne. Il faut convenir que les traitemens peu humains qu'exercent une partie des habitans , sur ces hommes expatriés , sont bien capables de les porter à ces excès , puisque ces

En général, le *mal d'estomac* est une maladie fort grâve, qui tue un très-grand nombre de ceux qui en sont attaqués; cependant le danger est d'autant plus grand, qu'elle a été négligée dès le commencement, & qu'elle est à son dernier degré, ce qu'on connoît par le gonflement œdemateux de tout le corps. L'état de dissolution où se trouvent alors les fluides, le relâchement & l'inaction des solides, sont des obstacles souvent difficiles à surmonter; néanmoins si le malade étoit porté de bonne volonté, & qu'il eut réellement envie de guérir, avec de la patience & des soins bien assidus; il pourroit en revenir. J'en ai traité quelques-uns qui étoient dans ce dernier état, & qui se sont parfaitement rétablis. Le *mal d'estomac* chez ceux qui mangent de la terre, du charbon, ou autres substances de cette nature, est toujours fort

malheureux ne connoissent pas d'autres maniere de se soustraire à ces traitemens barbares, & de briser les chaînes qui les accablent.

dangereux, & la guérison en est très-difficile, ainsi que celui qui survient aux paresseux & aux mal-propres. Celui au contraire qui vient à la suite de quelque grande maladie, ou qui est produit aux filles & aux femmes par la suppression de leurs règles ou de leurs lochies, ou par des vers, est le moins dangereux & le plus facile à guérir : enfin, celui que les Nègres se procurent dans l'intention de se détruire ou de se rendre malades, est le plus mauvais de tous ; il est même très-rare qu'on vienne à bout de les guérir, parce que si le traitement qu'on emploie, produit quelque bon effet, ils ont soin de revenir au moyen par lequel ils se sont donnés cette maladie ; de sorte qu'à peine apperçoit-on un peu de mieux, que le malade retombe dans l'état où il étoit auparavant.

Il y a différentes méthodes pour guérir cette maladie, & chacun a pour ainsi dire la sienne ; cependant les seuls moyens qui paroissent produire du soulagement, & qui assez souvent la

guérissent, font les apéritifs & les purgatifs, dont on varie les doses, & l'administration suivant les circonstances qui l'accompagnent; il est encore essentiel de joindre à ces remèdes, un régime convenable, & de prescrire le plus d'exercice qu'il sera possible. Voici la marche qu'il faut suivre dans l'administration de ces moyens curatifs.

On commence d'abord par mettre le malade au régime, il ne doit manger que des alimens légers & de facile digestion; l'expérience m'a prouvé une infinité de fois, que les substances végétales sont extrêmement contraires à cet état, surtout les légumes farineux. Le riz même, cette nourriture si saine à tant de personnes, en augmente singulièrement les accidens. Les alimens qui conviennent le mieux aux malades, sont la viande fraîche & le poisson; on aura soin de faire mettre dans tous leurs ragoûts, du *piment*, & on les empêchera d'user des sucs de citron ou autres de cette nature, qu'ils ont coutume d'employer. On pourra

leur donner un peu de vin ; en général, toutes les liqueurs fermentées leur sont très-bonnes. On leur fera boire deux gobelets de la tisane suivante, le matin, & autant le soir, à deux heures de distance l'un de l'autre.

On prend une poignée de racines d'*indigo sauvage* (1), & de *grand baume* ; une poignée d'écorce de racine d'*immortelle* (2) ; on les fait bouillir dans un grand pot d'eau pendant une bonne heure, ayant soin d'y ajouter plusieurs morceaux de fer rouillé. Lorsque le tout a bouilli, on le vuide dans une grande cruche, dans laquelle on ajoute encore de l'eau, & on y met suivant la quantité de tisane, une demi-bouteille ou une bouteille de gros sirop appelé *melasse*. Sur six pintes d'eau, on peut mettre une chopine de sirop ; on laisse le tout dans un endroit qui ne soit pas trop frais pendant deux fois vingt-quatre heures, sans y

(1) *Emerus siliquis longissimis & angustissimis.* PLUM.

(2) *Caraliodendron triphyllum, americanum, spinosum, flore ruberrimo.* TOURN. Inst. x. Herb.

roucher. Une fermentation assez forte a lieu pendant ce temps ; le malade n'en fait usage que le troisieme jour , & il continue ensuite jusqu'à ce qu'elle soit finie , alors on a soin d'en préparer d'autre. Si le *mal d'estomac* est dans son commencement , s'il n'a pas encore fait de progrès bien considérables , & que le malade puisse travailler , on lui prescrira des occupations , qui , sans être bien fortes , puissent le tenir dans un exercice modéré ; si au contraire le mal est fort avancé , que le malade soit foible & très-essoufflé au moindre mouvement qu'il fait , qu'il y ait bouffissure générale , & que la fièvre lente soit continuelle , il faudra se contenter de lui prescrire , la promenade le soir & le matin ; & pour cet effet , on aura soin de le faire lever bon matin , & de l'envoyer promener un peu loin. Pendant le fort de la chaleur du jour , il restera tranquille & enfermé , mais on l'empêchera de se coucher & de dormir ; rien n'est plus contraire à cette maladie , que d'être toujours couché , quoique ces

malades aient tous un penchant des plus forts au sommeil.

Lorsque le malade commence à faire usage des moyens que nous venons d'indiquer, il faut le purger de temps en temps, avec de bols composés de jalap, de scamonée & de poudre cornachine. On évitera avec grand soin de mettre dans ces bols, du mercure doux; l'expérience m'a montré un grand nombre de fois, combien ce médicament est contraire au *mal d'estomac*.

Il arrive souvent que l'usage de la tisane excite un dévoiement considérable, alors il faut être beaucoup plus circonspect sur les purgatifs, ne pas même en donner du tout, si le dévoiement continuoit un peu, & laisser agir cette évacuation sans rien faire, ni pour l'arrêter ni pour la diminuer. J'ai constamment observé qu'elle étoit toujours salutaire au malade. Si au contraire il ne paroît point de dévoiement après quelque temps de l'usage des remèdes, on prescrirait au malade un opiate apéritif, & en

même temps purgatif. Les apéritifs qui ont toujours paru produire le meilleur effet dans cette circonstance, sont les martiaux. Quelques personnes se contentent même de ne donner au malade que de la rouille de fer qu'elles ramassent sur les canons du rempart de la ville, ou sur du fer quelconque exposé aux injures du temps, & souvent cette pratique toute simple a paru réussir.

La méthode que nous venons d'indiquer, est la seule qui ait eu de bons effets chez les malades attaqués de *mal d'estomac*. Je l'ai mise en usage un grand nombre de fois avec succès, sur-tout lorsque les malades étoient naturellement portés à leur guérison, & qu'ils observoient bien régulièrement tout ce qui leur étoit prescrit. Ces moyens réussissent également aux Blancs & aux noirs, aux enfans & aux adultes, en observant cependant que leur administration demande des ménagemens relatifs aux circonstances particulières où se trouvent ces différentes personnes. Par exemple, les Blancs qui en

général font d'un tempérament plus délicat que les Nègres , doivent être beaucoup plus ménagés que ces derniers , il en est de même des femmes & des enfans.

L'état de la maladie demande encore beaucoup de précautions ; car dans le commencement , c'est-à-dire , lorsque les symptômes ne sont pas encore bien forts , & que les malades sont robustes ; ils peuvent supporter bien plus facilement l'action des remèdes , que ceux qui sont dans le dernier degré , où les forces sont presque toujours épuisées. On les donnera donc , dans cette dernière circonstance , avec beaucoup de ménagement , sur-tout la tisane , qui , souvent , fatigue considérablement le malade. On la fera en conséquence moins forte ; on la laissera moins fermenter , & on la prescrira en moindre quantité. Lorsqu'on s'apercevra que le malade va mieux , ce qu'on connoîtra par la langue qui deviendra un peu plus rouge , par la couleur de l'habitude du corps
qui

qui perdra de sa teinte jaune, & olivâtre, en devenant plus noire; lorsque le malade sera moins essoufflé, & le gonflement œdémateux moins considérable; alors on aura recours aux remèdes un peu plus actifs, on en rapprochera les doses; on aura soin de prescrire des exercices plus forts & plus long-temps continués.

Ces moyens employés chez des malades qui ont réellement envie de guérir, & qui s'y prêtent de bonne volonté, réussissent presque toujours. Mais si par malheur on a à faire à des mauvais sujets, qui ont formé le dessein de rester malades ou de se détruire; quelque soin que l'on prenne, quels que soient les effets de ces remèdes, les malades retombent toujours dans le même état, & finissent par succomber à leur maladie.

S'il est un cas où les eaux minérales apéritives pourroient être de quelque secours, c'est sans doute dans celui-ci; il y a tout lieu de croire que celles qui ont été découvertes près de la rivière de

Sinamary, dont j'ai parlé, seroient très-propres à ces maladies, par la raison qu'elles contiennent beaucoup de parties martiales; cependant avant de leur assigner telle ou telle vertu, il faut laisser prononcer l'expérience; on profitera sans doute de toutes les circonstances, pour pouvoir constater leurs vertus médicinales.





M É M O I R E V I I I.

Sur les maladies de la peau.

I L n'est point de climat où les maladies de la peau soient si nombreuses, si dangereuses & si rébelles au secours de l'art, que dans les pays chauds. L'acrimonie considérable, que les humeurs contractent à cause de la chaleur du climat & de l'humidité de l'air, l'abondance excessive des évacuations de la peau, & l'existence de plusieurs vices dans les humeurs, en sont vraisemblablement la cause. Les maladies de la peau, qui passent à Cayenne pour être les plus dangereuses, les plus communes, & les plus difficiles à guérir, sont les *pians*, le *mal-rouge*, & les *dartres*. Les *pians* feront le sujet du Mémoire suivant; je vais parler du *mal-rouge* & des *dartres*.

Le *mal-rouge* est vraisemblablement

cette maladie terrible, connue en Médecine sous le nom de *lépre*; le nom que les Nègres & les habitans de Cayenne lui ont donné, vient de ce qu'elle se déclare toujours par des taches rouges, dans lesquelles on peut enfoncer une épingle, sans que le malade en ressente aucune douleur. Cette maladie affreuse, qui bannit de la société humaine tous ceux qui en sont attaqués, est très-commune à Cayenne, sur-tout parmi les Nègres, chez lesquels elle se perpétue très-souvent de génération en génération. Quoique les Blancs y soient moins sujets, ils n'en sont pas exempts; nous n'avons depuis quelque temps, que trop d'exemples.

Les signes qui font connoître le *mal-rouge*, sont en très-grand nombre, sur-tout quand il est dans son état; on ne peut guere alors se méprendre sur sa nature: il n'en est pas de même lorsqu'il est dans son commencement, parce que souvent il n'y a pour signe qu'une simple tache rouge, laquelle se rencontre

fréquemment chez de très-beaux Nègres ou de très-belles Nègresses, qui ont l'apparence de la meilleure santé, & qui ne se font jamais plaints de la moindre incommodité. Les habitans de Cayenne, & tous les Nègres, qui ont cette maladie en horreur, & qui outrent toujours les choses, ne balancent jamais à déclarer quelqu'un attaqué du *mal-rouge*, d'après ce seul signe; ce jugement n'est pas raisonnable, puisqu'il y a des taches rouges de différente nature, & qui n'ont absolument aucun rapport avec la maladie dont il s'agit. Néanmoins on pourra les regarder comme des signes de ce mal, toutes les fois qu'elles ne seront point circonscrites, ni d'un rouge bien vif, qu'elles seront étendues & mêlées de taches jaunâtres, qu'elles paroîtront aux environs du front, des oreilles, sur les mains, sur les épaules, aux reins, aux cuisses & sur les pieds; qu'elles seront anciennes, & qu'elles augmenteront toujours en largeur: enfin, le signe sur lequel on peut, en quelque façon, le plus

compter, c'est l'insensibilité qui les accompagne. Au contraire, si ces taches sont d'un rouge beaucoup plus vif, circonscrites & environnées d'une espèce de cercle de couleur plus vive; si en s'étendant en tout sens, leur centre reprend la couleur naturelle de la peau; si elles sont accompagnées de sensibilité & surtout d'une démangeaison assez grande, elles ne doivent point être regardées comme des signes du *mal-rouge*, mais seulement d'un virus dartreux. Lorsque la lèpre des Nègres a fait des progrès, & qu'elle est dans son état, il n'est plus possible de la méconnoître; les taches s'étendent sur tout le corps, deviennent très-écailleuses, & d'une insensibilité absolue: le visage est défiguré par l'épaisseur de la peau des joues, des paupières, du front, & des lèvres; souvent le nez devient épaté, & rempli intérieurement d'ulcères & de caries; les lobes des oreilles acquièrent une grosseur & une épaisseur considérable; des crevasses se forment sur le dos des mains & des

pieds, lesquels sont plus enflés que dans l'état ordinaire : enfin, chez un grand nombre de malades, le corps est couvert d'ulceres & de caries, & si par des pansemens on vient à bout de guérir quelques-uns de ces ulceres ou caries, il en reparoît bientôt d'autres à côté, souvent les orteils des pieds s'ulcerent, se gangrenent, & se séparent des parties saines. Cependant, ces symptômes ne se rencontrent pas avec la même violence chez tous les Nègres attaqués de cette maladie.

On ne s'apperçoit guere de la *lépre* chez les Blancs, que quand elle a fait beaucoup de progrès, & qu'elle se montre au visage & aux mains, parce qu'ils prennent toutes les précautions imaginables pour la cacher; mais parvenue au dernier degré, il n'est plus possible de la dérober aux yeux de tout le monde: il semble même que chez les Blancs, cette affreuse maladie établisse particulièrement & de préférence son siège sur le visage & sur les mains; aussi deviennent-ils absolument méconnoissables,

par la grosseur excessive des lèvres, des joues, du front, des oreilles, & par l'aplatissement de la voûte du nez, &c. le dos des mains & le dessus des pieds, de même que les doigts, deviennent très-gonflés, & la couleur de la peau de toutes ces parties, est livide & plombée. Les Blancs qui sont dans cet état, ont presque toujours le corps couvert de taches épaisses, souvent de boutons, d'autres fois d'espèces de dartres considérables; mais constamment la peau si écailleuse, qu'elle semble se décomposer entièrement.

Les causes de cette maladie paroissent très-difficiles à connoître, parce qu'elle est fort ancienne dans ces climats, surtout parmi les Nègres; il semble qu'elle ne se perpétue actuellement, que par la contagion; cependant la nourriture grossière & très-indigeste dont usent la plupart des Nègres, & la grande humidité du climat, peuvent en être regardées comme de causes éloignées, puisqu'elles épaississent considérablement les humeurs, & sur-tout la lympe, qui

paroît être le siège principal de cette maladie.

Des observations que j'ai faites sur cette maladie, & l'analogie que j'ai cru trouver entre quelques-uns de ses symptômes avec ceux des *pians* & de la vérole, m'ont porté à croire que le *mal-rouge* n'est autre chose, qu'un de ces vices dégénérés, & qui a changé de forme & de nature. En effet, si l'on considère avec attention ces trois maladies, on voit qu'elles ont toutes trois un rapport direct, & qu'elles ne différent l'une de l'autre que par des modifications particulières; de sorte qu'il pourroit très-bien se faire, qu'elles fussent toutes les trois, l'effet d'un même vice.

La maladie vénérienne, que tout le monde connoît, pouroit être regardée comme le premier état de ce vice; état dans lequel les symptômes sont les moins violens, les moins nombreux, & les plus faciles à guérir. Les *pians* formeroient le second état de ce vice; c'est-à-dire, celui dont les symptômes sont plus forts,

plus nombreux, infiniment plus dangereux, & plus difficiles à guérir : enfin, le *mal-rouge* ou la lèpre seroit le troisieme & dernier état de ce vice, dans lequel les symptômes seroient plus mauvais & infiniment plus rebelles aux secours connus.

Les symptômes de la maladie vénérienne ont une si grande analogie avec ceux des *pians*, qu'un grand nombre de personnes n'ont fait aucune difficulté de confondre ces deux maladies ensemble ; il seroit donc très-possible, que ce premier virus, abandonné à lui-même, & renouvelé dans un grand nombre de générations suivies, eut par sa vieillesse changé de nature, & fut devenu propre à produire la maladie que nous connoissons actuellement sous le nom de *pians*, & enfin que le virus de celle-ci ayant également vieilli par un grand nombre de générations, eut passé par gradation, dans l'état où est celui qui produit le *mal-rouge*. La cause de ce changement progressif du vice vénérien

en vice *pianiste*, & de ce dernier en vice *lépreux*, se trouveroit dans la négligence qu'on a apporté à le traiter méthodiquement dans son principe ; d'ailleurs tout le monde fait que les *pians* & la *lépre*, sont des maladies propres & particulières aux Nègres, & que ce sont eux qui les ont transmises aux établissemens de l'Amérique ; tout le monde fait encore, que la maladie vénérienne a toujours été fort commune parmi ce peuple, qui ne l'a jamais combattue qu'avec quelques plantes propres à en calmer seulement les accidens, comme le font encore aujourd'hui presque tous nos Nègres de l'Amérique. Ce vice, qui peut-être n'a jamais été détruit, s'est perpétué de génération en génération, & en vieillissant, a pris le caractère capable de produire les *pians*, & ceux-ci, jamais combattus que par des palliatifs, ont donné naissance au *mal-rouge* : ce qui peut rendre cette opinion probable, c'est que ces deux maladies ont plusieurs symptômes communs, & que souvent elles sont prises l'une pour l'autre.

Les symptômes de la maladie vénérienne, sont d'autant plus difficiles à détruire, qu'ils sont occasionnés par un vice ancien & négligé, lequel par conséquent approche de l'état du vice *piantiste*; de plus, les accidens de la vérole sur les parties osseuses, ont une analogie très - grande avec les maladies des os produites par les *pians* les moins mauvais & les moins rebelles, de sorte que le dernier degré du vice vénérien, & le premier des *pians*, ne paroissent faire qu'un: il en est de même du dernier des *pians*, & du premier de la *lépre*: enfin, une analogie frappante entre les deux premières maladies sur-tout, c'est la vertu du mercure pour l'une & l'autre; & cette vertu est d'autant plus grande dans les *pians*, qu'ils paroissent approcher de l'état du vice vénérien, & d'autant moindre qu'ils s'en éloignent, & qu'ils approchent de l'état *lépreux*. Le peu de connoissance que nous avons sur le dernier de ces vices, mériteroient bien qu'on fit des recherches sur sa nature & ses effets; on lui trouveroit peut-être une

analogie encore plus exacte , avec les *pians* & la maladie vénérienne , que celles dont nous avons parlé. Je n'ai rien négligé pendant mon séjour à Cayenne , pour remplir ce but , je m'étois même proposé de faire des expériences particulières sur un grand nombre de remèdes dont quelques-uns auroient pu convenir à ces maladies ; mais le peu de facilités que j'ai eu pour mes recherches , m'a forcé d'abandonner ce projet.

Les Blancs ne sont sujets au *mal-rouge* , qu'autant qu'ils le gagnent , soit par le commerce qu'ils ont avec les Nègresses attaquées de cette maladie , soit par des attouchemens plus ou moins immédiats ; mais toujours nécessaires , car elle ne peut point se communiquer par le moyen de l'air seul.

Si la police étoit un peu plus sévère & plus exacte à Cayenne , cette maladie n'y seroit pas aussi commune ; presque tous les habitans ont sur leurs habitations des Nègres qui en sont attaqués ; la seule précaution qu'on a coutume de

prendre, c'est de séquestrer ces malades dans des petites cases, souvent peu éloignées de celles des autres Nègres, avec lesquels ils ont toujours communication. C'est ainsi que le mal se communique & se perpétue, & qu'il continuera de se perpétuer tant qu'on ne prendra point des précautions plus sages & plus actives, pour détruire & éteindre ces virus destructeurs.

La lépre est sans doute une des plus terribles maladies dont l'humanité puisse être affligée; cependant elle n'est pas une des plus dangereuses pour la vie. L'observation journalière démontre que ceux qui en sont atteints, vieillissent sous le poids des infirmités: il semble qu'elle se borne à faire traîner des jours languissans & infortunés; cependant elle est d'autant plus fatale, qu'elle se déclare chez des sujets plus jeunes, & que la marche de ses symptômes est rapide & prompt. Le grand nombre d'ulcères & de caries qui ont coutume de l'accompagner, & d'attaquer souvent des parties essentielles à la vie,

font périr le malade dans l'état le plus déplorable ; mais si au contraire elle ne se déclare qu'à un âge avancé ; si les symptômes ne paroissent que par gradation , le malade vit ordinairement long-temps , & cette maladie ne l'empêche point de bien manger & de bien dormir. Il y a environ deux ans (en 1774), que je vis sur une habitation de Messieurs Prépauds , une Nègresse âgée d'environ vingt à vingt-deux ans ; elle étoit grasse & paroissoit jouir de la santé la plus parfaite : elle avoit presque tout son corps couvert de taches rouges & écailleuses ; les lobes de ses oreilles étoient très-gros & très-épais , la pommette fort élevée , la voûte du nez tout-à-fait applatie , les doigts des mains & des pieds pleins de petites crevasses & d'ulceres , qui guérissoient & reparoissoient successivement. Dans ce triste état , cette Nègresse avoit trouvé un Nègre assez courageux pour lui faire un enfant , qu'elle nourrissoit dans le moment que je la vis ; il avoit dix à douze mois , il étoit gras & de la plus belle couleur

noire possible, sans qu'il eut le moindre indice de cette maladie ; cette Nègresse étoit reléguée dans une vieille maison abandonnée depuis quelque-temps, avec dix à douze autres Nègres attequés de la même maladie, dont plusieurs étoient très-vieux.

Le *mal - rouge*, ou la lèpre, est en général plus mauvaise chez les Nègres, que chez les Blancs ; il est même assez rare que chez les derniers elle produise des ulcères & des caries, comme cela arrive communément aux Nègres. Les symptômes les plus violens que j'ai observés aux Blancs, se réduisent à augmenter considérablement l'épaisseur de la peau en certains endroits seulement, à produire des dartres de l'espece de celles qu'on appelle farineuses, & à changer la couleur naturelle de la peau, en une qui peu-à-peu devient violette, sur-tout lorsque la maladie parvient à son dernier degré.

Les habitans qui ont des Nègres lépreux, se contentent de les reléguer dans de petites cases faites exprès, où ils

ils les nourrissent pendant le reste de leur vie. Ils sont si persuadés que cette maladie est incurable, qu'ils négligent d'essayer le moindre remède. Il en est de même des Blancs qui en sont atteints : tant qu'ils peuvent la dérober aux yeux du public, ils se donnent bien de garde d'en parler ; lorsqu'une fois elle paroît au visage & aux mains, & qu'il n'est plus possible de la cacher, ils y paroissent indifférens, & ne s'adressent jamais aux gens de l'art, pour en recevoir quelque soulagement. J'en ai vu quelques-uns qui ont eu recours de préférence à des Nègres, qui prétendoient connoître des plantes propres pour la guérison de cette maladie ; cependant après s'être soumis à des traitemens fort longs, ils n'ont pu obtenir aucun soulagement. Quelques-uns ne se servent que des topiques, pour faire seulement disparaître les difformités de la peau ; mais leurs tentatives deviennent également infructueuses à l'égard de cette maladie. Le mercure y est très-contraire, & son usage en augmente singulièrement les accidens, & les rend plus nombreux,

Les *dartres* sont si communes dans les pays chauds, qu'il est rare d'y rencontrer quelqu'un qui n'en ait jamais été attaqué; celles qui sont les plus ordinaires dans ces climats, du moins à Cayenne, sont les *dartres* vives. Elles commencent ordinairement par de petites taches, & si on n'y remédie promptement, elles font des progrès si prompts, qu'elles s'étendent en tous sens; il en naît de nouvelles d'un moment à l'autre, & bientôt le corps en est tout couvert. Les *dartres* sont faciles à connoître & à distinguer de toute autre maladie; les tâches qu'elles produisent sont rouges & légèrement écailleuses; en très-peu de temps elles deviennent fort grandes, mais à proportion qu'elles s'étendent, le centre de la tache reprend une partie de la couleur naturelle de la peau, de sorte qu'elle n'est d'un rouge vif, que dans la circonférence qui gagne les parties saines: enfin, le signe le plus certain de cette maladie est la démangeaison incommode qu'elle produit, & la cuisson qui

fuit toujours après s'être graté. Les dardres, que j'ai observées à Cayenne, présentent un phénomène singulier, que je n'ai vu nulle part que dans ces climats, mais qui n'est bien sensible qu'à l'égard de ceux qui en ont beaucoup. Je n'en parlerai cependant qu'avec réserve, bien sûr pourtant de m'être assuré du fait; j'avois douté moi-même de ce que j'avois vu d'abord, & pour me convaincre, il a fallu que le fait se renouvelât plusieurs fois à mes yeux. Je ne raisonnerai point sur ce phénomène, & n'en tirerai aucune conséquence; je me borne à déclarer ce dont j'ai été témoin: savoir, que toutes les taches dardreuses séchent & disparaissent presque complètement avec les démangeaisons aux déclins de la lune, mais réparaissent d'une force & d'une vigueur extrême, de même que les démangeaisons, au nouveau & au plein de cet astre. Je croirai volontiers que la lune n'est pas la cause du phénomène, mais quelle qu'elle soit, il est certain que le fait existe.

Les causes des dardres paroissent fort

nombreuses dans les pays chauds ; la chaleur du climat, l'humidité de l'air, la nature des alimens dont on use, les débauches en tout genre, sont autant de circonstances qui favorisent l'acrimonie des humeurs, & deviennent par-là, des causes puissantes de cette maladie ; mais celle qui est la plus ordinaire & peut être la plus forte, c'est l'abondance des évacuations de la peau, qui, pour peu qu'elles s'arrêtent dans les vaisseaux propres à leur donner passage, y contractent une âcreté considérable, qui fait naître directement cette maladie ; aussi observe-t-on que, presque toujours elle se déclare dans les endroits où ces évacuations sont les plus abondantes, comme entre les cuisses, aux environs des bourses, sous les aisselles, &c.

Telles sont les causes qui produisent les dartres simples & bénignes ; mais il est des dartres d'une espece plus maligne, qui ont pour principe le vice *vénérien*, *pianiste* & *lépreux* ; elles sont des plus contagieuses. Il suffit souvent de toucher légèrement un Nègre ou une

Négresse attaquée de cette maladie, pour la gagner sur le champ; de sorte qu'il est très-possible d'avoir des dartres vénériennes, pianistes & lépreuses, sans jamais avoir eu aucune de ces maladies; & il peut en être de même de la personne de qui on les a gagnées. Ces dartres portent assez bien le caractère des dartres simples, & peuvent, sans donner la moindre marque du virus dont elles participent, se communiquer & passer à différentes personnes, se propager à l'infini, & allier ensemble toutes les causes dont nous venons de parler. Ainsi, une personne qui jouiroit de la meilleure santé, peut attrapper des dartres qui ont pour cause, un principe du vice que fournit le climat, un principe vénérien, un principe pianiste, & enfin un principe lépreux. Les débauches que les Blancs font avec les Nègres, sont sans doute une des principales causes de la fréquence de ces maladies; en effet, les femmes, beaucoup plus réservées avec les Nègres, sont

plus rarement exposées à cette contagion. Les dartres, chez les Noirs, accompagnent toujours les pians, & souvent elles en sont une suite, parce que peu d'habitans traitent méthodiquement cette maladie, & n'en détruisent point conséquemment les restes, comme on le verra dans le Mémoire suivant.

Les dartres n'entraînent à leur suite aucun danger, qu'autant qu'on s'efforce de les guérir sans précaution, par des répercussifs, ou des dessiccatifs violens, qui, en déplaçant l'humeur fixée à la peau, l'oblige de refluer dans la masse du sang, & souvent à se jeter sur quelque partie interne. Le danger de cette pratique varie encore suivant que les dartres sont bénignes ou malignes; c'est-à-dire, que des dartres bénignes qui seroient répercutes produiroient, proportions gardées, moins d'accidens que celles qui sont produites par quelques-uns des vices dont nous avons parlé; mais ce danger sera d'autant plus grand, que les dartres seront

plus anciennes & plus nombreuses; car si elles étoient fort récentes & en petite quantité, le danger ne seroit pas bien considérable.

Si au contraire, ceux qui en sont attaqués ne cherchent point à s'en débarrasser, il semble qu'elles les mettent à l'abri d'un grand nombre d'autres incommodités; elles rendent à coup sûr les maladies ordinaires du pays beaucoup moindres, & plus légères, & ceux qui en ont, paroissent à l'extérieur jouir d'une bonne santé. Tant que les dartres ne font pas des progrès bien rapides, & qu'elles ne paroissent point au visage ou aux mains, un grand nombre de personnes les conservent sans rien dire ni y rien faire pour les guérir; mais sitôt qu'elles deviennent considérables, qu'elles produisent des démangeaisons incommodes, & qu'elles paroissent à quelque partie exposée à la vue, on cherche à s'en débarrasser, & on emploie des moyens, qui, souvent deviennent funestes. Les Nègres font usage d'un grand nombre de ces remèdes, &

s'en servent constamment sans la moindre précaution; ce sont des plantes qui ont une vertu légèrement caustique, de sorte qu'elles détruisent le siège de cette maladie à la peau, & la dessèchent au point que l'humeur qui avoit coutume de s'y porter, ne peut plus la pénétrer, & se trouve obligée de refluer dans la masse des humeurs, où très-souvent elle ne produit d'abord que des accidens légers. Beaucoup de personnes pensent que ces guérisons sont complètes, tandis qu'on n'a détruit que le vice local de la peau; le virus rentré dans les humeurs s'y accumule, & produit quelquefois, longtemps après ces prétendues guérisons, des accidens très-grâves, que souvent on ne rapporte plus à cette cause, parce qu'on l'a perdue de vue, & dont le malade est presque toujours la victime.

Quel que soit le nombre des accidens qui sont la suite de ces mauvais traitemens, beaucoup de personnes en font encore journellement usage; leurs préjugés en faveur de ces méthodes empiriques, sont si forts, qu'on les a

introduites jufques dans les hôpitaux du Roi (1) ; mais qu'on ne s'y trompe pas , de pareilles guérifons n'en imposeront qu'à des perfonnes peu instruites , & peu au fait des ravages que doit produire le vice de cette maladie répercuté dans le fang. Si ces ravages ne fe déclarent pas immédiatement après ces fauffes guérifons , le malade n'en court pas moins les dangers les plus grands. J'ai déjà obfervé que fouvent ces accidens n'ont lieu que long-temps après : le fait fuivant donnera une idée des fuites funeftes , que ce virus répercuté par de pareils traitemens peut produire.

Un Européen âgé d'environ quarante-cinq ans , arriva à Cayenne , vers la fin de 1770 ; il fut attaqué de la fièvre du pays vers le mois de Janvier ou Février de l'année fuivante ; les accès de cette fièvre , quoique violens ne furent point fuivis d'accidens grâves. Les bains

(1) Lorsque je partis de cette Colonie , dans le mois d'Août 1776 , il y avoit un Nègre qui faisoit dans l'Hôpital militaire de Cayenne , des expériences avec un de ces remèdes , fur ceux qui étoient attaqués de dartres.

furent administrés à ce malade pendant les redoublemens les plus forts de la maladie; (j'ai démontré ailleurs les dangers de cette pratique, & les suites fâcheuses qu'elle doit produire, en affaissant la machine & diminuant les forces qui sont nécessaires pour opérer la coction de l'humeur morbifique). La maladie se termina vers le quinziesme jour par des crises imparfaites; le malade eut une convalescence des plus difficiles, avec une petite fièvre lente, qui ne le quittoit point. Environ quatre à cinq mois après, étant toujours dans un état de langueur considérable, il devint presque tout couvert de dartres; dès ce moment la fièvre lente disparut, & il se rétablit un peu, sans pourtant reprendre beaucoup d'embonpoint. Il me consulta sur sa nouvelle maladie, en me témoignant combien il desiroit en être guéri; après que je l'eus examiné, je lui représentai que rien ne pouvoit lui être plus favorable que ces dartres, par la raison qu'elles donneroient issue au reste d'humeur fébrile qui étoit encore dans ses fluides, qui n'avoit

pu être évacuée dans le temps de la guérison de sa fièvre, & qu'en conséquence je lui conseillois de n'y rien faire. Ce malade parut satisfait de mes avis; il se retira sur une petite habitation où il resta environ deux mois : au bout de ce temps il revint me trouver, & me faire de nouvelles représentations pour le guérir de ces dartres; je lui assurai de nouveau, que s'il les faisoit passer il courroit de grands risques; sa santé étoit toujours chancelante, mais meilleure pourtant qu'avant la naissance de cette maladie; il s'en retourna fort mécontent. Arrivé sur son habitation, & fort occupé de la guérison de ses dartres, il prit le parti de se mettre entre les mains d'un Nègre, qui le fit frotter avec un onguent composé avec le suc épais de certaines plantes, & en moins de quinze jours il se trouva débarrassé de sa maladie. Content & satisfait de sa nouvelle guérison, il vint à Cayenne pour m'en rendre témoin, & me faire voir combien mes prognostics étoient peu sûrs, puisqu'il étoit guéri & qu'il se portoit bien;

mais cette santé, dont il se félicitoit, ne fut pas de longue durée : peu de temps après il devint sujet à des maux de tête rebelles, à des accès de fièvre irréguliers, & retomba dans une maigreur extrême : enfin, au bout de deux mois de cette prétendue guérison, il fut attaqué d'une diarrhée considérable. Il resta avec cette dernière maladie cinq à six jours sur son habitation, & manquant de toute sorte de secours, il fut porté à Cayenne, où il mourut le lendemain.

Je pourrois rapporter un grand nombre d'exemples pareils, où la répercussion de cette humeur dartreuse a occasionné des accidens analogues à ceux de ce malade, & une infinité d'autres; mais ils n'en feroient pas plus d'impresion sur l'esprit de ceux qui, prévenus en faveur de ces traitemens, les préférèrent toujours aux avis sages & salutaires des personnes instruites.

Les dartres sont très-difficiles à guérir à Cayenne, sur-tout lorsqu'elles sont anciennes & nombreuses; les traitemens

les mieux suivis, ne font souvent qu'en pallier les symptômes. Les remédes qui m'ont paru produire le meilleur effet, pour les dartres simples & bénignes, font ceux qui, en changeant la disposition acrimonieuse des humeurs, détruisent le vice qui les entretient. Lorsque les dartres font récentes & peu nombreuses, & que les personnes veulent s'affujettir à un régime convenable continué pendant long-temps, on vient presque toujours à bout de les guérir; mais si ces maladies font anciennes, que les personnes qui en font attaquées soient vives & passionnées, d'un tempérament bilieux & sanguin, & qu'elles ne s'affujettissent pas à un régime des plus séveres, il est très-difficile d'obtenir une guérison complete; le meilleur parti que ces personnes puissent prendre pour se débarrasser de cette maladie, & prévenir les accidens qu'elle pourroit produire, c'est de changer de climat, en passant en Europe; souvent ce moyen réussit seul sans le secours d'aucun autre reméde: il y a même un grand nombre

de personnes qui se sont trouvées guéries de plusieurs dartres qu'elles avoient, par la seule action de l'air de la mer pendant la traversée, & en arrivant en Europe, elles n'avoient plus aucune trace de cette maladie.

Lorsque les dartres sont dûes à quelqu'un des vices dont nous avons parlé, le changement du climat n'y fait rien pour l'ordinaire; elles deviennent seulement moins vives, & leurs progrès beaucoup plus lents. J'ai vu plusieurs personnes, qui de Cayenne sont passées en France, avec ces maladies, s'affujettir aux traitemens les plus longs & les plus suivis, sans éprouver le moindre soulagement, si-non, que leurs dartres paroïssent moins vives: mais de retour en Amérique, ces maladies ont repris leur ancienne vigueur & ont continué à faire des progrès considérables.

Quant aux dartres qu'on croit être produites par le vice du climat seulement, on doit mettre les malades à un régime des plus adoucissans, ne leur prescrire que des végétaux frais & des fruits

légèrement acides , peu de viande & de poisson. On doit leur recommander d'éviter avec grand soin les salaisons & l'usage des liqueurs spiritueuses , de se modérer sur les passions , sur les exercices tant de corps que d'esprit , & d'éviter toutes les occasions qui pourroient augmenter la sueur & l'insensible transpiration. On leur prescrira une tisane faite avec les racines de patience , d'oseille & de chicorée sauvage , à laquelle on ajoutera quelques grains de nitre , & les malades en useront le plus qu'il sera possible ; ils prendront le matin deux bons gobelets de petit lait à une heure & demie de distance l'un de l'autre ; enfin , on leur prescrira tous les soirs un bain à l'eau froide , si cela se peut , dans lequel ils resteront au moins une heure. Pendant que les malades seront à ce régime , on aura soin de les purger de temps-en-temps , avec les purgatifs les plus doux ; on leur fera prendre tous les soirs en se couchant , ou le matin avant le petit lait , un bol fait avec quinze à

vingt grains de fleurs de soufre , incorporé avec un peu de sirop ; on continuera ce régime & ces remèdes pendant très-long-temps sans se lasser ; si au bout de quatre à cinq mois on s'apperçoit que les dartres ne grandissent plus , que les démangeaisons soient beaucoup diminuées , on pourra employer quelque pommade propre à détruire le vice local , & faire sécher les dartres ; mais on aura grande attention de ne recourir à ce moyen qu'après avoir fait un long usage des remèdes que nous venons d'indiquer. Par ce traitement on vient à bout de guérir les dartres , qui ne reconnoissent pour cause , que le vice du climat ; mais pour être assuré d'une guérison parfaite , il faut que le malade continue le régime pendant long-temps après la disparition totale de la maladie ; sans cette précaution , les humeurs reprennent fort vîte leur première acrimonie , & les dartres reparoissent comme auparavant. Si après un traitement bien suivi & long-temps continué , elles ne diminuent

diminuent point, on peut présumer qu'elles font entretenues par quelque'un des vices dont nous avons parlé. Alors le seul moyen capable de pouvoir les guérir, c'est l'usage du mercure; il ne réussit cependant, que lorsque les dartres sont produites par le vice vénérien seul, ou par un vice pianiste peu mauvais; car dans toute autre circonstance l'expérience prouve que ce remède administré avec le plus grand soin, ne produit pas le moindre effet.

Lorsque l'humeur dartreuse, de quelque'espece qu'elle soit, est répercutée dans la masse des humeurs, par quelque remède empyrique & mal-à-propos administré, elle produit des ravages considérables; on doit aussi-tôt mettre tout en œuvre, pour tâcher de l'attirer à la peau, & si cela n'est pas possible, prescrire au malade des remèdes propres à en émousser l'acrimonie & l'activité. L'usage continuel du lait le plus doux pour toute nourriture, me paroît très-convenable dans cette circonstance, en y joignant des tisanes adoucissantes. Si

par ces moyens on vient à bout de suspendre les effets de ce vice, le meilleur parti que puissent prendre les personnes qui se trouvent dans ce cas (surtout si les dartres sont complètement passées, & qu'il n'en reste aucune trace sur la peau) c'est de repasser en Europe; je crois qu'il n'y a pas d'autre moyen de prévenir les suites fâcheuses dont elles sont menacées. Si l'humeur rentrée ne paroît fixée sur aucune partie, si elle ne produit que des indispositions passagères, comme de maux de tête, de migraines considérables, quelque accès de fièvre irrégulier, le malade n'en court pas moins de grands risques; cette humeur peut d'un moment à l'autre devenir plus forte & plus active, se déposer sur quelque partie essentielle à la vie, & y produire les accidens les plus graves; il est donc de la dernière importance pour ceux qui se trouvent dans cet état, de prendre les précautions les plus exactes, pour prévenir ces maux; c'est-à-dire, d'observer un régime des plus adoucissans, & de produire un écoulement arti-

ficiel, par lequel une partie de ce vice puisse être enlevé; ce dernier moyen est sans doute le plus convenable pour empêcher que ce vice, n'acquiere de la force. Il faut observer que l'écoulement artificiel qu'on procurera au moyen d'un cautere, ne produira d'effet sensible que lorsque la suppuration sera bien établie; on aura grand soin de l'entretenir aussi abondante qu'on le pourra, & lorsqu'elle sera dans cet état, on se donnera bien de garde de la diminuer, ou de chercher à l'arrêter.





M É M O I R E IX.

Sur les Pians.

LA maladie désignée sous ce nom, est tout-à-fait inconnue en Europe ; elle semble être particulière à ces Noirs, qui naissent sous les climats brûlans de l'Afrique, & qui par leur émigration, l'ont portée dans toutes les parties de l'Amérique méridionale où elle est actuellement, peut-être plus commune qu'en Afrique même.

Il est étonnant qu'on se soit aussi peu occupé qu'on l'a fait, d'une maladie aussi répandue, & dont les suites sont souvent si terribles. Le traitement en a presque toujours été confié à des personnes peu instruites ; les Médecins & Chirurgiens qui jouissent d'une certaine réputation, ne l'entreprennent jamais, & il semble même qu'ils attachent une espece de deshonneur, à guérir cette maladie.

Cependant, la condition dure, que des loix particulieres imposent à ces Nègres qu'on transporte dans nos Colonies, n'est pas une raison pour dédaigner leurs maux; ils n'en font pas moins des hommes, & ce seul titre mérite sans doute notre attention & notre sensibilité. Mais un motif plus puissant dans notre siècle sur-tout, pour engager à faire des recherches sur les moyens propres à guérir cette maladie, c'est que les Nègres font la richesse des habitans de l'Amérique méridionale; c'est par leurs bras que les terres sont cultivées, & que les richesses qu'elles produisent parviennent jusqu'à l'Europe. Il est donc très-intéressant de s'occuper des maux de ces malheureux, qui passent toute leur vie dans la captivité la plus dure, & qui semblent ne tenir leur existence de la nature, que pour lutter sans cesse avec les bêtes de somme.

Enfin, un motif tout au moins aussi puissant que les précédens, pour engager les personnes instruites à s'occuper

des *pians*, c'est que ce virus semble s'accroître de jour en jour, puisqu'il attaque les Blancs, tant Européens que Créoles. En effet, on voit maintenant à Cayenne, qui est une forte petite Colonie, un grand nombre de Blancs attaqués des *pians*, & plusieurs même être la victime des préjugés attachés à cette maladie. N'est-il pas à craindre que lorsqu'elle sera parvenue à sa plus grande force, elle ne quitte son domaine pour s'étendre tout-à-coup, & pour exercer sa fureur par tout où il y aura des hommes? N'est-ce pas là la marche qu'a suivie le virus vénérien, avec lequel les *pians* ont la plus grande analogie, comme on le verra plus bas? C'est pour prévenir autant qu'il sera en nous cette émigration funeste, que nous nous proposons d'examiner dans ce Mémoire les différentes especes de *pians*, & de faire connoître les traitemens qui leurs conviennent.

Tous les Nègres sont sujets à avoir une fois dans leur vie la maladie dont

nous parlons, & ils semble qu'ils en apportent le germe en naissant, comme il paroît que les Européens apportent celui de la petite vérole; de sorte qu'il est aussi rare de voir des Nègres qui n'aient jamais les *pians*, qu'il l'est de voir des Européens n'avoir jamais la petite vérole; & s'il est vrai encore, que lorsqu'on a eu cette dernière maladie, on ne doit plus la craindre, on a la même sûreté par rapport aux *pians*, c'est-à-dire, qu'une fois qu'on en a été attaqué, on est ordinairement à l'abri d'une rechûte, sur-tout si on a été bien traité.

Les *pians* se déclarent chez les Nègres à tout âge & dans toutes les saisons, & souvent sans qu'aucune cause particulière semble les déterminer. J'observerai que cette maladie est très-contagieuse, & que lorsqu'un Nègre en est attaqué, il la communique assez promptement à ceux qui ne l'ont point eue, pourvu toutefois qu'il y ait quelque contact plus ou moins immédiat; car l'expérience journalière prouve que l'air n'est point le véhicule de cette conta-

gion. Les habitans attentifs à en empêcher la communication, séquestrent dans des lieux éloignés, les Nègres qui en sont atteints, & les empêchent autant qu'il est possible de fréquenter ceux qui sont sains. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, que les Nègres eux-mêmes n'en prennent aucune pour s'en préserver. De plus, l'humeur qui découle continuellement des pustules *pianistes*, attire les mouches, dont les pattes se chargent de quelques particules de virus, qu'elles vont ensuite déposer sur quelque partie des Nègres sains; alors la maladie s'y développe assez promptement, sur-tout si ces derniers ont quelque ulcère, ou mêmes quelque légère égratignure; car les mouches se posent de préférence sur les parties affectées, qui sont celles où le virus agit en peu de temps, & où il commence à exercer ses ravages. Enfin, la manière la plus commune & la plus ordinaire dont les *pians* se communiquent, c'est par le commerce des Nègres avec les Nègresses, &c.

Je ne m'arrêterai pas long-temps à décrire les *pians*; ils font si communs en Amérique que tout le monde les connoît, & qu'il est rare qu'on ait recours à des gens de l'art pour décider de leur caractère; cependant il y en a de plusieurs especes, qu'il ait essentiel de distinguer, & que tout le monde ne connoît pas toujours.

En général, les *pians* se manifestent par des *pustules*, qui sortent assez communément sur toute l'habitude du corps; elles sont élevées d'une ou de deux lignes au-dessus du niveau de la peau, & couvertes d'une chair légèrement fongueuse de couleur blafarde, qui laisse couler une matiere virulente plus ou moins épaisse. Dès l'instant que les pustules se déclarent, le malade est le plus souvent tourmenté de douleurs dans les os; la peau de presque tout le corps devient écailleuse, & se couvre de dartres farineuses sèches, & sans aucun écoulement, auxquelles est dûe la décomposition entière des écailles qui forment

l'épiderme. Le malade souffre des démangeaisons fort incommodes, & il maigrit à vue d'œil. Mais si l'éruption des pustules se fait aisément & en abondance, ces premières douleurs disparaissent bientôt : les dartres guérissent communément avec les pustules, & la peau reprend sa première forme.

Les pustules *pianistes*, ne sont pas toujours aussi nombreuses chez tous les Nègres ; les uns en ont tout le corps couvert depuis la tête jusqu'au pieds ; d'autres en ont beaucoup moins, & d'autres enfin, n'en ont que quelques-unes d'espace en espace : quoique ces pustules sortent assez indistinctement sur toute l'habitude du corps, elles sont cependant plus communes sur les parties de la génération de l'un & l'autre sexe, & aux environs de l'anus, que par-tout ailleurs ; j'ai même vu un assez grand nombre de Nègres n'en avoir qu'à ces endroits seuls : le visage est aussi sujet à en avoir plus que les autres parties.

La grosseur & l'étendue des pustules

pianistes, n'est pas toujours la même, & ces différences jointes à celles de la forme & de la couleur, en ont fait reconnoître plusieurs especes qui ont des noms différens. Les unes en effet, sont fort étendues, quelquefois même larges comme la main, couvertes d'une chair fongueuse & blafarde, de laquelle découle une matiere fanieuse, un peu épaisse; cette especes a été appelée *gros pians*, ou *pians blancs*; ce sont les meilleurs de tous, les plus aisés à distinguer, les plus faciles à guérir, & ceux qui laissent le moins de maux après leur guérison.

La seconde especes comprend ceux dont les pustules, au lieu d'être larges & étendues comme celles dont nous venons de parler, sont au contraire fort petites; on les nomme *petits pians*. Leur surface n'est pas couverte de chairs aussi fongueuses ni aussi blanches que les premières, & elles se terminent ordinairement en pointe. La matiere qui en découle est plus claire & plus corrosive, les pustules sont plus nombreuses; celles qui sortent sur les parties de la génération,

sont un peu plus grosses que celles qui sortent ailleurs, & rendent pour l'ordinaire beaucoup plus de matiere.

L'éruption des pustules de cette deuxieme espece de *pians*, se fait avec peine dans le commencement; leur durée est plus longue que celle de la premiere espece; ils sont infiniment plus difficiles à traiter, & laissent souvent après eux des maladies considérables, qu'on a bien de la peine à guérir, surtout si l'éruption des pustules n'a pas été complete, & si l'on a employé quelque remède propre à les répercuter.

Enfin, ceux de la troisieme espece sont appellés *pians rouges*; les pustules de ceux-ci sont ordinairement rondes, moins grosses que celles de la premiere espece, mais beaucoup plus que celles des petits *pians*. Leur surface est communément élevée avec des chairs fongueuses, dont la couleur approche plus du rouge que du blanc, ce qui leur a fait donner le nom de *pians rouges*. Cette espece de *pians* est sans contredit la plus mauvaise de toutes; l'éruption des pustules se fait

avec peine & avec beaucoup de lenteur, de sorte que lorsque les premières forties commencent à sécher, il en reparoît d'autres, ce qui a lieu pendant long-temps; aussi ces *pians* sont ceux qui durent le plus, sur-tout quand on les abandonne à eux-mêmes, comme font la plûpart des habitans. Les maladies qui leur succèdent sont constamment plus mauvaises que celles des autres, & presque toujours sans ressources, sur-tout si l'éruption des pustules n'a pas été complète, & si elle a été troublée par quelque remède inconsideré.

Les premiers signes qui annoncent les *pians*, sont des petits boutons qui sortent indistinctement sur toute l'habitude du corps; leur pointe, de rouge qu'elle est d'abord, devient bientôt blanche, & laisse échapper une humeur assez claire, qui peu-à-peu s'épaissit, & prend un caractère sanieux: enfin, la pustule se forme & s'étend plus ou moins, suivant l'espece de *pians*.

J'ai déjà dit, que si les Nègres chez

lesquels les *pians* se déclarent, ont quelque ulcere, ou simplement quelque égratignure, c'est toujours à ces endroits que les premières pustules paroissent : l'ulcere prend d'abord un mauvais caractère; les chairs se boursoufflent, deviennent blafardes; la matière qu'elles laissent échapper, perd sa consistance & devient sanieuse : les topiques les mieux indiqués, semblent irriter ces ulcères, & si on détruit les mauvaises chairs dont ils sont couverts, elles se reproduisent très-promptement. Enfin, lorsqu'elles ont pris la véritable forme des pustules pianistes, il s'en forme à d'autres parties, & alors on n'a plus de doute sur l'état du malade.

Il arrive souvent, comme je l'ai déjà fait remarquer, qu'il ne sort des pustules que sur les parties de la génération, aux environs de l'anus & sur les fesses, & cela presque toujours dans les commencemens; de sorte qu'il est aisé de s'y méprendre, sur-tout si ce sont des *pians blancs*. Plusieurs personnes, peu au

fait de ces maladies, croient ces premières pustules véroliques ; mais si l'on suspend son jugement pour quelque temps, les pustules de la même nature, qui naissent bientôt sur différentes parties, & sur-tout au visage, ne laissent aucun doute sur le caractère de la maladie.

L'éruption des premières pustules une fois faite, il s'en élève toujours, jusqu'à ce que tout le vice semble être épuisé ; alors *les pians* commencent à guérir, plutôt ou plus tard, relativement à quelques circonstances, dont nous parlerons dans un instant.

Il est assez ordinaire qu'une des pustules devienne beaucoup plus grosse que toutes les autres, & qu'elle prenne même la forme d'un ulcère ; au lieu d'être élevée comme sont toutes les autres, elle est profonde, & elle ronge tout le tissu de la peau ; elle est couverte de chairs pourries, sans être boursoufflées, & il en découle une très-grande quantité de matière purulente de très-mauvais caractère. Si on s'amuse à panser

cet ulcère avec les remèdes ordinaires, il s'irrite & devient très-malin; les Nègres lui ont donné le nom de *mama pians*, ou *mere des pians*, parce qu'elle est la plus grosse de toutes les pustules, une des premières forties, qu'elle semble donner naissance aux autres, & même les entretenir: enfin, parce qu'elle ne disparoît entièrement, que lorsque les autres sont tout-à-fait sèches. Si les *pians* ont commencé par un ulcère, c'est constamment lui qui forme ce qu'on appelle la *mere pians*, & si cet ulcère se trouve fort grand, il conserve sa grandeur, & prend de l'accroissement lorsqu'il se trouve petit.

L'apparition de cette pustule *pianiste*, est très-importante, tant pour favoriser l'éruption des autres pustules que pour donner issue au levain morbifique de cette maladie, qui semble avoir un cours libre & abondant par cet endroit. Aussi a-t-on observé depuis long-temps, que les topiques employés mal à-propos pour faire sécher cet ulcère, arrêtent l'écoulement

l'écoulement purulent, opposent un obstacle à l'éruption des pustules, & forcent l'humeur, qui sembloit toute disposée à sortir par la peau, à refluer dans la masse des humeurs, où elle produit des maladies terribles, qu'on a bien de la peine à guérir.

Nous avons fait observer, que le terme de la guérison des pustules *pianistes* varioit considérablement relativement à quelques circonstances; nous allons les examiner.

1°. Les *pians* qui attaquent les jeunes gens, durent moins que ceux qui viennent à des personnes plus âgées; ceux des Nègresses séchent communément plutôt que ceux des Nègres: enfin, les tempéramens foibles & délicats semblent en guérir plus vite que ceux qui sont forts & robustes.

2°. Ceux qui ont toute l'habitude du corps couverte de pustules, les ont ordinairement plus long-temps que ceux qui en ont moins.

3°. Les *petits pians* sont plus longs

à guérir que les gros ou *pians blancs*, & les *rouges* infiniment plus que les *petits*.

4°. Quelqu'espece de *pians* que ce soit, si on a le soin de les laver tous les jours, de faire travailler les Nègres qui en sont attaqués, de les purger de temps en temps avec les pillules mercurielles, de favoriser l'écoulement qui se fait par la *mere pians*; ils guérissent infiniment plutôt que ceux qu'on abandonne à eux-mêmes, & dont on ne prend aucun soin.

5°. Enfin, ceux dont on facilite l'éruption par des bains tièdes, avec des plantes émollientes, & par l'usage interne des médicamens qui poussent à la peau, guérissent plus vite que ceux chez lesquels on n'emploie aucun de ces remèdes. D'après ce que nous venons de dire, on voit qu'il n'est guere possible d'établir un terme fixe pour la guérison des *pians* abandonnés à eux-mêmes; cependant on peut le fixer à dix-huit mois, deux ans ou deux ans & demi; c'est en

effet la durée de tous les *pians*, pour lesquels on n'administre point le vrai spécifique qui leur convient. Leur guérison est alors l'ouvrage de la Nature, abandonnée à ses propres forces: aussi, souvent, n'est-elle pas complète; il est même très-rare de voir quelque *pianiste*, guéri sans remèdes, exempt de quelque une des maladies dont nous allons parler.

Les pustules *pianistes* étant bien séchées, la *mere pianis* entièrement guérie, les malades paroissent se bien porter; cependant, l'observation journaliere prouve que tout le virus n'est pas détruit. A la vérité, celui qui reste ne produit plus de pustules; les malades sont même à l'abri de cette maladie, quelque commerce qu'ils ayent avec ceux qui l'ont: mais le levain morbifique agit toujours, & bientôt il produit des maladies qui different entr'elles, tant par leur nature que par leur malignité. Pour traiter ces maladies avec méthode, nous les diviserons en deux

claffes : dans la premiere , nous comprendrons celles qui font légères , & qui , pour l'ordinaire , ont leur fiége à la plante des pieds , dans l'intérieur des mains & en général fur les tégumens. Dans la feconde claffe , nous rangerons celles qui font d'une nature bien plus maligne , & qui attaquent les parties offeufes.

Les maladies de la premiere claffe ne font ni auffi dangereufes , ni auffi difficiles à traiter que celles de la feconde ; les malades les fupportent aifément. Le virus qui les produit , quoique formé de celui qui a donné naiffance aux *pians* , paroît cependant être d'une nature différente ; le grand nombre de maux dont il eft la caufe , femblent ne pas détruire fon foyer , & fi on ne lui oppofe pas le vrai fpécifique , qui , à la vérité , eft le même que celui des *pians* , il dure toute la vie , & fait traîner une existence languiffante & remplie d'infirmités à celui qui le porte dans fon fein. Ces maladies font les *guignes* , les *crabes* , les

saouaouas, & les *dartres* qui viennent sur différentes parties du corps.

Les *guignes* sont des excroissances de chair, qui naissent en différens endroits de la plante des pieds, & souvent au bout des doigts; elles sont rondes & d'un rouge vif assez semblables aux *guignes*, d'où leur est venu le nom qu'elles portent. La chair qui les forme est d'une sensibilité exquisite, de sorte que les Nègres qui en sont attaqués ne peuvent marcher; souvent les *guignes* viennent aux mains & au bout des doigts, mais moins communément qu'aux pieds (1).

Les *crabes* sont des ulcères situés à la plante des pieds, il se forme à leur centre une légère excroissance de chair, mais bien différente de celles des *guignes* dont nous venons de parler. Il découle de ces ulcères une matière sanieuse assez abondante. Les *crabes* ont plusieurs racines qui s'étendent de tout côté, &

(1) J'ai traité en 1773, un Nègre qui avoit au bout du pouce de la main droite, une *guigne* de près de deux pouces de long; au bout de quinze jours de l'usage des frictions, elle tomba d'elle-même.

c'est à cause de ces racines qu'on les a nommées ainsi, par le rapport qu'on a cru leur trouver avec les pattes des *crabes*. Il est très-rare qu'il n'y ait qu'un seul de ces ulcères, il y en a presque toujours plusieurs, & ils viennent très-rarement aux mains.

Les *saouaouas* ne font pas des excroissances de chair, mais bien un épaisissement considérable de la peau de la plante des pieds, & souvent de la paume des mains, qui s'enlève par portions assez grosses en forme d'écailles. Les *saouaouas* occupent ordinairement toute la plante des pieds, & toute la paume des mains; il n'en découle aucune matière purulente, seulement la peau devient très-dure & très-racornie; & lorsque les pieds en sont attaqués, les malades ressentent des douleurs considérables en marchant, par la résistance que cette peau endurcie, offre aux parties sensibles sur lesquelles tout le poids du corps porte. Lorsqu'ils attaquent les mains & les doigts, ils les empêchent de se fermer, & par conséquent de saisir aucun corps. Souvent les

saouaouas sont d'un rouge très-vif, s'étendent beaucoup, & parvenus aux régions où la peau n'est pas fort épaisse, ils ressemblent aux dartres vives.

Les *dartres pianistes* qui viennent aux différentes parties du corps, différent peu des dartres ordinaires; elles produisent les mêmes symptômes, cèdent aisément aux mêmes topiques, mais elles reparoissent tout de suite; de sorte qu'on ne peut parvenir à une guérison complète que par les grands remèdes.

Les maladies de la seconde classe, produites par un reste de virus *pianiste*, attaquent les parties osseuses: cependant ces parties ne sont pas toujours les seules où ce virus exerce sa fureur; on lui voit produire tous les jours des maladies qui semblent n'avoir aucun rapport avec celles qu'il a coutume de faire naître, de sorte que souvent on les méconnoît & on les confond avec une infinité d'autres (1). Afin de ne pas tomber dans la même erreur, nous ne parlerons que de

(1) Je fus requis le 15 Septembre 1773, pour visiter

celles qu'on connoît sous le nom de *mal aux os*.

Le *mal aux os*, ainsi appelé par les habitans & les Nègres, peuvent se diviser en quatre degrés : le premier, est celui où il n'y a que des douleurs aux os & aux articulations; dans le second, outre ces douleurs, il survient des exostoses aux os spongieux, & aux extrémités des os longs; dans le troisième, les exostoses occupent souvent toutes les parties des os, & les ramollissent à un tel point, qu'ils participent de l'état *rachitique*; le quatrième degré enfin, est le plus triste & le plus déplorable de tous : heureusement qu'il est un des plus rares. Les malheureux qui en sont atteints, ont ordinairement le corps couvert d'ulceres & de caries; cet état est

une mulâtresse de douze ans, qu'on prétendoit être atteinte de la lèpre ou *mal-rouge*; elle avoit des dartres farineuses aux jambes & aux bras, le nez épaté, rouge & enflammé; je découvris un ulcere à la narine gauche; je m'assurai qu'il y avoit carie à la partie inférieure des os carrés du nez, je conclus que toutes ces incommodités venoient d'un reste de *pian*.

presque toujours la suite des *pians rouges*, qui semblent ne faire qu'un, avec le premier degré de la lèpre ou *mal-rcuge*.

Nous avons dit que le premier degré étoit de simples douleurs dans les os ; en effet, ces parties n'ont aucune autre lésion, & le virus qui produit ces douleurs ne paroît point fixé ; car elles se font sentir tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre : elles ne sont point constantes, mais reviennent par intervalles, & plus fortement dans les temps pluvieux & humides, que dans les temps secs. Les Nègres attaqués de ces douleurs, passent une partie de leurs temps sans pouvoir travailler, & lorsqu'elles se font sentir le plus violemment, elles sont accompagnées d'une petite fièvre lente, qui fait maigrir considérablement les malades.

Les exostoses des os spongieux qui caractérisent le deuxième degré, sont ordinairement très-douloureuses & constantes, tandis que les douleurs des os

qui ne font pas exostofés , font médiocres & paffageres.

Dans le troisieme degré, les exostofes font plus grosses , plus nombreuses , & affectent auffi fouvent la substance compacte des os , que la spongieuse. Dans ce degré, le virus ramollit les os qui se courbent & prennent des figures irrégulieres , comme il arrive dans le *rachitis*, avec cette différence que ce ramollissement n'arrive qu'à certains os seulement. Pour peu qu'on néglige ces exostofes , elles se couvrent d'ulceres ; il en découle continuellement une matiere fort âcre & assez abondante , qui vraisemblablement transsude de l'endroit exostofé. M'étant d'abord imaginé que ces ulceres étoient entretenus par des caries qui fournissoient la matiere ichoreuse , j'en traitai quelques-uns en conséquence ; mais après avoir découvert l'os , je n'apperçus aucune carie. Enfin , pour mieux m'affurer de l'état de ces exostofes , je distinquai l'humerus d'un Nègre mort de cette maladie. Cet os, depuis long-

temps, étoit gonflé aux deux extrémités, l'inférieure avoit toujours été couverte d'ulceres; je n'y trouvai absolument aucun point de carie. Ayant scié ensuite l'os par sa longueur, le centre de l'extrémité sur laquelle il y avoit eu depuis long-temps plusieurs endroits ulcérés, m'offrit un vuide considérable, qui contenoit une matiere assez claire, de couleur rousseâtre, & d'une très mauvaise odeur. La substance osseuse la plus intérieure, étoit dans une état de pourriture, & n'avoit aucune consistance; celle au contraire qui approchoit de l'extérieur de l'os, étoit assez solide, & paroissoit n'avoir d'autre altération, que son intumescence.

Enfin, le quatrième & dernier degré de mal aux os, est celui dans lequel le corps du malade est couvert d'ulceres accompagnés de caries. Cet état, contre lequel l'Art offre peu de ressources, est le plus rare de tous: car pendant l'espace de douze ans, je crois ne l'avoir observé que douze à quinze fois. La facilité avec laquelle la plupart de ces ulceres

guérissent , pourvu qu'on les traite méthodiquement, feroit croire qu'ils sont susceptibles de guérison ; mais à peine un de ces ulcères est-il fermé , qu'on en voit reparoître un autre , & ainsi de suite ; de sorte que quelques moyens qu'on employe , le malade est toujours avec une égale quantité d'ulcères.

Si un Nègre attaqué de cette maladie , a le soin de tenir ses ulcères propres, en les lavant tous les jours avec une simple décoction de *monbain* (1), il peut prolonger sa vie ; une partie de ces caries , quelques fortes qu'elles soient , guérissent en assez peu de temps , mais toujours pour donner naissance à d'autres. C'est dans cette circonstance que l'on peut voir jusqu'où s'étendent les ressources de la nature abandonnée à ses propres forces. J'ai été plus d'une fois frappé de la grosseur des esquilles sorties de ces ulcères , sans que l'Art y

(1) Le *monbain* est un grand arbre , dont les fruits ressemblent à nos prunes , on se sert des feuilles qui ont une qualité détersive très-forte.

ait rien fait , & de la promptitude de leur guérison.

Les *pians* qui attaquent les Blancs , ne font point différens de ceux qui viennent aux Nègres. J'ai feulement observé qu'en général , les premiers avoient moins de pustules , & qu'elles étoient presque toujours de l'espece des *pians blancs* ; quelquefois , mais assez rarement , des *petits pian*s. Les suites de cette maladie ne font pas moins redoutables chez eux que chez les Noirs , & il n'y a que le dernier degré de mal aux os que je n'ai pas eu occasion d'observer chez les Blancs ; il est vrai que le nombre de ceux qui ont les *pians* n'est pas bien considérable , mais en revanche , les douleurs des os , & sur-tout des articulations, leurs font fort ordinaires. Ils sont sujets aussi au deuxieme & troisieme degré du *mal aux os* , comme je le démontrerai par des observations , lorsqu'il sera question du traitement de ces maladies.

Presque tous les Blancs gagnent les

☆☆

pians par le commerce qu'ils ont avec les Négresses , qui souvent sont attaquées de cette maladie sans qu'on s'en apperçoive. Il suffit qu'elles ayent quelques pustules aux environs des parties de la génération , pour que cette maladie se communique de même que la vérole , avec laquelle elle a beaucoup d'analogie , comme je l'ai dit dans le Mémoire précédent , & comme on a pu s'en appercevoir par les détails dans lesquels je suis entré : le traitement que nous allons indiquer , fournira encore une nouvelle preuve du rapport que ces maladies ont entr'elles.

Les *pians* se communiquent encore aux Blancs , par quelques petits ulcères qu'ils n'ont pas le soin de bien couvrir lorsqu'ils approchent de quelque Nègre *pianiste*. Une mouche qui s'est arrêtée sur une pustule de *pians* , peut se poser sur l'ulcère d'un Blanc , & y déposer quelque particule du virus *pianiste* ; alors cette maladie s'y développe tout de suite. Les enfans sont sujets à ga-

guérir cette maladie des petits négillons, par le peu de soin qu'on apporte pour les empêcher d'aller ensemble.

Outre les Blancs, les naturels du pays les gagnent aussi, car ils n'y sont pas plus sujets que nous. Les *pians* se communiquent encore à presque tous les animaux domestiques, & lorsque cette maladie attaque les poules, les dindons & les canards, elle se répand si promptement dans toute une basse-cour, qu'on est obligé de tout détruire pour la faire cesser. Les chiens de toute espèce y sont encore très-sujets; mais ce qui me paraît assez singulier par rapport à ces animaux, c'est qu'ils ont des symptômes qui ressemblent beaucoup à ceux de la maladie vénérienne. J'ai vu un habitant qui avoit un très-beau basset, qu'il guérit plusieurs fois de cette maladie avec la panacée mercurielle.

Du traitement des Pians.

Les habitans de Cayenne sont si fortement persuadés que le vice des *pians*

ne peut être détruit par aucun moyen , qu'ils abandonnent les Esclaves attaqués de cette maladie , aux seules ressources de la Nature. C'est sans doute à un préjugé si contraire aux intérêts des maîtres , qu'on doit rapporter cette grande quantité de Nègres , qu'on voit perclus & incapables de rendre aucun service. Ces malheureux traînent partout une vie languissante , qui leur fait maudire leur existence & désirer leur mort , le seul terme de leurs souffrances.

Lorsque les *pians* se déclarent à un Nègre , on a coutume de le séquestrer dans un endroit un peu éloigné des autres , afin que la maladie ne se communique pas à tout l'attelier. Les habitans qui ont beaucoup de Nègres , & qui conduisent leurs habitations avec ordre , ont pour l'ordinaire une grande case , un peu éloignée de l'établissement ordinaire , dans laquelle ils mettent tous les Nègres *pianistes* : là ils les laissent sans s'occuper d'aucun des moyens propres à leur guérison , & ils attendent patiemment que la Nature l'ait opérée.

Environ

Environ dix-huit mois , deux ans , ou deux ans & demi après , lorsque tous les *pians* ont tout-à-fait disparu ; c'est-à-dire , que les pustules ont toutes séché , & lorsque les Nègres ne se plaignent plus d'aucune incommodité , on les remet à l'attelier & on ne pense à eux que lorsqu'ils se plaignent de quelque-une des maladies , que nous avons dit être la suite des *pians*. C'est-à la maniere ordinaire dont les habitans de Cayenne se comportent envers leurs Nègres attaqués des *pians*. Il est cependant certain , que s'ils étoient un peu moins attachés aux préjugés qu'ils ont sur la prétendue impossibilité de guérir cette maladie , ils s'en trouveroient beaucoup mieux ; car , à coup sûr , on prévien droit les désordres affreux que produisent toujours les restes de cette maladie guérie par elle-même , en employant le mercure qui est le véritable remède des *pians*. J'ose assurer qu'il est aussi efficace pour cette maladie , qu'il l'est pour la vérole. Tous les habi-

tans , non-seulement de Cayenne , mais de toute l'Amérique Méridionale , savent que ce remède guérit le plus grand nombre des incommodités , qui sont la suite des *pians* , sur-tout celles que ce vice produit en se portant à la peau. Dans ces maladies ils ne font aucune difficulté de l'administrer , ou de le faire administrer par des gens de l'Art. Il n'en est pas de même pendant le temps qu'il existe encore des pustules : ils sont alors persuadés que le mercure ne peut que faire du mal ; cependant , je prouverai dans ce mémoire que le mercure bien administré , guérit non-seulement les suites des *pians* , mais encore les *pians* eux-mêmes. La méthode que je vais indiquer feroit gagner aux habitans , au moins dix-huit mois de travail par chaque Nègre ; travail que l'on perd toujours , lorsqu'on les abandonne aux seules ressources de la nature.

La méthode curative des *pians* , doit nécessairement être divisée en deux espèces ; la première comprend le traite-

ment des *pians* proprement-dits , la seconde le traitement des maladies qui en font la suite. Quoique ces deux méthodes consistent dans l'administration du mercure , il est certain que les circonstances ne font par les mêmes , & qu'elles exigent des différences très-grandes dans l'administration de ce remède. L'expérience prouve même , que le succès dépend constamment de la différence de ces traitemens , relativement à celle de ces maladies. Avant de décrire ces deux méthodes particulières , je crois qu'il est nécessaire de faire connoître quelques précautions , que l'usage du mercure exige dans les pays chauds.

Je n'entrerais point dans le détail des différentes méthodes d'employer le mercure , je me bornerai seulement à dire que les frictions semblent avoir de tout temps prévalu sur toutes les autres ; ses avantages sont reconnus dans tous les pays du monde , & par conséquent dans les pays chauds ; mais l'expérience in-

dique la nécessité d'user dans ces derniers pays , des précautions qui deviendroient inutiles & même dangereuses dans les climats tempérés ou froids. Ce sont ces précautions que je crois devoir indiquer ici , & qu'il est important de connoître pour l'application de ce remède , chez les Blancs sur-tout.

1°. Il est essentiel que l'onguent mercuriel soit fait avec de la graisse bien récente , & en petite quantité , afin de ne pas lui donner le temps de rancir. Sans cette précaution , il contracte en très-peu de temps une acrimonie si forte , que toutes les parties frictionnées , se couvrent à l'instant de boutons qui causent une démangeaison des plus incommodes. Ce léger inconvénient arrive souvent , quoique la graisse soit fraîche , parce que l'humour de l'insensible transpiration & de la sueur , qui séjourne dans les pores bouchés par l'onguent , devient si âcre , qu'elle produit ce grand nombre de petits boutons , dont nous venons de parler.

2°. Quelle que soit la nécessité de ne point se laver pendant le cours du traitement, il est difficile de s'affujettir à la privation du bain dans les pays chauds. En effet, l'onguent qui reste sur la peau après les frictions, produit des accidens, non-seulement par son acrimonie; mais encore en tenant les pores bouchés, & en supprimant les évacuations cutanées, qui, dans ces climats sont très-abondantes. De plus, le linge qu'on garde quelque temps, contracte une odeur des plus désagréables, & qu'il n'est guère possible de supporter, dans un climat où la propreté est si nécessaire pour la santé.

3°. Il est essentiel de savoir que le mercure séjourne peu dans le sang, c'est-à-dire, qu'il se dissipe plus vite dans ces climats brûlans, que dans ceux qui sont tempérés ou froids; parce que les évacuations de la peau, qui sont plus abondantes, l'entraînent très-prompement; aussi pour un traitement ordinaire, il faut plus de mercure, plus

de frictions, & beaucoup plus de temps qu'en Europe.

4°. Quoique le mercure ne séjourne pas long-temps dans les humeurs, il produit cependant des accidens très-grâves, dans le commencement surtout; ses premiers effets se portent vivement à la bouche, & y produisent des ulceres considérables, & des salivations abondantes, qu'on a bien de la peine à arrêter. Dans cette circonstance on ne peut donc employer que des frictions légères, & de loin en loin; le terme ordinaire que les personnes peu instruites fixent pour un traitement une fois écoulé, les symptômes de la maladie s'étant calmés dès les premiers jours de la salivation, le malade paroît guéri sans qu'il le soit effectivement; & quelque temps après, les symptômes reparoissent souvent avec beaucoup plus de force qu'auparavant.

5°. D'après ce que nous venons de dire, il est certain, & l'expérience le confirme tous les jours, que la méthode

que l'on nomme par extinction, mérite la préférence sur l'autre ; mais pour l'employer avec succès, il faut ne donner que des frictions très légères dans le commencement, pour empêcher le mercure de se porter à la bouche, & pour ne pas être obligé de purger les malades aussi souvent qu'on a coutume de le faire dans cette méthode, ce qui est encore un obstacle à la guérison.

6°. Enfin, lorsque le corps du malade est couvert de pustules suppurantes, il est de toute impossibilité d'employer les frictions ; dans cette circonstance on est forcé d'avoir recours à une méthode particulière, qui consiste à donner intérieurement des préparations mercurielles, pour faire d'abord disparaître les pustules, ce qui arrive communément en dix-huit ou vingt jours, & lorsqu'elles sont sèches, on emploie la méthode que l'expérience a fait connoître efficace.

L'usage interne des préparations mercurielles, pour passer les Nègres par les remèdes, est très-commun ; mais

rarement réuffit-il. J'ai été dans l'erreur comme bien d'autres, j'en ai fait ufage avec beaucoup de précautions, mais le peu d'avantage que j'ai obtenu, m'a engagé à faire des recherches, qui ont été fuivies du fuccès le plus heureux.

Les grands remédes ne doivent point être adminiftrés aux Nègres, ni aux Blancs, dès que les *pians* fe déclarent; l'expérience prouve que le mercure ne guérit entièrement cette maladie, qu'autant que l'éruption des puftules eft complète. Lors donc que les *pians* fe déclarent, la premiere indication qui fe préfente à remplir, c'eft de favoriser cette éruption, & de la rendre auffi complète qu'il eft poffible, avant d'employer aucune préparation mercurielle. Les moyens qui m'ont le mieux réuffi, font partie du traitement que j'ai employé depuis plufieurs années; les habitans qui ont confié à mes foins leurs Nègres attaqués de cette maladie, en ont éprouvé la bonté. Cependant je ne faurais diflimuler que dans le grand nombre de ceux que j'ai traités, il ne

s'en trouve peut-être quelqu'un qui n'ait pas été parfaitement guéri. Mais quel est le Médecin ou le Chirurgien qui ayant traité beaucoup de maladies vénériennes , puisse se flatter n'en avoir jamais manqué aucune ? D'ailleurs , il est plus difficile de guérir radicalement les Nègres que les Blancs , parce que les premiers persuadés que le mercure doit leur faire du mal , prennent toute sorte de précautions pour en empêcher l'effet , malgré l'attention qu'on a d'examiner leur conduite.

Pour faciliter la sortie des pustules on doit avoir soin si-tôt que les *pians* se déclarent , de tenir les malades le plus proprement possible. On fera travailler les Nègres comme à l'ordinaire , pendant le commencement sur-tout , & jusqu'à ce que les pustules qui sortent aux pieds & aux mains , les empêchent de marcher & d'empoigner leurs outils. De tout temps on a observé que l'exercice est favorable à cette éruption. On prescrira aux Blancs un exercice plus ou moins modéré , on leur fera prendre

tous les matins , un bain d'eau tiède : on mettra les uns & les autres , à l'usage d'une tisane composée avec la fause-pareille & un peu d'antimoine crud ; on leur fera avaler tous les soirs en se couchant , un bol fait avec dix-huits grains de fleurs de soufre , incorporés dans une suffisante quantité de bonne thériaque. On continuera ces remèdes pendant environ un mois ou six semaines , au bout du quel temps , l'éruption des pustules est ordinairement complete , sur-tout si ce sont des *gros pians* ou *pians blancs*. Les *pians rouges* & les *petits pians* , sont ordinairement un peu plus long-temps à fortir , & alors il faut continuer ces remèdes plus long-temps ; c'est-à-dire , jusqu'à ce qu'on s'apperçoive qu'il ne sort absolument plus de pustules ; alors on met le malade dans un endroit fermé , & qui ne soit pas trop chaud ; car c'est une erreur des plus grossieres , de croire que ceux qu'on passe par les grands remèdes ayent besoin d'être renfermés dans des especes de fours faits

exprès , où ces malheureux peuvent à peine respirer , & où ils sont continuellement baignés de sueur. Ces évacuations forcées , enlèvent le mercure à proportion qu'on en fait entrer dans la masse des humeurs , & les malades se trouvent rarement guéris. Il est très-difficile de faire entendre raison sur cet usage , transmis par une routine aveugle & déstituée de principes.

Les malades ainsi enfermés , continuent de boire la tisane sudorifique , & de prendre les bols avec la fleur de soufre & la thériaque , auxquels on ajoute six grains de mercure-doux. Ce dernier remède agit plus ou moins promptement , suivant que les sujets sont plus ou moins sensibles. Chez les uns , les premiers effets se font appercevoir au bout de dix à douze jours par une petite salivation & la chute des pustules ; chez d'autres , les effets arrivent beaucoup plus tard ; alors on augmente la dose du mercure-doux , de deux grains tous les soirs , jusqu'à ce qu'il arrive une petite salivation ,

& que les pustules se séchent. On trouve souvent parmi les Nègres , sur-tout , des tempéramens si peu sensibles au mercure , qu'on peut l'administrer à des doses très-fortes. Je l'ai donné jusqu'à vingt-quatre grains tous les soirs pendant un mois , sans pouvoir faire naître un bouton à la bouche , quoique plusieurs de ces malades fussent très-réserrés. J'ai observé que les symptômes *pianistes*, dispaçoissent difficilement chez toutes les personnes peu sensibles aux effets du mercure ; mais en revanche , je me suis assuré que leur guérison , quoique plus tardive , est toujours plus certaine. Lorsqu'on est parvenu à produire une petite inflammation à la bouche avec une salivation légère , on tâche de la maintenir dans le même état , & pour cet effet , on ne donne des bols , que tous les deux ou trois jours , suivant les circonstances : alors les pustules séchent & dispaçoissent à vue d'œil ; au bout de ving-cinq jours , il n'en reste aucune , & le malade paroît bien guéri. Cette fausse guérison en a sans doute

imposé à ceux qui ont employé les premiers le mercure pour les *pians*, & elle en impose encore aujourd'hui à une infinité de personnes peu instruites. C'est, sans contredit, cette erreur qui a fait naître le préjugé que l'on a, que le mercure ne peut guérir cette maladie.

Lorsque toutes les pustules sont sèches, qu'il n'en reste aucune sur le corps, on cesse l'usage des bols, & on emploie les frictions, qu'on continue sans avoir égard au mercure que le malade a pris; on les commence avec un gros d'onguent fait au double, on augmente insensiblement la dose, l'on rapproche ou l'on éloigne les frictions, suivant que le mercure se porte plus ou moins promptement à la bouche, & on doit s'attacher à entretenir une légère salivation, sans qu'on soit obligé de purger le malade.

Tout le monde fait, qu'on commence les frictions par les jambes, & qu'ensuite on monte successivement aux cuisses, aux fesses, aux reins, au dos, & enfin aux bras, & qu'ensuite on recommence aux

jambes & ainsi de suite ; c'est ordinairement pendant cinquante jours , & quelquefois soixante , qu'il est nécessaire d'entretenir dans le même état , la bouche & la légère salivation dont j'ai parlé. La quantité de mercure qu'on doit employer pendant ce temps , ainsi que le nombre des frictions nécessaires , varient à l'infini , relativement à la nature des tempéramens & de la maladie. Une légère salivation m'a paru nécessaire pour une guérison radicale des *pians* : lorsque cette évacuation est trop abondante , rarement procure-t-elle une guérison complète ; parce que , sans-doute , le mercure se trouve enlevé par cette évacuation , & qu'il ne reste pas assez de temps dans la masse des humeurs , pour détruire , émousser , ou saturer peut-être , le vice dont il est question.

Presque tous les habitans , faisant passer eux-mêmes leurs Nègres par les remèdes , il est rare qu'ils en guérissent quelqu'un ; peu au fait d'administrer le mercure , ils procurent d'abord des salivations abondantes , & de longue durée ,

qui empêchent qu'on ne puisse donner de nouvelles frictions ; les symptômes disparoissent , on croit les Nègres guéris , & ils ne le sont pas.

Si les personnes qu'on a à traiter des *pians*, ont cette maladie depuis long-temps , si l'éruption est complete , si l'on s'apperçoit qu'il y a des pustules qui séchent , le traitement sera le même , excepté qu'on n'emploira pas les bols de fleurs de soufre ; on commencera alors le traitement par le mercure-doux , dans un peu de thériaque , afin de faire disparoître les pustules , & on administrera ensuite les frictions , de la maniere dont nous l'avons prescrit.

L'ulcere qu'on appelle *mere pian*, exige souvent un traitement local ; on doit avoir grand soin de le laver fréquemment avec une décoction de *mon-bain*, à laquelle on ajoutera un peu de miel du pays. Si malgré cette attention , la suppuration n'étoit pas de bonne nature , s'il y avoit de mauvaises chairs , il faudroit employer une légère couche de quelque caustique , pour les détruire ,

& lorsque l'escarre sera tombée, on pansera la plaie avec le digestif simple, afin de faciliter la suppuration. Si cet ulcere se trouvoit sur quelque partie osseuse, & s'il étoit accompagné de carie, ce qui arrive très-souvent, il faudroit d'abord traiter la carie suivant les regles de l'art, & lorsqu'elle est détruite, l'ulcere guérit promptement.

Ce traitement convient à tous les *pians*; mais les *petits pians* & les *pians rouges*, exigent qu'il soit continué plus longtemps, que pour les *pians blancs*: les *pians rouges* étant les plus rebelles de tous.

Enfin, lorsque les *pians*, de quelque espece qu'ils soient, sont abandonnés à eux-mêmes, & qu'on ne leur a fait aucun traitement méthodique, ils produisent ce grand nombre d'incommodités, que nous avons décrites sous le nom de *restes de pians*. Le mercure est sans doute, l'unique moyen qu'on puisse leur opposer; mais ces maladies exigent qu'il soit employé avec beaucoup d'attention, & que le traitement soit continué beaucoup plus

plus long-temps, que dans le cas dont nous venons de parler.

Nous avons partagé les maladies produites par un reste de pians, en deux classes; dans la premiere, nous avons compris celles qui sont les plus communes, les moins dangereuses, les plus faciles à guérir, & qui ont leur siege à la peau. Plusieurs habitans se contentent, pour les guérir, d'un traitement local; ils employent d'abord, pour les dartres & les *saouaouas*, des pommades dessicatives, & des plantes du pays, qui ont la propriété de les faire disparoître. Ils détruisent les *guignes* & les *crabes*, avec les caustiques; (j'indiquerai dans le second volume, celui que j'ai remarqué convenir le mieux à ces maux); ces moyens réussissent toujours pour l'instant, & font disparoître ces maladies; mais comme le vice qui les a produites, reste dans le sang, la maladie renaît dans d'autres lieux, de maniere que tôt ou tard, on est obligé d'en venir à l'usage du mercure, qui les guérit radicalement & pour toujours.

La maniere d'administrer le mercure, pour ces maladies, ne doit pas différer de celle dont nous venons de parler; c'est-à-dire, qu'on commencera toujours par établir une salivation légère, par les frictions, sans employer le mercure doux. On entretiendra ensuite la salivation, autant qu'on le pourra, dans le même état, pendant au moins soixante jours, au bout duquel temps ces maladies sont ordinairement bien guéries; ce qui arrive rarement avant ce terme, quoiqu'elles disparaissent du vingtième au trentième jour de l'administration du mercure; car cette guérison n'est alors qu'apparente.

Les maladies de la seconde classe, ou celles dont le vice se porte presque tout entier sur les parties osseuses, ce qui les a fait appeler *mal aux os*, ont quatre degrés différens; nous allons indiquer les moyens curatifs qui conviennent à chacun d'eux en particulier.

Les douleurs dans les os, & sur-tout dans les articulations, constituent le premier degré; ces douleurs augmentent

considérablement aux changemens de temps, & principalement au renouvellement des pluies. Les grands remèdes leur conviennent sans doute ; mais s'il est un cas où l'administration du mercure exige des soins & de l'attention, c'est sans contredit, dans celui-ci ; aussi est-il très-rare que les habitans guérissent les Nègres qu'ils traitent eux-mêmes de cette maladie, quoique presque toujours ils en fassent disparaître les symptômes, lesquels se renouvellent peu de temps après que les Nègres sont sortis des remèdes, & alors on les abandonne presque toujours à leur sort, persuadés qu'on ne peut les guérir, parce que leur traitement a échoué.

En 1771, feu Madame *Rousseau*, me fit voir une jeune Nègresse d'environ dix-huit ans, qui ne pouvoit marcher, ni presque faire mouvoir aucune articulation, par des douleurs aux os survenues à la suite des *pians*, dont elle avoit été attaquée ; elles augmentoient considérablement dans le temps de pluies.

Cette Dame , avoit fait passer plusieurs fois cette Nègreſſe par les remèdes , dès qu'elle commençoit à ſaliver, ſes douleurs diſparoiſſoient , & après l'action du mercure, elle étoit très-bien portante; mais environ cinq à ſix ſemaines après ces traitemens , les douleurs reparoiſſoient ſouvent avec plus de violence qu'auparavant. Après que j'eus examiné l'état de cette jeune Nègreſſe , j'engageai ſa maîtreſſe à me la confier ; quoiqu'elle eût beaucoup de confiance en moi , elle me repréſenta que ce ſeroit inutilement , & que je ne viendrois jamais à bout de la guérir; enfin , après l'avoir beaucoup ſollicitée , elle l'envoya chez moi. Je commençai le traitement par des frictions très-légères , de deux jours l'un ; je parvins à lui en faire donner douze & quinze , avant qu'elle eût le moindre mal à la bouche ; il ſe déclara enſuite une légère inflammation , & la ſalivation fut peu abondante; je l'entretins dans cet état pendant trois mois , & vers la fin de ce temps , je lui

faisois donner des frictions très-fortes & assez rapprochées, sans qu'elles produisissent aucun effet à la bouche. Les douleurs ne disparurent entièrement, que vers la fin du deuxième mois, ce qui décourageoit beaucoup cette Nègresse, parce que dans les autres traitemens, elles avoient cessé du quinzième au vingtième jour de l'usage des frictions; enfin, après trois mois passés de traitement, elle n'avoit aucune douleur, & reprit beaucoup d'embonpoint: malgré cela elle étoit très-perfuadée, ainsi que sa maîtresse, que ses douleurs reparoîtroient à l'ordinaire; cependant il n'en est survenu aucune, & elle étoit, au moment où j'ai quitté cette Colonie, une des mieux portantes de cette habitation; elle n'avoit même pas manqué d'aller un jour à son travail.

Cette observation prouve, que la manière d'administrer le mercure, fait beaucoup pour la réussite du traitement; elle confirme encore une remarque que j'ai faite bien des fois, au sujet de ces maladies; savoir, que toutes les fois que

les fymptômes difparoiffent lentement , & avec peine , la guérifon eft beaucoup plus sûre , que lorsqu'ils ceffent très-promptement , & peu de temps après les premières frictions.

Cette Dame n'est pas la feule qui n'ait pas réuffi à faire guérir de pareilles maladies , en faifant beaucoup faliver avec peu de frictions ; j'ai traité un grand nombre de malades , qui avoient été manqués plufieurs fois de fuite , & je les ai parfaitement guéris.

Ce traitement convient au deuxième degré du *mal aux os* , dans lequel nous avons dit , qu'il y avoit des exoftofes aux os fpongieux , & à l'extrémité des os longs ; mais pour qu'il puiſſe y réuffir complètement , il faut que la maladie ne foit point négligée , & qu'elle foit traitée dès le commencement : fans cette précaution , les exoftofes groffiffent confidérablement ; la fubſtance organique des os fe détruit , les parties molles qui les couvrent s'ulcerent , & la maladie finit par être incurable.

Mais fi au contraire ces tumeurs font

légères & nouvelles , si les articulations sont mobiles , les douleurs peu fixes & peu constantes , les malades guérissent presque toujours par la méthode dont nous venons de parler. Pendant ce traitement , il convient d'appliquer sur les exostoses , quelque emplâtre fondant , & d'y faire tous les jours des petites frictions avec l'onguent mercuriel.

Le troisieme degré du *mal aux os* , est celui dans lequel les exostoses occupent toute la substance des os longs , & la ramollissent très-souvent , de sorte qu'ils se courbent & prennent des figures très-irrégulieres. Lorsque ces exostoses sont un peu anciennes , elles se couvrent d'ulceres & souvent même il survient carie ; cette maladie lorsqu'elle est entreprise dès le commencement , se guérit presque toujours , mais elle demande un traitement plus long , que celui dont nous venons de parler ; c'est-à-dire , qu'au lieu de trois mois , il en faut quatre & souvent cinq.

Je fus consulté au commencement de l'année 1772 , pour une jeune demoiselle

âgée d'environ dix ans, elle avoit eu *les pians* à l'âge de six ; comme ils avoient disparu d'eux-mêmes , il lui restoit des douleurs considérables dans les os , les deux tibias étoient gonflés dans toute leur longueur , & fort courbés ; cet état étoit accompagné d'une petite fièvre lente, qui ne la quittoit jamais , & qui la rendit on ne peut pas plus maigre. J'indiquai aux parens de cette jeune fille, les moyens que je crus convenables pour la guérir ; je leur représentai combien le cas étoit urgent, & ils la mirent tout de suite entre les mains de leur Chirurgien, qui en effet la fit passer par les grands remèdes. Elle prit intérieurement des préparations mercurielles ; le traitement dura quarante à cinquante jours , au bout de ce temps elle parut assez bien guérie, les douleurs avoient disparu , & les exostoses sembloient être diminuées un peu ; mais deux mois après, les premiers symptômes reparurent plus vivement qu'auparavant , les exostoses des deux tibias augmentèrent considérablement , & la courbure de ces os devint

beaucoup plus grande ; il se manifesta de plus , un gonflement considérable à tous les os du tharse & du métatharse des deux pieds ; toutes les phalanges des doigts des mains , étoient exostofées , la partie inférieure du radius & toute la clavicule droite se gonflerent , l'intérieur du nez fut rongé par un ulcere. Je fus consulté pour la seconde fois dans le courant du mois d'Août de la même année, sur le triste état où étoit alors cette jeune personne ; je ne pus m'empêcher de dire qu'elle avoit été mal traitée ; on se décida alors à me charger du traitement qui lui convenoit , je lui administrai celui dont nous venons de parler , lequel dura près de quatre mois. Les os qui n'étoient gonflés que depuis peu de temps , reprirent leur première forme , la courbure des deux tibias diminua considérablement , les douleurs s'évanouirent absolument : enfin l'ulcere de l'intérieur du nez guérit , la malade reprit de l'embonpoint , & depuis ce temps elle a continué à jouir d'une très-bonne fanté.

Peu de temps après avoir guéri cette jeune demoiselle, on me consulta pour un jeune créole âgé d'environ dix-huit ans; il avoit eu *les pians* à dix ans, & il avoit été guéri par la méthode ordinaire, c'est-à-dire, abandonné à la Nature. Ce jeune homme étoit d'une maigreur extrême, à peine pouvoit-il faire quatre pas de suite, tant les douleurs aux os étoient vives. Les deux tibias étoient exostofés dans toute leur longueur, & légèrement courbés; les os des pieds & des mains gonflés: quoique ce vice se porte rarement à la peau, lorsqu'il attaque les os; cependant les pieds & les mains de ce jeune homme étoient remplis de *saouaouas*, & il avoit en outre des excroissances de chair sur le dos des mains & sur les pieds, d'un pouce & d'un pouce & demi de longueur, soutenus par un pédicule assez étroit, tout-à-fait semblable aux verrues ou poireaux, lorsque ces derniers sont fort grands & fort longs; c'est la seule fois que j'aye observé ce symptôme. Je fus chargé de ce malade, & je commençai tout de suite

fon traitement , qui dura près de quatre mois ; tous les symptômes cefferent , les excroiffances de chair qu'il avoit fur les mains & fur les pieds , commencerent d'abord par fe flétrir , & difparurent entierement , fans qu'on fût obligé de les couper ; le malade s'est trouvé très-bien guéri.

Lorsque cette maladie est ancienne ; on n'est pas toujours auffi heureux , & l'expérience m'a fait voir une infinité de fois , que les traitemens les plus méthodiques échouent presque toujours ; cependant on ne doit pas abandonner ceux qui ont le malheur d'être dans cet état ; il faut faire des tentatives & varier le traitement. J'ai observé plusieurs fois , qu'il étoit nécessaire dans ce cas de faire précéder les frictions , par l'usage d'une tisane sudorifique : l'antimoine crud en substance & à petites doses , ma paru produire de bons effets.

Pendant ce traitement interne , on ne perd pas de vue le vice local ; on traite les caries s'il y en a , suivant les regles de l'art , de même que les ulceres. Quant

aux exostoses, les moyens qui m'ont paru réussir le mieux, sont des fumigations avec des plantes aromatiques, & quelquefois même les bains des parties exostosées, dans la décoction de ces mêmes plantes. Lorsque par ces remèdes & par les frictions continuées pendant long-temps, la violence des symptômes ne diminue pas, la maladie est sans ressource, & il est inutile d'en continuer l'usage, d'autant plus que souvent ils aigrissent la maladie, & la rendent beaucoup plus forte & plus violente.

Enfin, le quatrième & dernier degré de *mal aux os*, est celui dans lequel le corps est couvert d'ulceres profonds accompagnés presque tous de carie. J'ai déjà dit que cet état étoit regardé sans ressource, du moins toutes les tentatives qu'on a faites jusqu'à présent ont été infructueuses; il ne reste donc d'autre espoir aux malheureux qui en sont atteints, que de traîner une vie languissante & remplie des infirmités, que ce vice, porté à son dernier degré de malignité, produit & renouvelle sans cesse, jusqu'à

ce que la machine animale soit totalement détruite : le fait suivant en est une preuve.

Le premier Septembre 1773, M. Prépaud me pria d'aller sur son habitation, pour y visiter les Nègres de son atelier, qui avoient besoin de passer par les grands remèdes : cette visite une fois faite, il m'engagea d'aller à un quart de lieue de sa maison, pour y voir un Nègre d'environ quatorze ans, qui avoit eu les *pians* à l'âge de six. L'éruption des pustules n'avoit pas été complete, ou du moins elle s'étoit faite avec beaucoup de peine, & elles s'étoient sechées de très-bonne heure : cet enfant resta jusqu'à l'âge de dix ans, avec une assez bonne fanté; mais à cette époque il se déclara des douleurs aux articulations, avec plusieurs ulceres à d'autres parties. Quelques remèdes assez mal administrés, guérissoient facilement ces ulceres; mais il en reparoissoit d'autres aussi-tôt après la guérison des premiers. Ce peu de succès fit qu'on abandonna ce jeune Nègre : lorsque je le vis, il avoit une

carie, qui occupoit toute la partie inférieure du tibia droit, jufqu'à fa partie moyenne. L'ulcere qui entouroit cette carie étoit affreux, & s'étendoit fur une partie du pied, qui avoit acquis un volume deux où trois fois plus grand que dans l'état ordinaire. Il y avoit à l'autre jambe un ulcere au même endroit, avec une carie beaucoup moins étendue; il avoit en outre de pareils ulceres aux deux cuiffes, à l'articulation de l'humérus avec l'os de l'avant-bras, qui étoit auffi carié : enfin, les os du palais, le vomer, & les os du nez n'exiftoient plus; les feuilletts de l'ethmoïde tomboient tous les jours, & la portion entiere de cet os prefque détruite, étoit près de faire une ouverture à la bafe du crâne. La voûte du nez & les fosses nafales, étoient entierement détruites; la bouche & l'arrière-bouche offroient le fpectacle le plus hideux. Ce malheureux enfant, n'exiftoit qu'au moyen d'une efpece de bouillie fort claire, faite avec la caffave, qu'on étoit obligé de lui verser dans le gofier, parce qu'il n'avoit plus aucune

forme de bouche, pour pouvoir mâcher aucun aliment. Malgré ce triste état, ce Nègre aura encore vécu quelque-temps, si l'on a eu soin de lui donner des aliments, pour le soutenir; car j'ai observé que ceux qui sont atteints de cette affreuse maladie, vivent assez long-temps.

Lorsqu'il se trouve quelque maladie particulière, jointe aux *pians*, on doit y avoir égard en les traitant, & employer les remèdes qui leur sont propres. Rien n'est plus commun que de voir des malades atteints tout-à-la fois de la vérole & des *pians*; ces deux maladies s'allient aisément ensemble, mais leur traitement étant précisément le même, elles n'exigent point une attention particulière. Il n'en est pas de même lorsqu'il y a des symptômes de lépre avec des *pians*; l'union de ces deux maladies produit un état contre lequel l'art offre peu de ressources.

Enfin, une troisième maladie, qui souvent se rencontre avec les *pians*, c'est le *mal d'estomac* dont nous avons parlé.

De toutes les maladies qui se compliquent avec les *pians*, il n'en est aucune d'aussi dangereuse que celle-ci ; en effet, si on administre les grands remèdes à quelqu'un attaqué de cette maladie, on est sûr qu'il périt en peu de temps, parce que rien ne lui est plus contraire que le mercure ; il est donc bien important d'être instruit de ce fait, que l'expérience n'a jamais démenti. Lors donc qu'on verra un Nègre *pianiste*, attaqué en même-temps du mal d'estomac, on traitera d'abord cette dernière maladie, & lorsqu'elle sera guérie, on fera usage du mercure, pour la guérison des *pians*.



M É M O I R E X.

Sur le Dragonneau.

LES habitans d'une partie de l'Afrique sont sujets à une maladie particulière, qu'on n'a observé nulle part que dans ces climats, & à laquelle on a donné le nom de *dragonneau*. Le commerce qu'on fait des habitans de cette partie du monde, en les transportant comme esclaves dans nos Colonies, m'a mis à portée d'en traiter beaucoup attaqués de ce mal, connu depuis long-temps, mais qu'on ne trouve nulle part bien exactement décrit.

Le *dragonneau* est un véritable ver, chez lequel la sensibilité & l'irritabilité, sont on ne peut pas plus marquées, comme je le prouverai par les observations & les remarques que j'ai faites sur cet objet.

J'ai dit que le *dragonneau* étoit une

maladie propre & particuliere à l'Afrique; en effet, si on consulte les voyageurs (1), on voit que tous s'accordent à dire qu'ils ne l'ont observée que sur les côtes de ce pays, ou bien chez les Nègres transportés ailleurs. Ceux que j'ai été dans le cas de voir à Cayenne, & qui en étoient attaqués, étoient débarqués dans cette Isle depuis très-peu de temps.

Le siège du *dragonneau* est constamment le tissu cellulaire qui unit les tégumens aux muscles; souvent il passe dans l'interstice de ceux-ci & s'étend fort au loin, en serpentant & se repliant de plusieurs façons; j'en ai trouvé qui avoient cinq à six pieds de long, il y en a d'autres qui sont beaucoup plus courts. Lorsque ce ver est sorti, il est blanc, de figure ronde & de la grosseur d'une corde de violon. En le disséquant, j'ai observé qu'il étoit formé de

(1) Voyez l'Histoire générale des Voyages, par M. l'Abbé Prevôt, où il rapporte tout ce que les Voyageurs ont dit sur cette maladie. Tom. III, p. 139 & suiv.

cinq à six filets assez gros, joints ensemble par un tissu cellulaire fort gras, semblable à une espece de gluten mucilagineux & assez solide. La premiere partie de ce ver, qui a coutume de sortir, est ronde, & annonce assez que c'est la tête de l'animal; & la derniere qui sort, va toujours en diminuant, devient pointue, & en est très-sûrement la queue.

Le *dragonneau* se trouve dans toutes les parties du corps, mais bien plus fréquemment aux extrêmités inférieures. Il est rare que ceux qui en sont attaqués n'en ayent qu'un; ordinairement ils en ont aux deux extrêmités, & quelquefois plusieurs à chacune, ainsi qu'on le verra par les observations que je rapporterai.

Il paroît que cet animal se développe dans le tissu cellulaire même, & qu'il y prend tout son accroissement, sans produire aucune incommodité sensible. Je n'ai jamais observé que les Nègres qui en sont attaqués maigrissent & meurent comme étiques, ainsi que le dit

pourtant un Chirurgien de Saint-Domingue (1). Lorsque ce ver paroît être arrivé à son dernier degré d'accroissement, il excite à la peau une inflammation plus ou moins vive, toujours suivie d'un abcès. L'abcès étant ouvert, l'animal présente la tête, & fort de la longueur de trois ou quatre pouces, en même temps que la matiere purulente; la sortie du reste du corps se fait lentement & en plusieurs jours, suivant qu'il est plus ou moins long; communément il en sort trois ou quatre pouces par jour. On est dans l'usage, pour aider sa sortie & prévenir sa rupture qui est toujours dangereuse, de le rouler autour d'un petit bâton à mesure qu'il sort, & d'affujettir ce bâton sur l'ouverture de l'abcès au moyen d'un petit bandage.

Je ne fais trop si le *dragonneau*, qui se trouve dans le tissu cellulaire, ne circule point dans toute l'étendue de ce tissu, en passant d'une cellule à l'autre,

(1) Mémoire sur le *dragonneau*, par M. Peré, ancien Chirurgien Major à Saint-Domingue. Journal de Médecine, mois d'Oct. 1774, pag. 124.

fans que le malade s'en apperçoive; les deux faits suivans semblent donner quelque vraisemblance à cette opinion.

Dans le mois de Juillet 1768, le Capitaine d'un bateau de la Guadeloupe, amena chez moi une petite Négritte âgée d'environ six à sept ans, & me pria d'examiner un de ses yeux, dans lequel on voyoit remuer un petit ver de la grosseur d'un petit fil à coudre; je l'examinai & j'observai, en effet, ce petit animal, qui avoit près de deux pouces de long; il se promenoit autour du globe de l'œil, dans le tissu cellulaire qui unit la conjonctive avec la cornée opaque. En l'excitant à se mouvoir, je m'apperçus que ces mouvemens n'étoient point droits, mais tortueux & obliques. La couleur de cet œil n'étoit point changée, & la petite Négritte disoit ne sentir aucune douleur lorsque ce ver s'agitoit ainsi: elle avoit cependant un petit larmoyement presque continuel.

Après avoir réfléchi sur le moyen que je pourrois employer pour le tirer, je crus qu'en faisant une petite ouverture

à la conjonctive, du côté de la tête de ce petit animal, & en l'excitant ensuite à se mouvoir, il sortiroit de lui-même. J'exécutai ce projet, mais au lieu de s'engager par l'ouverture que j'avois faite; il passa à côté, & fut à l'endroit opposé à l'incision. Voyant que cette tentative n'avoit pu me réussir, je pris le parti de le saisir au milieu du corps avec de petites pincés en même temps que la conjonctive; je fis ensuite avec la pointe d'une lancette, une fort petite ouverture à côté de son corps, & avec une aiguille ordinaire je le tirai en double: après cette opération la Négritte fut guérie sous vingt-quatre heures.

Dans le commencement de 1771, une Négresse, ménagere de M. Fiedmond, Gouverneur, m'amena une Négritte un peu plus grande que la première. La conjonctive de celle-ci étoit enflammée & douloureuse; je l'examinai de près, & je vis un ver un peu plus grand que celui dont nous venons de parler, & qui, comme lui, se mouvoit autour de l'œil, entre la conjonctive & la cornée

opaque; je propofai le moyen que j'avois déjà employé, mais on ne voulut point y confentir, & je ne fais ce que cette Négritte eft devenue.

Ces deux vers doivent fe rapporter, fans doute, au *dragonneau*; celui qui fait le fujet de la premiere obfervation, & que j'ai extrait de l'œil, étoit entièrement femblable à ceux que j'ai tiré de plufieurs parties chez différens Nègres, feulement il étoit moins gros & moins long.

Il y a tout lieu de croire que les *dragonneaux*, logés dans les autres parties du corps, n'ont pas la faculté de fe mouvoir auffi facilement, que ceux qui font le fujet de ces deux obfervations. En effet, le tiffu cellulaire de beaucoup d'endroits où ils paffent, peut être très-ferré; d'ailleurs, leur exceffive longueur peut encore apporter un obftacle à leurs mouvemens, d'autant plus que leur chemin eft toujours fort tortueux: enfin, la difficulté qu'on a à les tirer lorsqu'ils ont commencé à fortir, femble indiquer une adhérence au tiffu cellulaire, comme

on va le voir par les observations suivantes.

En 1766, une Mulâtresse libre m'envoya chercher, pour voir un jeune Nègre, qu'un Officier des troupes de Cayenne venoit d'acheter d'un Négrier arrivé depuis peu des côtes d'Afrique ; je trouvai sur le dos du pied de ce petit Nègre, un *dragonneau*, forti d'environ cinq à six pouces, par une petite ouverture faite à la peau, assez semblable à celle d'un gros clou ; le pied étoit gonflé, & il s'étoit établi une suppuration assez abondante par l'ouverture de la peau : on avoit eu soin de rouler la portion du *dragonneau* forti, autour d'un petit morceau de bois, & de l'attacher avec une petite bande sur l'endroit ouvert : je le déroulai, pour examiner la longueur de la portion sortie, je la roulai sur un autre morceau de bois, qui me parut plus commode que le premier, & je fis quelques tentatives pour tâcher d'en faire sortir d'avantage ; mais cela ne me fut pas possible ; les efforts que je faisois pour le tirer, soulevoient la

peau, & causoient des douleurs assez vives au petit Nègre; j'en conclus que le *dragonneau* étoit très-adhérent au tissu cellulaire; je ménageai les efforts, de peur de le casser, & afin d'éviter les accidens qui suivent toujours cette rupture. Je fis faire sur toute la jambe du petit Nègre, des frictions avec de l'onguent mercuriel; j'appliquai sur l'endroit ouvert, un emplâtre de ce même onguent, & j'assujettis le tout avec un bandage circulaire. Le lendemain matin je trouvai, à la levée de l'appareil, que le *dragonneau* étoit sorti tout seul de plus de six pouces; je roulai la portion sortie, & par de légers efforts je tentai d'en extraire d'avantage, il en sortit au moins trois pouces de plus; j'appliquai un nouvel emplâtre d'onguent de mercure, & par-dessus, le bandage ordinaire. Le soir je trouvai encore une assez grande portion de ver flottante sur l'ouverture, & avec un petit effort j'en fis sortir trois à quatre pouces qui me parut être l'extrémité de sa queue: aussi-tôt que cette

derniere portion fut dehors, elle se re-
plia & fit plusieurs mouvemens assez
vifs, & elle donnoit des signes très-
marqués d'irritabilité & de sensibilité,
toutes les fois qu'on la piquoit avec une
épingle. J'appliquai un nouvel emplâtre
sur le petit ulcere, la suppuration fut un
peu abondante pendant deux jours, le
troisieme elle diminua, & au bout de
six jours la cicatrice fut complete; le
Négre fut purgé, & se porta ensuite
très-bien.

Tous les Nègres attaqués du *dragon-
neau*, ne sont pas aussi heureux que
celui-ci, par rapport à la sortie de cet
insecte; il y en a un grand nombre chez
lesquels il ne sort pas aussi facilement
ni aussi promptement; il arrive aussi très-
souvent, que la portion du ver sortie
par l'ouverture de la peau, où il se fait
toujours une suppuration abondante, se
pourrit, sur-tout quand elle y séjourne
un peu de temps; alors au moindre effort
qu'on fait pour le tirer, il se casse &
donne naissance à des accidens graves.

La portion restante de ce ver, qui souvent est à une distance assez grande de l'ouverture de la peau, produit toujours une inflammation violente, qui en peu de temps se termine par la suppuration, & souvent par la gangrene. Les Nègres qui ne connoissent aucun moyen pour favoriser la sortie de ce ver, & qui se contentent toujours de le rouler autour d'un morceau de bois, & de faire de temps-en-temps des efforts, pour en tirer une nouvelle portion, le cassent très-souvent, & s'exposent ainsi à ces fâcheux accidens. Les meilleurs moyens qu'on puisse employer pour les prévenir, & hâter la sortie de ce ver, sont l'usage des mercuriaux, tant intérieurement qu'extérieurement; je me suis servi de la panacée & du mercure doux, qui m'ont paru produire des bons effets: cependant les frictions mercurielles, sur tous les endroits où l'on soupçonne que ce ver s'étend, méritent la préférence; on met aussi le malade à l'usage fréquent d'une tisane amère; on roule

la portion de ver sortie , avec les précautions que nous avons recommandées.

Lorsque la sortie du ver ne se fait pas facilement , qu'il y a une grande suppuration , & qu'on craint que la portion extérieure du ver ne pourrisse & ne se casse , comme cela arrive très-souvent , on peut employer alors , pour prévenir cet accident , des spiritueux , avec lesquels on baigne l'ulcère plusieurs fois par jour. Ceux qui , dans cette circonstance , m'ont paru produire le meilleur effet , sont la teinture de mirrhe & d'aloës , ou bien l'eau vulnéraire : si enfin ce ver étoit très-long-temps à sortir , malgré l'usage des frictions , il faudroit purger le malade ; ce moyen m'a paru très-propre à hâter sa sortie.

Malgré toutes ces précautions , si le ver se casse , il produit toujours à l'endroit de sa rupture une inflammation des plus vives , accompagnée d'une fièvre très-forte , d'une chaleur extrême , de beaucoup de mal à la tête , d'une grande soif , souvent même le malade délire

fans cefſe ; tous ces ſymptômes continuent juſqu'à ce que la ſuppuration ſoit établie , ou que l'inflammation ſe ſoit terminée par la gangrene , comme cela arrive très-fouvent. Lorſque le malade qui eſt dans cet état , eſt fort & vigoureux , on le ſaigne pluſieurs fois du bras , on lui preſcrit une tiſane délayante , & on applique ſur la tumeur des cataplaſmes anodins & relâchans , faits avec la mie de pain , le lait & le ſafran : dès que le pus eſt formé , & que la fluctuation eſt ſenſible , on ouvre l'abcès , & la matiere , en ſortant , entraîne avec elle la portion de ver détachée du tiſſu cellulaire , qu'on faiſit & qu'on roule autour d'un morceau de bois. Quand l'abcès eſt conſidérable , & qu'il n'a pas été ouvert à temps , la portion de ce ver qui eſt flottante dans la matiere purulente , ſe pourrit , & à l'ouverture de l'abcès elle ſort par lambeaux avec le pus ; dans ce cas il ſe forme une nouvelle inflammation & un nouvel abcès à l'endroit de l'extrémité du ver caſſé. Dans le cas où l'inflammation ſe termine par

gangrene , on doit employer tous les moyens possibles pour en arrêter les progrès : on fait d'abord des incisions sur tous les endroits gangrenés , on les bafine avec les spiritueux , & on applique dessus un cataplasme de racine de manioc , qu'on a soin de renouveler deux & trois fois par jour. Ce remède , qui , comme je le dirai ailleurs , est un puissant antiseptique , convient très-bien dans cette circonstance. La gangrene se borne en peu de temps , les escarres gangreneuses tombent , il s'établit une suppuration louable , & souvent le *dragonneau* se montre dans l'ulcere à mesure qu'il se déterge , alors on se comporte comme nous l'avons indiqué ci-dessus.

Les Nègres sont souvent attaqués de plusieurs de ces vers , qui se déclarent tous en même-temps , & à des parties différentes ; plusieurs se cassent ensemble , il survient alors autant d'engorgemens inflammatoires , qui peuvent être suivis d'accidens très-graves , ainsi que le prouve l'observation suivante.

Dans le commencement de l'année 1773, M. l'Abbé de la Beaume, Curé de la Paroisse de Remire, m'envoya un Nègre qu'il avoit acheté depuis peu, d'un navire nouvellement arrivé des Côtes d'Afrique. Un *dragonneau* s'étoit déclaré à une des jambes de ce Nègre, & par des tentatives trop réitérées qu'il avoit faites pour le tirer, il l'avoit cassé. Il y eut à l'endroit de la rupture de ce ver, une inflammation considérable qui fut bientôt suivie d'un abcès; je me hâtai de l'ouvrir, il en sortit une très-grande quantité de matiere purulente avec plusieurs portions de ver pourries & détachées; je ne pus parvenir à me procurer l'extrémité rompue qui restoit dans le tissu cellulaire. Je pansai l'ulcere pendant quatre à cinq jours, sans qu'il parût la moindre chose: au bout de ce temps, un engorgement inflammatoire se déclara à la partie interne & supérieure de la jambe & du genou; j'y appliquai des cataplasmes émolliens, & le pus parut formé le troisieme jour. Je fis l'ouverture de l'abcès, & il sortit

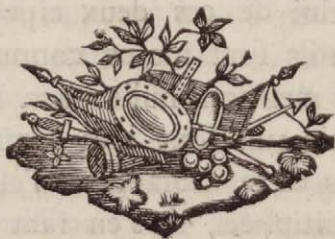
avec la matiere purulente , quatre à cinq pouces de ce ver qui étoit blanc , il avoit des mouvemens très-fenfibles , je le roulai autour d'un morceau de bois , & je l'affujettis comme à l'ordinaire ; je mis en ufage les moyens dont j'ai parlé , pour hâter fa fortie ; c'est-à-dire , que je prescrivis au malade une tifane amere , & je lui fis faire des frictions mercurielles fur la jambe , la cuiffe & la fesse , du côté où étoit le *dragonneau* forti. Au bout de deux jours de l'usage de ces remèdes , il se déclara quatre petits abscess à la cuiffe du même côté de la jambe malade , & deux à celle du côté opposé. A l'ouverture de tous ces abscess , il sortit une petite portion de *dragonneau* : je pris pour chacun d'eux , les précautions indiquées pour en prévenir la rupture , & en hâter la fortie. Le Nègre qui ne connoissoit que les moyens qu'on a coutume d'employer dans son pays pour s'en délivrer , s'occupoit en cachettes , après que je l'avois pansé , à défaire les bandages , & à tirailler ces vers ; de sorte qu'il en cassa trois

à quatre le même jour. Cet accident, que je n'avois pu prévoir, & que je ne devinois point avoir été produit par l'imprudence du Nègre, me fit d'abord croire que ces vers étoient entièrement sortis, & je pansai en conséquence les petits ulcères, qui guérissent très-facilement. Au bout de trois jours, il survint à chaque extrémité de ver rompue, un engorgement inflammatoire des plus violens, dont les uns se terminèrent par des abcès, & d'autres par des gangrenes. Je mis en usage les moyens convenables à chacun de ces états. Dans quelques-uns de ces abcès, les vers sortirent par lambeaux & produisirent à l'endroit de leur rupture, de nouvelles inflammations, afin de se procurer une issue : il en reparut de nouveaux aux cuisses & aux fesses. Je continuai l'usage des mercuriaux & de la tisane amère : tous les jours il sortoit une portion assez considérable de tous ces vers. J'eus grand soin d'empêcher ce Nègre de mettre en usage son procédé, en le faisant garder à vue par un autre Nègre. Je pansai les

ulceres , qui étoient la fuite des abfcès & des gangrenes , fuivant les principes indiqués. Le nombre des vers dont ce Nègre étoit attaqué , & qui fortirent tous , étoit fi confidérable , que pendant un certain temps , il en avoit douze qui fortoient enfemble ; de forte que fes deux jambes , fes deux cuiffes & fes deux fesses , fe couvrirent d'ulceres étendus : enfin peu à peu tous les vers fortirent , les ulceres fe guérirent fans le moindre accident , & au bout de fix femaines , ce Nègre fut en état de retourner chez fon maître.

Quoique les Nègres attaqués de *dragonneaux* en aient prefque toujours plusieurs enfemble , néanmoins je n'en ai rencontré aucun qui en ait eu autant que celui-ci ; j'en ai traité plusieurs qui en avoient deux , trois , quatre , qui toujours fortoient dans le même-temps , fur-tout fi on employoit les mercuriaux. J'en ai vu d'autres qui n'en avoient qu'un comme celui qui fait le fujet de la première obfervation. Quoique ces vers fe rencontrent plus communément aux ex-

trémities inférieures, il y en a cependant qui attaquent les supérieures, sur-tout les environs des épaules; j'ai eu occasion d'en observer deux sur le dos à deux Nègres différens; mais je n'en ai jamais vu sur la poitrine ni sur le ventre. Je n'ai observé cette maladie que chez les Nègres nouvellement arrivés d'Afrique, comme je l'ai déjà dit, & lorsqu'ils en sont guéris, ils n'y sont plus sujets. On peut en conclure, qu'elle est particulière à ces climats, & qu'elle dépend de quelque vice particulier, dû aux alimens dont on y use, ou à l'air qu'on y respire.



M É M O I R E IX.

Sur la morsure & la piquure des animaux venimeux, & les remédes qu'on a coutume d'employer pour leur guérison.

LES animaux dont la morsure est la plus mauvaise & la plus redoutable, par les accidens funestes qu'elle fait naître, sont les serpens. Ceux qui dans la Guiane passent pour les plus dangereux, sont les serpens à *sonnettes* ou à *grelots* (1), & les serpens à *grage* (2): il y en a un grand nombre d'autres, dont le venin est peut-être aussi funeste & aussi actif que celui de ces deux especes; mais comme ils sont moins connus, il n'en est fait mention nulle part. En général ces animaux sont très-communs dans les bois de la Guiane, & l'espece en est très-multipliée; il s'en faut cependant

(1) *Serpens caudifonus botcinnga.* Marcgrave.

(2) *Serpens echinatus.* Barrere, pag. 159.

de beaucoup qu'on en rencontre aussi fréquemment, que quelques voyageurs semblent le faire entendre; car d'après la manière dont ils s'expriment, on croiroit qu'il n'est pas possible de voyager dans ce pays, sans courir les risques d'en être mordu, ou du moins d'en trouver presque à chaque pas: aussi un grand nombre d'Européens, qui ne connoissent point ces contrées, en ont-ils une idée très-fausse, fondée sur ces récits infidèles. Ce qu'il y a de certain, c'est que souvent on voyage pendant long-temps sans rencontrer aucun de ces reptiles, & dans l'espace de douze ans, que j'ai resté dans ce pays, dont une partie de ce temps a été employé à voyager le long des rivières, dans les bois, dans les savannes ou prairies, & souvent dans des marécages, je n'ai vu qu'un petit nombre de ces animaux. Les Indiens & les Nègres chasseurs, qui continuellement occupés à parcourir les bois & toutes sorte de terrains incultes, en sont très-rarement mordus, quoiqu'ils soient tous

nuds, & exposés à marcher sur ces animaux, & même à les irriter de plusieurs façons. Il en est de même des Nègres cultivateurs, qui, marchant également pieds nuds, & continuellement occupés dans les champs, devroient être très-exposés à la morsure de ces reptiles, & c'est encore très-rarement qu'on en voit des exemples.

Le serpent à *sonnette* ne se trouve que sur les côtes de la Guiane, & dans des endroits humides & un peu marécageux; on n'en voit jamais dans l'intérieur des terres, à quelque distance de la mer. Ce serpent devient d'une grosseur monstrueuse, & son venin est le plus actif & le plus violent de tous ceux qu'on connoît; lorsque quelqu'un en est mordu il périt en très-peu de temps, si on n'y apporte les secours les plus prompts. Heureusement que ce reptile n'est pas aussi hardi, que quelques Naturalistes le prétendent; car toutes les fois qu'il est poursuivi ou chassé par des hommes, son premier soin est de fuir: d'ailleurs pour peu qu'il marche, il fait entendre

un petit bruit assez remarquable, causé par le mouvement de ses grelots (1), de maniere que presque toujours on est averti de sa rencontre, & on prend en conséquence des précautions pour l'éviter, & le laisser en repos.

Le serpent à *grage*, ne devient jamais aussi gros que le premier; il est rare sur les bords de la mer, & très-commun au contraire dans l'intérieur des terres, & dans tous les grands bois. Ce serpent est beaucoup plus hardi & plus méchant que le serpent à *sonnette*, & pour peu qu'on l'irrite, il ne fait aucune difficulté de s'élaner sur ceux qu'il rencontre, qu'il laisse néanmoins passer tranquillement si on ne lui dit rien; mais comme il se tient sur la terre, & que sa couleur y ressemble beaucoup, que souvent il est à moitié caché par des feuilles

(1) La queue de ce serpent (dit Barrere) est toujours terminée par de petites vertebres (appelées dans le pays grelots) qui vont en diminuant, dont l'articulation est lâche, & dont le frottement fait un bruit qu'on entend d'assez loin, pour avertir, sans doute, de se tenir sur ses gardes. *Histoire Naturelle de la France équinoxiale*, pag. 157.

fèches, & que quelque près qu'on foit de lui, il ne se remue jamais, que lorsqu'on le touche, ou qu'on marche sur lui; on est très-sujet à lui faire du mal sans le vouloir, & alors son premier mouvement est de mordre ceux qui l'irritent; de sorte qu'on voit assez fréquemment des morsures faites par ce serpent.

Le venin du serpent à *grage*, paroît infiniment moins actif, que celui du serpent à *sonnette*. Les accidens qui suivent la morsure du dernier, annoncent que son venin affecte les fonctions vitales; tandis que ceux qui suivent la morsure du serpent à *grage*, semblent dépendre en grande partie, de l'irritabilité qui a lieu à la partie mordue, qui en très-peu de temps devient d'un volume énorme; ce gonflement qui gagne successivement toutes les parties du corps, paroît être presque toujours la cause de la mort de ceux qui ont été mordus par ce serpent. La cause principale de la grande irritation qui se fait sur la partie blessée, dépend vraisemblablement de la

disposition & de la structure particulière des dents de cet animal : il est d'autant plus essentiel de les connoître, qu'on peut employer des moyens propres à prévenir ces accidens, presque toujours funestes.

Le serpent à *grage* a la tête beaucoup plus grosse que les autres serpens, de sorte que sa gueule est très-grande, ses mâchoires longues & fendues ; ses dents sont disposées de façon qu'elles sont toutes courbes, & leur convexité se trouve vers le dehors, & la concavité vers l'intérieur de la gueule ; les dents de toute la circonférence des mâchoires, sont peu longues, toutes pointues comme les dents d'une scie, & leur courbure est proportionnée à leur longueur. Les dents venimeuses sont au nombre de quatre, deux en haut & deux en bas, situées précisément à la pointe de chaque mâchoire ; ces dents qui occupent la place des incisives, sont environ six fois aussi longues que les autres, & leur courbure est considérable. Lorsque l'animal ferme la gueule,

ces dents se croisent les unes entre les autres; elles sont fort grosses à leur origine, & elles paroissent entées sur une espece de cellule ronde & creuse. La substance de cette cellule est précisément la même que celle de la dent, & elle se trouve enchassée dans une cavité assez superficielle du rebord alvéolaire des deux mâchoires, recouverte ensuite par les gencives. Les dents venimeuses sont d'abord fort grosses, mais elles vont en diminuant, en sorte que leur extrémité est très-aiguë; elles sont creuses, & leur cavité répond à celle de la cellule sur laquelle elles sont placées: cette cavité se continue jusqu'à l'extrémité de ces dents, qui sont percées d'une très-petite ouverture. Ces quatre dents, telles que nous venons de les décrire, sont enveloppées chacune dans un petit sac membraneux, qui prend naissance sur le rebord alvéolaire, à la circonférence de la base de la cellule de chaque dent, & se continue jusqu'à leur extrémité, dont il laisse une petite portion à découvert. Dans l'état ordinaire, & toutes les fois

que cet animal est tranquille, ses dents sont toujours enveloppées dans cette espèce de poche; mais si l'animal mord quelque chose, & que ses dents venimeuses entrent dans quelque corps, il est alors poussé vers le rebord alvéolaire, & les dents restent nues; mais aussi-tôt que les dents sont débarrassées, & que l'animal ne mord plus rien, ce sac se rétablit de lui-même, & s'étend jusqu'à l'extrémité de ces dents. J'ai remarqué plusieurs fois, que le ressort de ce sac est très-fort, même après la mort de l'animal; de sorte que si on le presse en l'approchant du bord des gencives, & qu'on l'abandonne ensuite à lui-même, il se rétablit sur le champ.

D'après la disposition de la gueule & des dents du serpent à *grage*, que nous venons de décrire, on voit que la morsure de cet animal doit être très-dangereuse. Toutes les fois que ce reptile est irrité, & qu'il s'élance pour mordre quelqu'un, il ouvre une gueule qui fait peur, & la pointe des dents venimeu-

ses présente alors un angle droit, au corps que l'animal veut mordre ; mais à mesure que ces dents entrent, & que les mâchoires se rapprochent, elles décrivent la ligne courbe qui leur est propre, & embrassent dans leur concavité une portion de chair assez grosse, & les dents ne peuvent plus sortir ; mais comme il se fait des efforts de part & d'autre ; c'est-à-dire, que celui qui a été mordu cherche à se retirer, & que le serpent de son côté cherche à fuir ; il faut de toute nécessité, ou que la portion de chair embrassée dans la courbure de ces dents, se déchire, ou que les dents cassent : le premier effet arrive rarement, & le second presque toujours. D'après cet exposé, on ne fera plus surpris des désordres qui arrivent à la partie mordue par ce serpent : si dans les premiers instans de cette morsure, on vient à bout d'arrêter le gonflement & les effets du venin, le malade n'en est jamais quitte, qu'au moyen de plusieurs abscess, & souvent de la gangrene qui

arrive à la partie mordue. Je n'ai jamais vu d'autres serpens avoir les dents disposées comme celles de ce dernier. Le serpent à *sonnette*, les a presque droites, peu longues, & elles se terminent presque toutes par deux petites pointes; les dents venimeuses ne s'y trouvent point, ou du moins elles ne sont pas plus longues que les autres. J'ai rencontré deux ou trois petits serpens, qui communément se trouvent dans les terres cultivées, dont les dents avoient une petite courbure semblable à celle des dents du serpent à *grage*, avec cette différence qu'ils n'avoient point les quatre dents venimeuses comme lui. Il en est un de ces trois serpens, de couleur noirâtre, dont la morsure est suivie d'accidens, qui annoncent une très-grande activité dans son venin. J'ai vu un petit chien, qui en le poursuivant, en fut mordu au museau, & qui périt en moins de quatre heures; dans un autre cas, je fis mordre par un de ces petits serpens, une poule à la crête, & elle mourut en moins de deux minutes; peu de temps

après j'en fis mordre une seconde par le même serpent , qui d'abord ne parut point affectée de cette morsure ; mais abandonnée à elle-même , elle devint d'abord languissante , elle traînoit ses ailes , ne voulut point manger , & mourut enfin au bout de sept heures ; ces deux derniers faits se sont passés au poste d'*Aprouague* , dans le mois de Septembre 1765 , en présence d'un grand nombre de personnes ; en les faisant , j'avois en vue des expériences propres à combattre un préjugé ridicule , dont je parlerai ci-après. Tout le monde connoît à Cayenne un petit serpent , qui est très-remarquable par sa couleur , d'un verd des plus éclatans , & par le dessein de sa peau qui est en petits carreaux , dont la morsure est suivie d'accidens bien graves. J'ai vu , pendant mon séjour au haut de la riviere de l'*Oraput* , un chien en être mordu , & il mourut en quatre à cinq heures de temps , sans qu'il eut le moindre gonflement dans aucune partie de son corps.

Tels sont les serpens que j'ai vus dans

la Guiane, dont le venin m'a paru très-actif; je ne doute pas qu'il n'y en ait un grand nombre d'autres, aussi mauvais que ceux-ci, d'autant plus, comme je l'ai déjà dit, que les especes de ces animaux y sont très-multipliées. Les *couleuvres* qui deviennent d'une grosseur énorme, ne sont point dangereuses, du moins leur morsure n'est suivie d'aucun accident fâcheux, & si on les craint, ce n'est que parce qu'elles sont assez grosses & assez fortes pour tuer un homme & en faire leur pâture; cependant, comme il n'y a pas d'exemple qu'elles ayent jamais attaqué des hommes, on se rassure sur cette crainte; en effet, ces reptiles s'adressent de préférence aux animaux de toute espece, auxquels ils font fortement la guerre.

Les remèdes qu'on a coutume d'employer pour la morsure des serpens, sont en grand nombre; les Indiens & les Nègres, connoissent une grande quantité de plantes, dont plusieurs ont réellement la vertu d'arrêter les accidens de ce venin dangereux, & qui par conséquent

ne doivent point être rejetées. Celles qu'on connoît pour être les meilleures, sont les *tayoves à serpent* (1), les *pois à serpent* (2), & la *liane à serpent* (3); ces plantes ainsi nommées par les Indiens, qui ont reconnu leur efficacité, sont très-communes dans les bois de la Guiane, & on les trouve en abondance dans leurs établissemens, où ils les cultivent pour ne pas en manquer dans le besoin.

La découverte de ces plantes est donc dûe aux Indiens ou *Sauvages*; il est étonnant combien ces hommes sont industrieux; plusieurs de ceux qui fréquentent les Européens, & qui sont presque toujours à leurs services, ont su trouver parmi des substances fort communes, des remèdes propres à

(1) *Arum maximum Egyptiacum, quod vulgò Colocasia, C. B. PIN. Tajoba Pifo.*

(2) Je n'ai trouvé cette plante décrite nulle part; c'est une liane qui s'étend fort au loin; elle porte des gouffes, qui, en mûrissant, jaunissent & se recoquillent, elles contiennent trois à quatre pois, gros comme des fèves de marais.

(3) *Aristolochia folio hederaceo, trifido, maximo flore, radice repente. PLUM.*

combattre leurs maux. Un Indien nommé Raimond, qui a été long-temps à mon service en qualité de chasseur, ma fait voir qu'il s'étoit guéri plusieurs fois de la morsure des serpens, au moyen de l'ail feul; cet Indien étoit si sûr de ce remède, qu'il le préféroit à tous ceux du pays, & il avoit grand soin de ne jamais partir pour la chasse, sans en avoir dans son sac; la maniere dont il en faisoit usage, étoit de l'appliquer sur l'endroit blessé, après l'avoir un peu écrasé, & d'en avaler ensuite quelques gouffes.

Il y a des vieux Nègres, qui connoissent également des plantes très-bonnes pour la morsure de ces reptiles. J'ai vu dans le mois d'Avril 1776, sur l'habitation de Belle-Terre, à une lieue de Cayenne, où je me trouvai, un bœuf mordu au museau par un serpent, dont on ignoroit l'espece; il devint d'abord très-enflé, il trembloit de toutes les parties de son corps, & enfin il tomba par terre, sans qu'il fut possible de le faire relever. Le Nègre vacher vint rendre compte à son maître de cet accident;

nous nous transportâmes ensemble sur les lieux, & nous trouvâmes l'animal couché par terre, ayant la respiration très-gênée : l'endroit mordu étoit à peine sensible, & on n'y voyoit qu'une petite égratignure sans le moindre gonflement, tandis que le reste du corps étoit fort enflé, & cette enflure paroissoit augmenter à vue d'œil. Un vieux Nègre de cette habitation, qui a coutume de traiter ces morsures, arriva peu de temps après nous ; il avoit ses deux mains plaines de feuilles d'herbes vertes ; je les examinai & je vis que ces feuilles étoient celles du *basilic odorant* à grande feuille, avec quelques feuilles & fruits de petit piment. Après qu'il eut examiné le bœuf, il se fit donner de l'eau dans un bassin, dans lequel il écrasa une partie de ces feuilles, & des petits piments, & lorsque l'eau eut bien pris la couleur verte de ces plantes, il en fit boire une partie au bœuf, & avec ce qu'il en resta il fit des frictions, d'abord sur l'endroit mordu, & ensuite sur tout le reste du corps de l'animal.

J'observai que ce Nègre frottoit ce bœuf à contre-poil, & tâchoit de faire pénétrer sur la peau, l'eau dont il se servoit. Environ trois à quatre minutes après cette opération, nous nous aperçûmes que l'animal étoit un peu mieux, la respiration devint beaucoup plus facile, & le gonflement parut ne plus faire des progrès. Comme il faisoit très-chaud dans cet endroit, & que s'étoit à l'heure de midi & dans un champ à découvert, nous nous retirâmes, & nous laissâmes le vieux Nègre, qui préparoit de nouvelle eau pour continuer les frictions : enfin le bœuf alla toujours de mieux en mieux, au bout de quatre heures il se leva, mangea de lui-même, & fut parfaitement guéri.

Un remède dont on fait usage depuis peu à Cayenne, pour la morsure du serpent, c'est le sucre brut ; un habitant d'Oyapoc, m'a assuré l'avoir vu employer avec succès, sur un Nègre mordu par un serpent à *grage* ; il m'a assuré de plus, qu'il avoit considérablement diminué les accidens qui ont coutume

d'arriver à la partie mordue. La maniere d'administrer ce remède, est d'en donner à manger à celui qui a été mordu, & d'en appliquer sur la playe qu'on a soin de changer de temps en temps. On a observé que le sucre theré & celui qui est raffiné, ne produisent pas les mêmes effets, & que parmi les sucres bruts, ceux qui sont les plus gras & les plus noirs, sont les meilleurs.

Je suis d'autant plus porté à croire, que ce remède est bon, que l'expérience m'a prouvé qu'il produisoit de bons effets pour la piquure de plusieurs insectes, & toutes les fois qu'il y est appliqué à temps, il diminue la douleur, arrête le gonflement, & prévient la fièvre, qui presque toujours a lieu dans tous ces cas, comme nous le dirons ci-après. Ce qui vient encore à l'appui de ce que nous disons sur la vertu du sucre, c'est l'observation de M. de la *Condamine*, sur la propriété qu'il a de détruire la malignité des substances vénéneuses, dont se servent les Indiens de l'Amazone, pour empoisonner leurs flèches.

Enfin, le remède, qui, depuis quelque-temps, a fait le plus de bruit pour la morsure des serpens venimeux, & auquel on a le plus de confiance, est *l'eau de luce*. En 1767, je trouvai, pour la première fois, l'occasion d'en faire usage sur un Nègre mordu par un serpent à *grage*; je lui donnai six gouttes de ce remède dans environ deux onces d'eau, & je répétai cette dose quatre fois par jour. La diminution & même la disparition des accidens grâves, me fit croire que les alkalis volatils, étoient efficaces contre le venin de ces reptiles, je me hâtai en conséquence de publier cette observation (1). Depuis ce temps, j'ai eu occasion d'employer deux fois l'eau de luce. La première étoit pour un Nègre mordu par un serpent dont j'ignorois l'espece, & les accidens ne furent pas bien violens: je lui administrai ce remède de la même manière qu'au Nègre dont nous venons de parler; il en fit usage pendant

(1) Voyez Journal de Médecine, mois d'Août 1770.

trois jours, & le quatrieme, il fut parfaitement guéri. Le second cas étoit sur un chien mordu si fortement par un serpent à *grage*, qu'en fuyant, il l'entraîna à plus de vingt à trente pas; les dents du serpent cassèrent vraisemblablement, & restèrent dans la playe: je fis avaler à ce chien, presque sur le champ, six gouttes d'eau de luce, dans deux onces d'eau: les premieres doses ne parurent suivies d'aucun effet. Comme je m'apperçus que les accidens augmentoient de plus en plus, je rapprochai les doses, & au lieu des six gouttes, j'en donnai douze & quinze, dans environs deux onces de vin. Ce remède ne parut produire aucun effet, & le chien mourut six heures après avoir été mordu, tourmenté de convulsions affreuses. Ce cas n'est pas le seul où la vertu des alkalis volatils ait semblé échouer: j'avais engagé M. *Clarac*, ancien Chirurgien du Roi au poste d'*Oyapoc*, actuellement habitant sur cette riviere, d'employer les alkalis volatils dans les

cas qu'il pourroit rencontrer ; il ne manqua point d'en faire usage sur un de ses Nègres mordu par un serpent à *grage*, vers le commencement de l'année 1773 : la morsure étoit à la partie inférieure de la jambe gauche. Le Nègre tomba peu de temps après, & ne peut plus se relever ; il se plaignoit d'une douleur des plus fortes à l'endroit mordu : deux autres Nègres l'apportèrent tout de suite à la maison de leur maître, qui n'étoit pas à plus de cinquante pas de cet endroit. M. *Clarac* voyant l'état de son Nègre, s'empressa de lui donner les alkalis volatils, & en donna d'abord huit à dix gouttes, dans environ trois onces de vin : la partie mordue étoit déjà considérablement gonflée ; il y fit quelques scarifications & y appliqua dessus le même remède : le Nègre ne cessoit de se plaindre de douleurs très-vives, il se couvrit de sueurs froides, le pouls devint petit & pressé, & le gonflement faisoit toujours des progrès considérables. M. *Clarac* voyant que le remède ne produisoit aucun effet, se décida à en augmenter la

dose , & à la répéter plus souvent , de forte qu'il donna jusqu'à vingt gouttes d'esprit volatil à la fois ; mais les accidens furent toujours en augmentant , les forces du Nègre diminuerent , le gonflement gagna de la jambe à la cuisse , au bas-ventre , à la poitrine , & le Nègre mourut quatre à cinq heures après la morsure. M. *Clarac* ne fit usage d'aucun autre remède , & lorsqu'il vit son Nègre pour ainsi dire perdu , il lui donna des doses très-rapprochées de ce remède , qui ne parut produire aucun effet. Ce Chirurgien , en m'instruisant de toutes les circonstances de ce fait , me marquoit qu'il regrettoit bien sincèrement , de ne pas avoir confié son Nègre à une Indienne sa voisine , qui traitoit toujours avec succès les morsures de ces reptiles , & qui depuis l'accident arrivé à son Nègre , elle avoit guéri un chasseur , d'une habitation voisine , au moyen de la *tayove à serpent*. Ce chasseur avoit également été mordu vers la partie inférieure d'une de ses jambes , par un serpent à *grage* qui tenoit une piece de

gibier, que ce Nègre voulut lui enlever. Un chien appartenant à ce chasseur, qui voulut aussi-disputer au serpent cette même proie, en fut mordu comme son maître, & il périt sous très-peu de temps. Le Nègre fut porté tout de suite chez l'Indienne qui lui administra son remède, & le tira d'affaires; de sorte qu'il en fut quitte pour un abcès qui arriva à l'endroit mordu.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que parmi les remèdes du pays, il y en a qui sont très-bons, & qui par conséquent, méritent d'être examinés avec plus d'attention qu'on n'a fait jusqu'à présent; la manière de les employer, & les doses qu'on en peut donner, ne sont connues que des Indiens ou des Nègres, qui ont coutume d'en faire usage, & qui se cachent si bien pour les préparer, qu'il n'est guère possible de découvrir leur secret. Le *basilic odorant* qui entre dans le remède, dont le Nègre que nous avons cité, se sert pour les bœufs mordus par ces reptiles, est une plante dont les vertus sont efficaces

contre la malignité de plusieurs substances vénéneuses. On verra dans le dernier Mémoire de ce volume, que dans l'année 1771, je lui découvris une vertu très-grande, pour arrêter les accidens causés par un des plus puissans poisons qu'il y ait dans le pays, c'est l'eau du *manioc*. J'avoue que je fus surpris, & en même temps bien aise, de voir en 1776, le Nègre en faire usage pour la morsure des serpens : si j'avois resté plus long-temps dans cette Colonie, j'aurois continué à faire des expériences sur cette plante, qui semble avoir des vertus très-grandes. (1)

Quant aux alkalis volatils, il paroît que leur vertu n'est pas toujours bien sûre; cependant comme il y a beaucoup d'observations en leur faveur, il con-

(1) Il est essentiel de ne pas confondre ce basilic, avec celui dont j'ai parlé dans le Mémoire IV, pour la guérison des fleurs blanches & des gonorrhées. Ce dernier est une plante indigene du pays, à laquelle on a donné le nom de *basilic sauvage*, par la ressemblance de ses feuilles, avec celles du basilic ordinaire d'Europe, qui est celui dont il est question dans ce Mémoire, & dans celui sur l'eau du *manioc*.

vient de continuer à en faire usage ; l'expérience , cette véritable mere des progrès de l'Art , prononcera un jour définitivement , pour ou contre.

M. *Sonnini* , qui a resté quelque temps dans la Guiane , a publié , depuis peu , des Observations qui semblent constater les vertus de ce remède. Il combat d'abord un préjugé ridicule qu'on a dans ce pays , sur une charlatanerie que les Nègres pratiquent , pour préserver de la morsure des serpens , & de la malignité de leur venin , & à ce sujet il dit : *quelques Nègres prétendent avoir le talent de préserver des mauvais effets du venin , en se faisant mordre par un de ces reptiles* (1). D'après cet exposé , il est aisé de voir que M. *Sonnini* n'est pas bien au fait du procédé qu'on emploie : je vais le décrire le plus succinctement possible.

Le Nègre charlatan fait d'abord avec ses deux mains , des frictions fortes sur une jambe de celui qu'il veut préserver du venin des serpens ; il prend ensuite

(1) Voyez Journal de Physique , par M. l'Abbé Rozier , mois de Décembre 1776 , pag. 469.

un peu de chaque racine de différentes plantes, qu'il a dans un petit sac, (parmi lesquelles j'ai connu celle de gingembre,) il les mâche & les réduit en pâte ; il les crache ensuite par petits morceaux sur la jambe frictionnée, & il continue les frictions jusqu'à ce que ces racines mâchées, ayent pour ainsi dire disparu. Il prend dans le même sac d'où il a tiré les racines, une tête de serpent desséchée, sur laquelle il reste encore quelques dents, & frotte cette tête sur la même jambe, lui faisant décrire certaines figures, en balbutiant quelques mots, auxquels personne n'entend rien. Souvent il arrive qu'en promenant cette tête sur la jambe, les dents s'accrochent à la peau, & y produisent une légère égratignure, de laquelle il sort un peu de sang ; alors l'opération, dit le Nègre, est bien faite : il remet la tête du serpent dans le sac, reprend une petite bouchée de racines, dont il s'est déjà servi, les mâche & les crache de nouveau sur la jambe, & continue à la frotter, jusqu'à ce que ces dernières racines

ne paroissent plus, & la cérémonie est alors finie. Le Nègre ferme ensuite bien exactement le petit sac, dans lequel il y a des racines semblables à celles dont il a fait usage pour les frictions, avec la tête desséchée du serpent, & le remet à la personne qui vient d'être frottée, lui recommandant de le porter continuellement sur elle; lui assurant que si elle le quittoit, elle ne seroit plus à l'abri des morsures de ces reptiles, ni de la malignité de leur venin.

Tel est le procédé que les Nègres emploient pour se préserver des morsures des serpens. Je l'ai vu pratiquer en 1765, au poste d'*Aprouague*, sur douze à quinze personnes le même jour. Le Nègre qui possédoit ce secret, étoit vieux & semblable à nos charlatans d'Europe; il alloit d'habitation en habitation, & cherchoit à trouver des dupes. Il s'en faut bien que tous les habitans, tant Créoles qu'Européens, ayent une confiance aveugle à ces imposteurs; un grand nombre sont même très en état d'apprécier la valeur de leurs secrets, & savent très-bien

le cas qu'on en doit faire : je suis surpris que M. *Sonnini* ne leur ait pas rendu plus de justice qu'il n'a fait.

La maniere dont s'exprime M. *Sonnini* au commencement de la page 474 du Journal cité, semble annoncer que dans le petit espace de temps qu'il a resté à Cayenne, il a eu beaucoup d'occasions de traiter ces morsures. Quoi qu'il en soit, je me bornerai, au sujet de ses Observations, à lui représenter, 1°. Que l'Indien qui fait le sujet de sa premiere Observation, me paroît ne pas avoir été mordu par un serpent à *grage*, par la raison que cette morsure est toujours suivie d'accidens grâves à la partie mordue, & dans le cas où l'on arrêteroît les effets du venin, le malade n'est guere en état de vaquer à ses affaires ordinaires, qu'au bout d'un mois, & souvent six semaines. D'après son exposé, l'Indien s'est levé le lendemain, & a été à la pêche le troisieme jour. Il y a beaucoup d'apparence que le Nègre qui fait le sujet de sa deuxieme Observation, a été mordu par un serpent, dont le venin n'a aucune

malignité, puisque dans trois heures de temps, il a été complètement guéri. Si M. *Sonnini* avoit disséqué la gueule du serpent à *grage*, il auroit vu, par la disposition & la structure particulière de ses dents, que ces morsures doivent être suivies d'une irritation considérable, laquelle doit produire des accidens plus ou moins graves; je suis d'autant plus surpris que cette recherche lui ait échappé, que son zèle le portoit à tout connoître. 2°. M. *Sonnini* n'a vraisemblablement pas été à portée de comparer les effets du venin du serpent à *grage*, avec ceux du serpent à *sonnette*, car si cela eut été, il n'avanceroit pas comme il le fait, que le venin du premier est plus actif & plus mauvais que celui du second (1). La malignité du venin du serpent à *sonnette*, est connue de tous les Naturalistes, & tout le monde fait à Cayenne, que lorsque quelqu'animal en est mordu, on n'a guere le temps de lui apporter des secours, & qu'il périt

(1) Voyez pag. 474, du Journal cité.

presque tout de suite. J'ai vu en 1774 sur une habitation des anses, un gros chien de chasse en être mordu, & il mourut en moins de trois quarts d'heures.

3°. La prudence de M. *Sonnini* étant connue, je suis surpris qu'il se soit décidé à donner l'eau de *luce* par cuillères dans un peu de vin, sans qu'auparavant il n'ait été convaincu par des expériences bien faites, qu'une pareille dose de ces substances ne pouvoit produire aucun accident. Tous ceux qui sont instruits de la nature des alkalis volatils & de leur causticité, trouveront sans-doute, cette dose un peu outrée.

4°. Enfin, je finirai ce que j'ai à dire sur cet objet, en témoignant à M. *Sonnini* ma surprise de ce qu'il dit à la dernière page de ses Observations, qu'on sera sans doute étonné, que dans la *Guiane* il n'y ait eu que lui muni de l'eau de *luce*. Quoique M. *Sonnini* ait été peu répandu parmi les habitans de Cayenne, il n'est pas possible qu'il ait ignoré qu'un grand nombre de personnes sont munies d'alkalis volatils, & que plusieurs ont cherché

les

les occasions de vérifier leurs vertus : il n'a sûrement pas ignoré que dans tous les Hôpitaux du Roi il y en a , & que tous ceux qui voyagent dans les bois , en portent toujours sur eux ; je ne puis donc m'imaginer quels peuvent avoir été les motifs , qui l'ont engagé à s'exprimer ainsi.

Les animaux dont on craint le plus la piquure , sont , la *mouche à drague* , le *scorpion* , la *bête à mille pieds* , & la *fourmi Flamande* : tous ces insectes piquent par le moyen d'un aiguillon extrêmement pointu , situé à la partie la plus postérieure de leur corps , & enchassé dans la partie inférieure du ventre. Lorsque ces animaux veulent piquer , ils contractent & resserrent leur ventre pour faire fortir l'aiguillon , & au moyen d'un petit mouvement qu'ils font , l'aiguillon entre dans le corps qu'ils veulent piquer ; j'ai observé que la pointe y reste presque toujours.

La piquure de la *mouche à drague* est la plus commune de toutes , parce

qu'elle vit & habite avec les hommes ; de maniere qu'on ne la trouve nulle part , que dans les maisons situées sur le bord de la mer. Cette mouche n'est point naturellement mauvaise ; j'ai observé plusieurs fois qu'elle ne cherche à piquer , qu'autant qu'on la chagrine ; de maniere que si elle se pose sur le visage de quelqu'un , elle ne fait aucun mal , si on la laisse tranquille ; mais si on veut la chasser, elle se venge dans l'instant , en tournant son ventre du côté de la peau , sur laquelle elle enfonce son aiguillon.

L'effet de la piquure de la mouche à *drague* , est de causer dans l'instant une douleur très-vive , qui se continue pendant plus de trois heures : la partie piquée enfle , & cette enflure devient considérable , sur-tout si elle se rencontre à des parties délicates , comme au visage , &c. la fièvre se déclare ensuite avec un mal de tête très-fort , qui dure sept à huit heures , plus ou moins. Les remèdes qu'on a coutume d'employer pour

prévenir le gonflement , la fièvre , & pour appaifer la douleur , font le suc de citron , avec lequel on frotte la partie , l'huile d'olive , & l'urine fraîche. J'ai observé qu'une goutte d'alkali volatil , versé sur la piquure , faisoit beaucoup de bien. Enfin , le sucre brut , qu'on applique sur la partie , me paru produire les meilleurs effets.

La piquure du *scorpion* ne paroît pas suivie d'accidens aussi forts , que celle de la mouche à *drague* , du moins le gonflement & la douleur sont moindres , ainsi que la fièvre. Les remèdes qu'on emploie , sont les mêmes que ceux dont nous venons de parler pour la piquure de la mouche à *drague* , ainsi que pour la piquure de la *bête à mille pieds* , qui produit à peu près les mêmes effets que celle du *scorpion*.

La piquure de la *fourmi Flamande* , est un peu plus mauvaise que celles dont nous venons de parler. La douleur , la fièvre & le gonflement , sont plus forts & durent plus long-temps.

Les Nègres font très-fujets à être piqués par cette espece de fourmi, en travaillant dans les champs; alors ils quittent le travail & restent couchés au moins deux jours. Je me suis assuré par des expériences suivies, que l'aiguillon de cette fourmi, qui est beaucoup plus gros & plus long que celui de la mouche à *drague*, est percé à sa pointe, comme les dents venimeuses du serpent à *grage*, & que toutes les fois qu'il entre dans quelque substance, il verse par cette ouverture, une petite goutte d'humeur rouffêâtre très-claire. J'ai constamment observé que cette humeur sortoit dans le moment que la fourmi faisoit un petit effort pour insinuer son aiguillon dans le corps qu'elle vouloit piquer.

Les remèdes qu'on emploie contre cette piquure, sont les mêmes que ceux que j'ai indiqué contre celle de la mouche à *drague*. Si dès le premier moment on n'employoit aucun de ces moyens, & que le gonflement devint très-fort, ainsi que la douleur, on appliqueroit

sur la tumeur, des cataplasmes anodins, qu'on auroit soin de renouveler deux fois par jour. Ces tumeurs se terminent constamment par la résolution, je n'en ai jamais vu qui ayent suppuré.





M É M O I R E XII.

Sur le Parraqua (1).

LE *parraqua* est un oiseau de l'Amérique méridionale de la grosseur d'une petite poule, à laquelle il ressemble par la forme de son corps, de son bec, de ses jambes & de ses pieds. La couleur de son plumage est d'un brun foncé sur le dos & fauve sous le ventre; les barbes de quelques plumes des aîles & de la queue, tirent un peu sur le roux: ses aîles sont courtes & son vol pesant. Sa queue constamment composée de douze pennes toutes égales, est pendante & longue de près d'un pied. La couleur de son bec, de ses jambes & de ses pieds, est d'un roux noirâtre; ses pieds sont composés de quatre doigts, trois en avant & un en arrière, tous armés d'ongles semblables à ceux des poules.

(1) Voyez planche première, qui représente l'oiseau dans son état naturel.

Les yeux du *parraqua* ne sont ni petits, ni grands, & leur couleur est semblable à celle de son plumage; mais lorsqu'il fait retentir sa voix ils deviennent rouges, de même qu'une petite peau qui est sous sa gorge, & qui n'est sensible que lorsque cet oiseau crie, ou qu'il est en colere.

Les plumes qui couvrent le dessus de la tête du *parraqua*, sont de couleur fauve, & plus longues que dans les autres oiseaux qui n'ont point de huppe; il a la faculté de les dresser en forme de crête. J'ai observé dans des *parraquas* privés, que les mâles les dressoient souvent, & les femelles très-rarement.

Le cri de cet oiseau est peut-être le plus fort de tous ceux du nouveau monde; il exprime positivement le mot *parraqua* d'où lui vient son nom. La force de cette voix m'avoit toujours fait soupçonner quelque chose de particulier dans l'organe qui la produit; je m'empresai, en conséquence, de disséquer plusieurs de ces oiseaux, & je trouva en

effet que la trachée-artere, au lieu d'entrer dans la poitrine comme dans les autres oiseaux, se portoit, au contraire, vers l'extérieur de cette cavité, passoit sur la partie antérieure de la clavicule gauche, descendoit le long & au dehors du sternum, recouverte seulement de la peau, jusque près de la partie inférieure du cartilage xyphoïde, où elle se recourboit, en faisant une anse, & remontoit de l'autre côté du sternum à peu de distance de la portion descendante, gaignoit enfin la partie supérieure de la poitrine, passoit sur la partie antérieure de la clavicule droite, & entroit dans cette cavité pour aller s'y distribuer comme à l'ordinaire (1). Cette disposition me parut d'abord fort singulière; je continuai mes recherches pour m'assurer si elle étoit constante dans tous ces oiseaux, & elles servirent à me faire connoître qu'elle étoit propre & particulière aux mâles seulement, tandis que

(1) Voyez planche deuxième qui représente l'oiseau disséqué, & la structure particulier de cette partie.

dans les femelles , cette partie étoit
 comme aux autres animaux. Je m'em-
 pressai alors de communiquer ce fait à
 l'Académie Royale des Sciences , à la-
 quelle j'envoyai à ce sujet un petit
 Mémoire. M. *Daubanton* , membre de
 cette Compagnie , qui trouva cette
 structure extraordinaire , me marqua
 qu'il seroit bien aise de voir la disposi-
 tion de cette partie sur l'oiseau même ,
 & qu'en conséquence il me prioit de
 lui en envoyer un conservé dans du rassa.
 Je profitai de la première occasion qui
 se présenta pour satisfaire ce célèbre
 Académicien , & peu de temps après il
 me fit l'honneur de m'écrire qu'il avoit
 reçu le *parraqua* que je lui avois envoyé ,
 & qu'il s'étoit assuré de la conformation
 de la trachée-artère. Il m'informa en
 même temps que l'Académie avoit arrêté
 que mon Mémoire seroit imprimé dans
 ceux des Savans étrangers , & qu'elle
 seroit mettre à la suite de mon Obser-
 vation , une note qui indiqueroit , que
 le Pere Feuillée est le premier Auteur

de cette découverte : comme on peut le voir dans ses observations physiques, mathématiques & botaniques *in-4^o. pag. 285*. Cet Auteur appelle cet oiseau *catracas*, & il dit, que sa trachée-artere descend jusqu'au dessous du ventre, remonte ensuite vers le gosier, &c. M. *Daubenton* finit par me dire, que mon Mémoire ne sera imprimé que parce que mes Observations ont été faites avec plus d'exactitude que celles du Pere Feuillée.

L'organisation particulière de la trachée-artere de cet oiseau, est sans doute la vraie cause de la force de sa voix. C'est depuis la pointe du jour jusqu'au soleil levé, qu'il l'a fait le plus entendre, en répétant plusieurs fois de suite le mot *parragua*; ils crient ordinairement plusieurs ensemble, & se répondent alternativement les uns aux autres. La saison où ils crient le plus fort & le plus souvent, est au commencement & à la fin de l'hiver, & ce temps annonce précisément celui de leurs amours. Ils

couvent assez constamment deux fois l'année; la première couvée, est toujours en Décembre ou Janvier, & la seconde en Juin ou Juillet. Pendant le temps de l'incubation & de l'éducation de leurs petits; on les entend peu, à moins que ce ne soit quelque mâle qui se rencontre sans compagnie, & alors il crie jusqu'à ce qu'il en ait trouvé une.

Les *parraquas* pondent quatre, cinq & six œufs à la fois; ils construisent leurs nids sur des petites branches bien touffues, à environ sept à huit pieds de haut. Lorsque les petits sont éclos, ils descendent peu de temps après leur naissance à terre, & la mere les conduit & les mene comme nos poules mènent leurs poussins. Les alimens ordinaires de ces oiseaux, sont des graines & des fruits de toute espèce; mais lorsque les *parraquas* sont jeunes, & qu'ils ne font que sortir de leurs nids, ils vivent presque toujours de vers & de petits insectes, que la mere leur trouve en grattant la terre. Lorsqu'ils sont grands & en état de voler, ils quittent

& abandonnent leur mere, cherchent eux-mêmes leur subsistance. Outre les fruits & les graines dont ils se nourrissent, ils mangent aussi de l'herbe tendre; aussi en voit-on souvent par terre le long des savanes ou prairies, où il y a de l'herbe jeune & verte, & cela du bon matin peu après le lever du soleil; car, si-tôt que la chaleur commence à devenir un peu forte, ils s'enfoncent dans les bois, & restent dans les endroits les plus touffus & les plus garnis de feuilles vertes, où l'on a beaucoup de peine à les découvrir; le soir ils sortent de leur prison, font d'abord entendre leur voix, & vont chercher de quoi manger.

Les *parraquas* se trouvent en général par-tout; c'est-à-dire, dans les grands bois à l'intérieur des terres, ainsi que sur les bords de la mer. Ils se plaisent beaucoup aux *niamens* (1) & aux environs des établissemens & des terres cultivées: au contraire, les *hocos*, *agamis*,

(1) On appelle *niamens*, des bois revenus dans des terres qui ont été cultivées.

marayes & *grosses perdrix*, &c. ne se trouvent que dans les grands bois, & à quelque distance de la mer. Les *parraquas* qui vivent aux environs des établissemens, sont sauvages & fort rusés, de sorte qu'on a bien de la peine à les attraper; mais ceux qui vivent dans l'intérieur des terres, & qui voient rarement l'homme, sont beaucoup moins farouches, & on les approche plus facilement. Lorsqu'on en rencontre de petits, & qu'on les élève dans les maisons, ils deviennent si privés, que souvent ils en sont incommodés; ils ne quittent jamais le lieu où ils ont été élevés; ils couchent toujours dehors, perchés sur les arbres qui en sont les plus voisins; ils y restent jusqu'à ce que le soleil soit levé, & ils ont grand soin de faire entendre leur voix si-tôt que le jour paroît. La chair du *parraqua* est très-bonne à manger, & on la compare, sur-tout celle des jeunes, à la chair des faisans. Les vieux sont fort durs; les habitans de Cayenne ont observé

que ces oiseaux faisoient une fort bonne soupe.

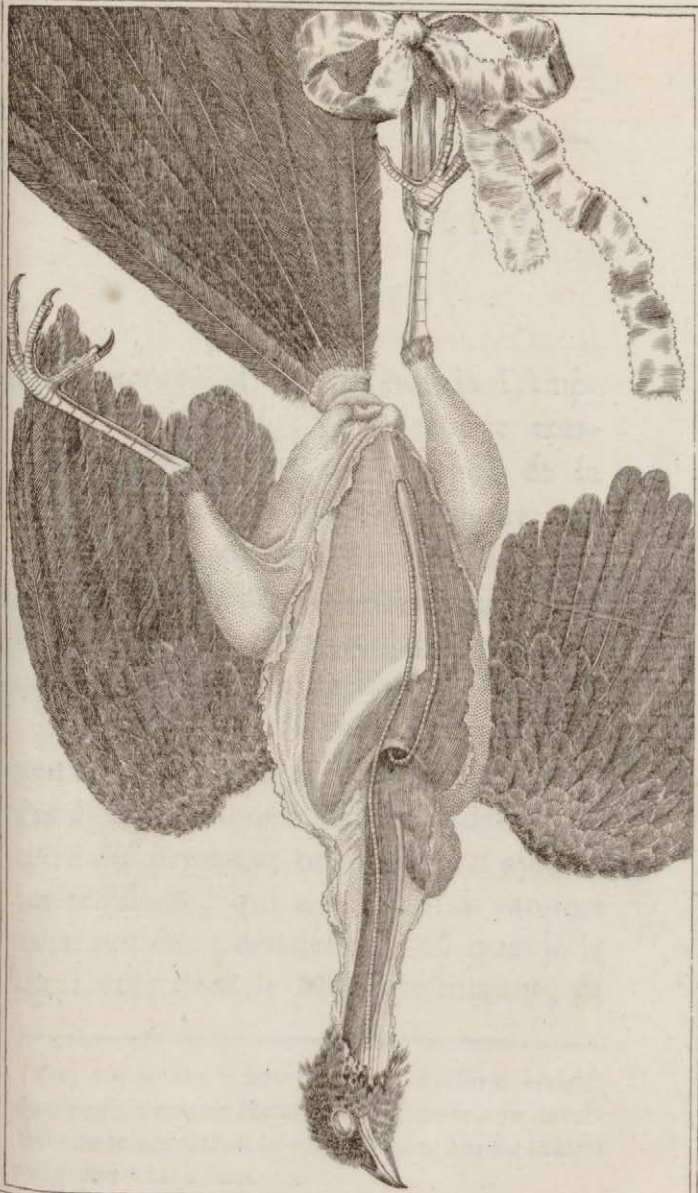
Le seul oiseau qui ait du rapport avec le *parragua*, c'est le maraye; mais il en diffère, à tant d'égards, comme je le dirai dans l'histoire de ce dernier, qu'on ne peut pas se refuser de regarder ces deux oiseaux, comme très-différens l'un de l'autre.





martinet

Le Parraqua.



Martinet.

Le Parragua, ouvert.

M É M O I R E XIII.

Sur le Maraye (1).

LE *maraye* est un oiseau de l'Amérique méridionale; il se trouve très-communément dans tous les bois de la Guiane; son nom lui a été donné par les Indiens ou naturels du pays; les François l'appellent faisan, de même que le *parraqua*: en effet, se sont les oiseaux qui ont le plus de rapport au faisan.

Le *parraqua* & le *maraye*, sont donc deux oiseaux qui se ressemblent à bien des égards, comme je l'ai dit dans l'histoire du premier; on peut y en ajouter un troisième, qui a un grand rapport avec ces deux derniers, ainsi que je le ferai voir dans le Mémoire suivant, &

(1) J'ai préféré le nom de *maraye* à celui de *marail*, dont presque tous les Naturalistes se servent, par la raison que le premier est le véritable nom que les Indiens ont donné à cet oiseau.

auquel on peut donner le nom de troisieme faisan de la Guiane.

Le *maraye* est un oiseau de la grosseur d'une poule ordinaire, à laquelle il ressemble par la forme de son corps, de son bec, de ses jambes, & de ses pieds; la couleur du fond de son plumage, est d'un noir dont les reflets sont verdâtres, avec de petites taches blanches aux environs du jabot & du cou; ses ailes sont courtes, & son vol pesant; sa queue constamment composée de douze pennes toutes égales, est longue & pendante, & l'oiseau a la faculté de la relever & de l'étendre en éventail, ce qui annonce pour l'ordinaire son contentement (1). M. le Comte de Buffon, dans l'histoire qu'il donne de cet oiseau, dit, que le *maraye* a les plumes de la queue en tuyaux d'orgue, comme le faisan. Cette structure n'existe

(1) C'est vraisemblablement d'après ce caractère, que M. Aublet a assuré à M. de Buffon, que cet oiseau est un véritable dindon. Voyez Histoire Naturelle des oiseaux, par M. de Buffon, tom. IV. pag. 154.

point dans l'état naturel de cet oiseau, à moins qu'on ne lui ait arraché les plumes de la queue, dans des temps différens. Je suis surpris que M. *Sonnini*, qui a observé cet oiseau sur les lieux, ait dit aussi, que les plumes de sa queue sont disposées comme celles du faisan (1).

Le bec du *maraye* est noirâtre, de la longueur, de la grosseur & de la forme de celui de nos poules; il a sous la gorge une peau mince, qui pend communément d'un demi-pouce, & quelquefois d'avantage; cette peau, dans l'état ordinaire de l'oiseau, est d'un rouge pâle, mais elle devient d'un rouge vif & éclatant toutes les fois qu'on l'irrite ou qu'il a été blessé par des chasseurs, elle augmente aussi de volume & d'étendue, soit en longueur, soit en épaisseur.

Le célèbre Naturaliste, que j'ai déjà cité, ne fait point mention de cette membrane charnue; il dit seulement, que le *marail* a une espace nud & rouge

(1) Voyez Journal de Physique, par M. l'Abbé Rozier, mois d'Avril 1775, pag. 346.

sous la gorge (1). M. *Sonnini*, en parlant de cet oiseau, s'exprime ainsi : « la gorge est dénuée de plumes, la peau » en est rouge & semée de poils noirs ; » cette peau n'est point une membrane » comme le dit M. *Briffon*, fans doute, » pour rapprocher le marail du genre » du dindon, dans lequel il le range (2) ». Je puis cependant bien assurer à M. *Sonnini*, que s'il eut observé bien attentivement cet oiseau, il n'auroit vu d'autre partie sous la gorge, dénuée de plumes & rouge, que la membrane dont j'ai parlé, sur laquelle il y a en effet de petits poils noirâtres. Cette membrane est si sensible dans les *marayes* vivans, qu'il n'y a personne dans la *Guiane*, qui ne la connoisse : je l'ai vue dans des *marayes* blessés par des chasseurs, avoir plus d'un demi-pouce d'étendue, & d'un rouge des plus vif ; mais si-tôt que l'oiseau est mort, le rouge disparoît & la membrane s'efface presque

(1) Voyez *Histoire Naturelle* par M. de *Buffon*, tom. IV. pag. 154.

(2) Voyez le *Journal de Physique* déjà cité, pag. 347.

tout-à-fait, de forte qu'alors il faut
 favoir qu'elle existe pour pouvoir la
 trouver. Les yeux de cet oiseau sont
 dans l'état ordinaire, petits & d'un brun
 foncé, l'iris est noirâtre, & non jaune
 comme le dit M. *Sonnini* (1); dans
 la colere ils deviennent plus gros & plus
 faillans; la membrane externe propre &
 particuliere aux yeux des oiseaux, de-
 vient d'un rouge très-vif; dans cet état,
 les plumes qui couvrent le dessus de sa
 tête se dressent, sa voix se fait enten-
 dre très-fortement, & enfin l'animal de-
 vient si défiguré, qu'il ne ressemble plus
 à son espece, & tout annonce en lui
 l'émotion de la colere la plus vive. Ses
 jambes & ses pieds sont d'un rouge vif,
 les doigts sont au nombre de quatre,
 trois en avant & un en arriere beaucoup
 plus court que les trois autres; tous ces
 doigts sont terminés par des ongles noirs
 assez aigus, qui lui servent, non-seule-
 ment à s'accrocher sur les arbres, mais

(1) Voyez Journal de Physique, pag. 347.

encore à gratter la terre lorsqu'il a des petits, comme font les poules.

Tels font les caracteres extérieurs par lesquels on peut au premier coup d'œil reconnoître un *maraye* (1); nous allons maintenant examiner la disposition des parties internes, & cette connoissance fera fans doute plus utile pour assigner à cet oiseau, son vrai rang parmi les especes qui en approchent le plus.

Le *maraye* a un jabot, comme tous les oiseaux granivores, moins grand & plus mince que celui de nos volailles; son estomac ou gégier est plus grand, plus mince, & par conséquent moins musculueux; le reste du canal intestinal paroît beaucoup moins long: quant aux autres parties internes contenues dans le bas-ventre, je n'y ai rien découvert d'intéressant; il n'en est pas de même des parties de la respiration, elles méritent d'être examinées avec attention.

La trachée-artere du *maraye*, descend

(1) Voyez planche troisieme, elle représente cet oiseau dans son état naturel.

comme dans tous les animaux , le long du col , sur la partie antérieure de l'œsophage ; parvenue à l'entrée de la poitrine , elle se dirige vers l'extérieur de cette cavité , & passe sur la portion antérieure de la clavicule gauche , s'avance sur la partie supérieure du sternum , recouverte simplement de la peau , & descend de quelques lignes sur cet os ; elle se recourbe ensuite , & remonte en se portant vers la partie droite , & passe sur la portion antérieure de la clavicule du même côté , sur laquelle elle se recourbe pour entrer dans la poitrine , où elle va se terminer , comme dans les autres animaux.

La portion de la trachée-artère , qui s'avance sur le sternum , pour former l'anse inférieure qu'elle fait avant de remonter , a communément dix-huit lignes de long , depuis l'extrémité supérieure de la poitrine , jusqu'à la partie inférieure de sa courbure ; cette anse ou courbure , se trouve fortement embrassée , par un muscle très-fort , dont

quelques fibres semblent se confondre avec la substance cartilagineuse des anneaux de la trachée-artere; le reste des fibres charnues n'y sont jointes qu'au moyen d'un tissu cellulaire assez lâche.

Ce muscle a communément quatre pouces de long, & descend jusqu'au cartilage xyphoïde, où il va se terminer à quelques lignes de sa partie inférieure, en s'y attachant fortement par des fibres tendineuses. La disposition de ce muscle est telle, qu'en partant de l'anse de la trachée-artere, ses fibres sont jointes & confondues ensemble, & ne forment qu'un seul corps; mais à quelques lignes de cette anse, il se partage en deux bandes, qui en descendant se portent, une de chaque côté de la crête du sternum, ne restant jointes ensemble que par un tissu cellulaire assez lâche; ces deux bandes charnues, en descendant confondent plusieurs de leurs fibres avec celles des pectoraux: enfin, lorsqu'elles sont parvenues vers la partie inférieure du sternum, elles se rappro-

chent & se joignent de nouveau, leurs fibres deviennent tendineuses, & forment par leur union, un tendon plat & court, qui s'attache fortement à la portion inférieure du cartilage xyphoïde, comme je l'ai déjà dit (1) : d'après cette disposition, il paroît, que le véritable usage de ce muscle est d'affujettir la portion de la trachée-artère, qui s'avance sur le sternum, afin que dans les différens mouvemens de cet oiseau, elle ne remonte pas, ce qui auroit pu arriver fort aisément, par le peu de longueur de la portion qui s'avance sur cet os, & qui n'y est attachée que par un tissu cellulaire fort lâche. Cette disposition de la trachée-artère, & le muscle dont nous venons de parler, se trouvent indistinctement dans le mâle & la femelle des *marayes*; j'étois d'autant plus intéressé à vérifier le fait, que dans *le parraqua*, la position de la trachée-artère ne se trouve telle que je l'ai décrite, que dans le mâle seulement; mais dans

(1) Voyez planche quatrième; elle représente l'oiseau disséqué, & fait voir la disposition de ces parties.

les *marayes*, il ne doit rester aucun doute sur l'existence de ces parties dans les femelles; j'en ai disséquées plusieurs qui avoient des œufs prêts à être pondus, & elles avoient ces parties comme les mâles.

On ne trouve des *marayes* que dans les grands bois, & à quelque distance de la mer; ils préfèrent les endroits secs & élevés, aux endroits bas & marécageux; souvent on en trouve plusieurs ensemble, quoique M. *Sonnini* dise qu'ils ne sont jamais que par paires, & qu'ils fient la société de leurs semblables (1); c'est sur-tout en été qu'on en rencontre six, huit, & quelquefois plus ensemble, de même que les hocos & les agamis, &c. Mais dans l'hiver, qui est la saison des pluies, & le temps où ils ont coutume de couver, ils sont beaucoup plus isolés, souvent alors on les trouve par paires. Les *marayes* couvent ordinairement deux fois par an; c'est-à-dire, au commencement des pluies, vers

(1) Journal de Physique, pag. 348.

le mois de Décembre ou Janvier, & à la fin de cette saison, comme au mois de Mai ou Juin; ils ont coutume de pondre trois à quatre œufs, & souvent six. M. *Soninni* croit qu'ils n'en pondent que deux, mais je n'ai jamais trouvé de nid où il n'y en eut plus de deux, presque toujours quatre & souvent six. Ces oiseaux construisent leurs nids au milieu des arbres bien touffus, & le plus près du tronc qu'ils peuvent, de sorte qu'on a bien de la peine à les découvrir. Lorsque les œufs sont éclos, la mere nourrit les petits dans leur nid, jusqu'à ce qu'ils soient un peu grands, & que leurs plumes commencent à sortir; alors, âgés seulement de douze à quinze jours, ils descendent à terre avec leur mere, qui les mene comme nos poules menent leurs pouffins.

Les petits *marayes* une fois à terre, vivent de petites graines, des fruits mûrs, & même de petits vers & d'insectes; leur mere gratte la terre tout comme nos poules, elle reçoit également ses petits sous ses aîles, où elle

les met à l'abri de la pluie & des injures du temps : enfin, ils s'y réfugient toutes les fois qu'ils font poursuivis ou attaqués par d'autres animaux, contre lesquels la mere peut les défendre. Lorsqu'ils font grands & en état de voler, ils quittent leur mere, cherchent eux-mêmes leur subsistance, & restent ensemble jusq'au renouvellement des pluies, où la saison des amours les sépare par paires.

Les *marayes* ne descendent guere à terre, que lorsqu'ils ont des petits ; dans tout autre temps ils restent perchés sur les arbres ; le matin & le soir font les temps les plus favorables pour les découvrir ; ils font alors perchés sur des arbres où il y a quelque graine ou quelque fruit propre à leur nourriture, & il est d'autant plus aisé à les y découvrir, qu'en mangeant, ils en laissent tomber par terre, qui font du bruit, & avertissent les chasseurs de l'endroit où ils font. Sur les huit à neuf heures du matin, où la chaleur devient un peu forte, ils ont soin de se mettre vers le

milieu des arbres touffus , où ils font fraîchement & à l'abri des rayons du soleil ; ils y restent assez tranquilles jusqu'à quatre à cinq heures du soir , ou ils vont de nouveau chercher de quoi manger.

Lorsqu'on prend de jeunes *marayes* , ils s'appriivoient fort aisément , & deviennent extrêmement privés ; ils connoissent si bien la maison où ils ont été élevés , qu'ils ne la perdent jamais de vue , c'est-à-dire , que s'ils s'en éloignent , ils savent très-bien la retrouver ; mais on a bien de la peine à les y faire coucher , ils préfèrent toujours à passer la nuit sur les toits , ou perchés sur des arbres voisins de la maison , à peu près comme font les poules , lorsqu'elles couchent dehors. Je ne connois point d'exemple , que des *marayes* privés , aient couvé & produit des petits ; les femelles pondent bien des œufs , mais elles les laissent tomber en marchant , sans chercher à construire aucun nid , ni montrer la moindre disposition à l'incubation. Il en est de même des *hocos* ;

J'en ai vu deux à *Oyapoc*, dont l'un étoit mâle & l'autre femelle, qui ne se quittoient jamais; la femelle pondoit tous les hivers plusieurs œufs qu'elle laissoit tomber par terre au premier endroit où elle se trouvoit, sans jamais montrer la moindre disposition à faire des nids, ni à couvrir : au reste, une grande partie de ces œufs étoient sans coque.

Le cri du *maraye* est doux & léger dans l'état ordinaire, & c'est celui qu'il fait entendre tous les matins à la pointe du jour; mais lorsqu'il est blessé ou irrité par quelqu'animal qui le poursuit, il pousse des cris beaucoup plus forts & plus véhémens, dont la formation paroît être dûe à la grande étendue de la trachée-artère, & à l'espece de crosse qu'elle forme sur la partie supérieure du sternum.

La chair du *maraye* est très-bonne à manger, sans qu'elle soit comparable à celle de nos faisans, d'autant plus qu'il est fort rare d'en trouver qui ne soient durs; aussi ne peut on les manger qu'en daube, ou bien à la soupe : si on



Martinet

Le Maraye.



Le Maraye ouvert.

en rencontre quelqu'un de jeune, & qu'il soit gras, on peut le faire rôtir, à cet âge ils sont assez tendres.

Telle est l'histoire du *maraye*, qui quoique fort commun dans tous les bois de la Guiane, étoit très-mal connu : je vais passer à l'*yacou*, qui ne paroît pas l'être beaucoup mieux ; à la vérité ce dernier est beaucoup plus rare, & n'habite que certains cantons.



M É M O I R E XIV.

Sur l'Yacou (1).

L'*YACOUC* est un peu plus gros que le maraye, il ressemble à ce dernier par la forme du corps ; la couleur du fond de son plumage est aussi la même, avec cette différence qu'il a beaucoup plus de taches blanches à l'extérieur de ses ailes & sur la tête ; les plumes qui couvrent cette dernière partie, sont aussi plus longues que celles du maraye, & il les dresse plus souvent & plus facilement que lui ; ses yeux sont grands & très-faillans, l'iris est d'un roux pâle, & la prunelle noire ; ils sont entourés d'une peau bleuâtre sans plumes, & qui ressemble assez bien à celle qui entoure les yeux des jeunes dindons. La couleur de cette peau se continue jusques près

(1) Le nom d'*Yacou* paroît avoir été donné à cet oiseau par les Indiens du Brésil ; j'ai cru devoir le lui conférer comme étant le plus généralement connu. Les Indiens de la Guiane l'appellent *couyovit*.

de deux tiers du bec , & l'autre tiers est d'une couleur noirâtre.

L'*yacou*, ainsi que le maraye, a une peau mince , qui lui pend sous la gorge, avec cette différence qu'elle est d'un noir obscur, sur laquelle on voit quelques petits poils également noirs. Je n'ai jamais vu changer cette membrane de couleur, dans le temps que cet oiseau s'irrite, non plus que ses yeux, qui dans tous les états m'ont paru rester les mêmes. Ses aîles sont courtes & semblables à celles du maraye, aussi a-t-il exactement le même vol. Sa queue est un peu plus longue, composée, comme celle du maraye, de douze pennes toutes égales: dans l'état ordinaire & tranquille de l'*yacou*, elle est pendante, mais il la relève & l'étend suivant les différentes émotions qui l'affectent. J'ai observé dans ceux que j'ai vu privés, qu'ils ne manquoient jamais de la relever lorsqu'on les carressoit, ou qu'on leur donnoit à manger quelque chose qui les flattoient; leurs jambes & les doigts de leurs pieds sont rouges comme ceux du

maraye, ils ont également trois doigts en avant, & un en arriere, tous armés d'ongles assez aigus, longs & noirs (1).

Le cri de l'*yacou* est doux & très-foible, il produit deux sons différens; le premier, qui paroît être le plus naturel, est celui qu'il fait entendre presque toujours; il est dû à l'expiration de l'air, & semblable au cri des petits dindons; le second, plus foible que celui-ci, qu'il fait entendre beaucoup plus rarement, semble être produit par l'inspiration de l'air: ce cri paroît être plaintif; aussi, on ne l'entend guere que lorsque l'animal est triste ou malade, ou lorsqu'il est pressé par la faim, & qu'il veut manger. Les Indiens ont trouvé au premier de ces cris, quelque rapport avec l'expression *couyovit*; le second exprime assez bien celui d'*yacou*: deux noms qu'on a donné à cet oiseau.

La position de la trachée-artere de l'*yacou*, n'a absolument aucun rapport

(1) Voyez planche cinquieme, qui représente cet oiseau dans son état naturel.

avec celle du maraye , ni avec celle du parraqua ; je me suis procuré plusieurs de ces oifeaux , que j'ai difléqués , & je n'ai rien trouvé de particulier dans cette partie , laquelle fe porte directement dans la poitrine , pour s'y diftribuer comme dans les autres oifeaux , & cela indiftinctement chez le mâle & la femelle ; quant aux autres parties internes , je n'y ai rien vu de remarquable.

Les mœurs & les habitudes de l'*yacou* , paroiffent être les mêmes que celles du maraye ; j'ai queftionné à ce fujet , les Indiens qui font le plus à portée d'en voir , & tous m'ont affuré , qu'ils pondent la même quantité d'œufs , qu'ils conftruifent leurs nids de la même façon , & élevent leurs petits de même , qu'ils fe nourriffent des mêmes alimens , & enfin , qu'ils ont les mêmes difpofitions à s'appriivoifer dans les maifons , & à ne vouloir coucher que fur les toits , ou perchés fur des arbres près de l'endroit où ils ont été élevés.

L'*yacou* , eft un oifeau extrêmement rare aux environs de Cayenne , & on

ne le trouve que très-avant dans l'intérieur des terres , ou aux environs de l'Amazone ; on le trouve aussi très-fréquemment dans le haut de la rivière de l'Oyapoc , sur-tout , vers le *Camoupi*. Pendant mon séjour dans ce pays , je n'ai guere vu que dix à douze de ces oiseaux , & tous venoient du haut de l'Oyapoc ; les Indiens qui y sont établis , en apportent de vivans & de privés , & ce sont les seuls qu'on voit à Cayenne. M. de Fiedmond , Gouverneur , en avoit un qui lui avoit été donné par ces Indiens ; il étoit extrêmement privé ; il se promenoit dans la plûpart des maisons de Cayenne , & ne manquoit jamais de venir tous les soirs se coucher sur la maison du gouvernement. Lorsque je partis pour la France , M. de Fiedmond , eut la complaisance de m'en faire présent , & malgré la traversée la plus longue & la plus pénible , je l'ai conservé jusqu'aux portes de Marseille , où j'ai eu le désagrément de le perdre.

D'après les caractères que je viens

d'assigner à l'*yacou*, on voit qu'il en a beaucoup de communs avec le maraye: cependant quelques-uns sont assez différens pour pouvoir établir deux especes distinctes d'oiseaux, qui paroissent ne s'être jamais mêlés ensemble; la seule position de la trachée-artere dans le maraye, qui ne se trouve point dans l'*yacou*, suffiroit sans doute pour établir leur différence, sans compter un grand nombre de caractères extérieurs, qui ne se trouvent pas les mêmes; comme, la différence de la couleur de la peau qui leur pend sous la gorge, qui est noire à l'*yacou*, & rouge au maraye; celle des yeux, qui dans le premier sont grands, très-faillans, & entourés d'une peau bleuâtre, tandis qu'au maraye ils sont petits, sans peau bleuâtre, & deviennent rouges lorsqu'il est irrité: enfin, la différence de la grosseur, de la couleur du plumage, & des endroits qu'ils habitent, font encore de ces oiseaux, deux especes très-distinctes.

Il en est de même du parraqua, quoiqu'il ait la disposition de la trachée-

artere, fort semblable à celle du *maraye*; néanmoins elle en differe assez, pour voir que c'est une espece à part; celle du *parraqua* descend jusqu'à la partie inférieure du sternum, & celle du *maraye* ne descend qu'à quelques lignes de la partie supérieure de cet os, où elle est assujettie par un muscle fort, qui après l'avoir embrassée à sa courbure inférieure, va se terminer au cartilage xyphoïde; ce muscle n'existe point dans le *parraqua*: celui-ci a une voix des plus fortes, exprimant positivement son nom; le *maraye* a au contraire un cri très-doux & fort léger, qui n'a aucune expression déterminée; il a de plus, une membrane rouge qui lui pend sous la gorge, que le *parraqua* n'a point: enfin on observe encore des différences dans leur grosseur, la couleur de leur plumage, leurs habitudes & leurs mœurs, &c.

D'après l'histoire que nous venons de faire du *parraqua*, du *maraye*, & de l'*yacou*, & de la comparaison de leurs principaux caracteres, il est aisé de voir



marinet

L'yaou.



que ces trois oiseaux forment trois espèces distinctes, & il sera facile à l'avenir de ne plus les confondre ensemble, comme cela est arrivé plus d'une fois, parce qu'on ne connoissoit que quelques-uns des caractères extérieurs, qui sont communs à ces trois oiseaux.



 M É M O I R E X V.

Sur le Manioc, sa culture, & les différentes préparations qu'on en fait.

LE *manioc* est un arbrisseau qu'on cultive dans presque toute l'Amérique méridionale; les Indiens, les Nègres, & même une partie des Blancs se nourrissent avec sa racine, préparée de différentes façons. Il seroit inutile de décrire cet arbrisseau, parce qu'en Amérique tout le monde le connoît, & que d'ailleurs un grand nombre de personnes en ont donné des descriptions très-exactes. Je me contenterai seulement de faire observer, qu'à Cayenne on en connoît de deux especes; la première est appelée simplement *manioc* (1); tout le

(1) On connoît à Cayenne quatre ou cinq sortes de *manioes*, qui ne diffèrent que par quelques caracteres extérieurs, très-peu sensibles, la racine est la même, & l'eau qu'on en extrait est toute vénéneuse.

monde la cultive , & elle fert de nourriture à la plus grande partie des habitans de ce pays ; l'eau qu'on extrait de sa racine , lorsqu'on la prépare , est un poison des plus actifs. La seconde espece est connue sous le nom de *camanioc* , on la cultive peu dans cette colonie ; l'eau de sa racine n'est point vénéneuse , on n'en fait d'autre usage , que de la manger cuite sous les cendres. Ces deux especes de maniocs , different peu l'une de l'autre ; leur conformation extérieure offre peu de différences , & leurs racines se ressemblent très-bien ; il est cependant essentiel de les distinguer , par la raison , comme je l'ai déjà dit , qu'on mange les racines du *camanioc* en substance cuites sous les cendres , & si par méprise on mangeroit ainsi celles du *manioc* , il en arriveroit des accidens très-grâves : voici les caracteres les plus apparens pour les distinguer.

1°. Les tiges du *manioc* sont droites , & celles du *camanioc* , forment à la naissance de chaque feuille des angles assez aigus ; 2°. la couleur de toute la tige

du dernier est d'un gris pâle, & celle de la queue des feuilles, est d'un rouge d'écarlate assez vif, qui se continue aux nervures des feuilles, en devenant de plus en plus pâles, de sorte qu'à leurs extrémités elles ne sont plus que d'un blanc verdâtre; 3°. les racines du *camanioc* sont beaucoup plus oblongues que celles du *manioc*, leur tissu est aussi plus ferré, & elles contiennent beaucoup moins d'eau: enfin, le caractère le plus décisif, c'est que ces mêmes racines ont à leur centre une grosse méche qui les traverse d'un bout à l'autre, infiniment plus grande, que celle qu'on trouve dans les racines du *manioc*.

La culture du *manioc* est en général fort aisée, par la facilité avec laquelle cet arbrisseau vient de bouture; il suffit qu'un morceau de son bois soit mis dans la terre, sans la moindre précaution, pour que tout de suite il pousse des tiges. Le choix du terrain ne lui est cependant pas indifférent; il se plaît beaucoup dans les bonnes terres, & sur-tout dans celles qui sont légèrement sablon-

neufes. Le *manioc* se plaît encore dans les terres meubles & peu compactes ; aussi a-t-on observé depuis long-temps , que celui qu'on plantoit dans des terres neuves , immédiatement après avoir été découvertes , devenoit moins beau & plus difficilement , que celui qu'on plantoit dans des terres anciennement cultivées. La raison en paroît simple, le *manioc* croît vite & pousse des racines fort grosses ; planté dans de terres neuves , qui n'ont jamais eu aucune culture , il ne peut les pénétrer , & les racines ne peuvent , ni grossir , ni s'étendre , parce que la terre où elles poussent est trop dure , trop compacte , & trop ferrée , à cause qu'elle n'a reçu aucune culture depuis peut-être , que le monde existe. Je prévois d'avance , qu'un grand nombre d'habitans diront que mon observation n'est pas juste , puisqu'il se trouve des terres neuves dans lesquelles le *manioc* devient très-beau. Je répondrai que la densité des terres neuves , n'est pas par-tout la même , que

les unes sont infiniment plus poreuses que les autres ; d'ailleurs , une observation sur laquelle on ne s'arrête pas assez , sur la fertilité des terres neuves , c'est que , quoiqu'elles n'aient jamais été cultivées , elles n'en ont pas moins été remuées par des volcans , qui les ont rendues plus poreuses & plus rares : ces terres , que ces forces puissantes ont rendu telles , sont assez communes dans Cayenne & dans la Guiane ; elles sont très-bonnes non-seulement pour le *manioc* , mais encore pour toutes les plantes qui produisent les marchandises qu'on tire de cette colonie , & cela sans qu'on y fasse la moindre culture : d'après cela on croit que ces terres sont les seules bonnes , parce que les autres , qui n'ont point reçu de la nature cette espece de culture , sont très-peu fertiles , traitées comme on le fait à Cayenne , sans employer aucun des moyens que la physique & l'agriculture nous apprennent être indispensables pour leur fertilisation. Je ne m'étendrai pas d'avantage

ici sur ce préjugé, la vraie source du peu de progrès qu'a fait cette colonie; cette matière sera traitée plus amplement, & plus en détail dans le second volume de ce Recueil.

Le *manioc* vient donc de préférence dans les terres meubles & cultivées, & ce qui le prouve, c'est qu'aux environs de Cayenne, dans des terres qu'on regarde comme mauvaises & fort ruinées; il en croît de très-beau tous les ans, sans qu'on leur donne le temps de se reposer, quoiqu'on n'ait que la seule attention de les remuer, pour les mettre en grosses mottes, ou en carreaux. Cet exemple seul auroit dû sans doute ouvrir les yeux aux habitans de Cayenne, sur la nécessité de cultiver la terre, non-seulement pour le *manioc*, mais encore pour toutes les autres productions du pays. Outre le choix du terrain, & la nécessité de sa culture, le *manioc* exige encore d'être planté dans des endroits secs & peu humides, car sans cette précaution les racines se pourrissent très-

promptement. C'est ordinairement au commencement des pluies, qu'on a coutume de planter cet arbrisseau, voici la méthode ordinaire qu'on emploie à cet effet : on prend des morceaux de tiges de *manioc*, longs d'environ six à sept pouces; on fait faire dans le terrain où l'on veut le planter, de petits trous qui n'ont pas plus d'un pouce, ou un pouce & demi de profondeur, éloignés entr'eux d'un pied & demi, ou de deux pieds; des Nègres qui viennent par derriere ceux qui font ces trous, mettent dans chacun un morceau de la tige préparée à cet effet, & la posent obliquement; ils la couvrent ensuite avec un peu de terre, de maniere qu'il reste un des bouts à découvert. Le *manioc* une fois planté, n'exige pas grand soin, sur-tout, si c'est dans des abbatis neufs, où pour l'ordinaire il n'y a rien à faire, jusqu'au moment où il faut le cueillir; si au contraire il est planté dans des terres découvertes depuis long-temps, il y croît beaucoup d'herbe, qu'on a

soin de couper avec des hoes , sans remuer la terre.

Lorsque le *manioc* a douze ou quinze mois , plus ou moins , suivant le terrain où il croît , il est bon pour les usages auxquels on le destine. La préparation la plus ordinaire , que les habitans de Cayenne font avec les racines de cet arbrisseau , est la *cassave* , dont on nourrit tous les Nègres , & une partie des Blancs de cette colonie ; cette préparation n'est pas aussi usitée dans les autres colonies ; mais on y fait grand usage d'une autre , que les habitans de Cayenne , appellent *couac* , & qu'on connoît ailleurs sous le nom de *farine de manioc* ; c'est de cette dernière manière qu'on le prépare dans plusieurs concessions Portugaises , qui en font un commerce considérable : cette préparation du *manioc* est préférable à bien des égards à la *cassave* ; car outre qu'on peut faire beaucoup de *couac* à la fois , il se conserve aussi très-long-temps , & on peut le transporter très-loin , sans qu'il s'altère & se gâte : son transport est

d'autant plus aisé, qu'on peut le mettre dans des barils & dans des sacs; il suffit seulement de le placer dans des endroits qui ne soient pas trop humides. Les habitans de Cayenne font peu d'usage du *couac*, cependant quelques-uns en nourrissent leurs esclaves, sur-tout, ceux qui sont obligés d'acheter la nourriture de leurs Nègres. Des vues particulières de commerce, en ont depuis peu augmenté la fabrique, & un grand nombre d'habitans s'occupent en partie de la culture du *manioc*, depuis sur-tout, que la spéculation leur a fait entrevoir un profit plus réel, qu'à la culture des denrées ordinaires du pays. Lorsque je suis parti de cette colonie, cette branche de commerce n'avoit pas encore pris une consistance bien solide. Quelques essais d'envois de *couac*, faits pour la Martinique, n'annonçoient même pas les succès les plus heureux; à la vérité ces premières tentatives n'ont pas été faites avec toutes les précautions convenables, & il y a lieu d'espérer, que mieux combinées, elles réussiront à l'a-

venir. Le succès de ce commerce ne peut être que très-utile & très-avantageux aux habitans de Cayenne.

La préparation de la *cassave* & du *couac*, est le travail des Nègresses ; je vais détailler chacune de ces préparations : lorsque le *manioc* est parvenu à sa grosseur ordinaire, on l'arrache & on apporte ses racines dans une case destinée à ces préparations, appelée par cette raison *case à manioc*. On commence d'abord par les laver & les bien nettoyer, ensuite on enlève leur peau extérieure, en les grattant avec un mauvais couteau ; lorsqu'elles sont bien nettoyées, on les réduit en pâte avec une espèce de rape sur laquelle on les frotte, nommée *grage*. On expose ensuite cette pâte à l'action d'une presse, nommée *couleuvre*, afin d'en exprimer toute l'eau qu'elle contient, & qui est un poison des plus violens, comme je le ferai voir ailleurs (1).

(1) J'ai cru inutile de décrire la *grage* & la *couleuvre*, par la raison qu'un grand nombre d'Auteurs ont décrit très-amplement ces instrumens.

Lorsqu'il ne sort plus d'eau, & que la pâte paroît bien pressée, on l'ôte de la *couleuvre*, & on la fait boucaner pendant vingt-quatre heures, & quelquefois trente-six, afin que la chaleur & la fumée la dessèchent d'avantage, & lui enlèvent le reste d'humidité qu'elle pourroit contenir; on la réduit ensuite en une poudre blanche, & qui ressemble assez bien à la farine de froment; on la passe à travers un tamis de roseaux, qu'on nomme *manaret* (1); il est plus ou moins fin, suivant qu'on veut faire de la *cassave* ou du *couac* plus ou moins beau.

Pour faire la *cassave*, on a des platines de fer d'un pied & demi, & quelquefois de deux pieds de circonférence, on les assujettit à environ un pied de terre, avec des roches, ou avec trois

(1) Les *grages*, les *coulevres* & les *manarets*, sont des instrumens imaginés par les Indiens ou Sauvages, & nous les tirons d'eux; ils nous en fournissent autant que nous en avons besoin; cependant nous avons maintenant beaucoup de Nègres qui savent faire des uns & des autres.

petits pieds de maçonnerie en brique : on allume du feu dessous , & lorsqu'elles sont bien chaudes , on étend sur toute leur surface de la farine dont nous venons de parler , de l'épaisseur d'environ un bon pouce : on continue le feu jusqu'à ce que toute les parties de cette farine se rapprochent & s'unissent les uns avec les autres , de maniere à former une espece de gâteau presqu'aussi grand que la platine. Lorsque la *cassave* est cuite d'un côté , ce qu'on connoît par la facilité qu'on a à la remuer sur la platine , on la retourne pour qu'elle cuise de l'autre. Il faut un très-grand usage pour les bien retourner ; car comme elles sont fort larges , & que la farine de l'extérieur n'est pas liée , & ne tient pas au côté cuit , on ne manqueroit pas d'en jeter la plus grande partie , si on n'étoit pas bien au fait. Les Nègresses accoutumées à cette manœuvre , de même que les Indiennes , s'en acquittent très-bien. Les *cassaves* qu'on a coutume de faire pour vendre , doivent peser trois

livres ; elles font un peu plus grandes que celles que l'on fait pour le ménage : le prix de celles que l'on vend , est de six sols la piece ; on en donne trois pour la nourriture de chaque Nègre , par semaine , ce qui revient à-peu-près à une livre & demie de cassave par jour. On en fait pour les Blancs , qu'on appelle *cassaves* fines , elles sont plus petites , plus minces , & beaucoup plus cuites que celles des Nègres ; la farine avec laquelle on les fait , est passée dans un tamis plus fin & plus ferré.

Les *cassaves* ainsi préparées & séchées au soleil pendant deux jours , peuvent se conserver long-temps , pourvu toutes fois qu'on ait le soin de les préserver de l'humidité ; on en envoie souvent en France , & elles se conservent très-bien.

Le *couac* est un peu plus difficile à faire que la *cassave* , parce qu'il faut faire un point de cuisson , qui lui est absolument nécessaire pour pouvoir être conservé ; c'est comme la *cassave* , un travail confié aux femmes , & les Né-

gresses accoutumées à en faire, s'en acquittent avec beaucoup de facilité & d'adresse.

On pourroit faire du *couac* sur des platines, & un grand nombre d'Indiens le font ainsi. Les habitans de Cayenne, le préparent différemment; ils se servent d'une espece de poële fort large, profonde d'environ sept à huit pouces; on l'affujettit à une certaine distance de terre, par une maçonnerie convenable. Ceux qui font du *couac* en grand, ont des especes de chaudières de fer, enchassées dans des fourneaux; on commence toujours par allumer le feu sous la chaudière, ou la poële, & lorsqu'elle est bien chaude, on la remplit de farine de *manioc*: une ou plusieurs Nègresses, qui restent auprès, la remuent continuellement avec de grosses spatules de bois, afin de l'empêcher de brûler, & de se prendre en grosses masses; ce qui arriveroit sans doute, si on ne prenoit cette précaution. Le feu doit être très-modéré dans le commencement, afin que

la première chaleur puisse enlever peu-à-peu le reste d'humidité que contient encore la farine. Lorsque la fumée qui en sort diminue, c'est un signe qu'il faut augmenter le feu, & bientôt on voit que le grain du *couac* commence à se former; on le remue alors plus fortement & plus vite qu'auparavant, pour ne pas lui donner le temps de se brûler: enfin, le *couac* se forme en gros grains, & peu-à-peu il prend une couleur rousse; cette opération dure six à sept heures, plus ou moins, suivant qu'on en fait peu ou beaucoup à la fois. On s'apperçoit qu'elle est finie, lorsque le *couac* est très-dur, qu'il est d'un roux pâle assez uniforme, & qu'il n'en sort absolument plus de fumée; on le retire alors de la poêle, & on le met dans un lieu sec.

Le *couac* ainsi préparé est très-bon, & lorsqu'il est frais, il a un goût des plus agréables; les Indiens & beaucoup de Nègres le préfèrent à la *cassave*.

Les Indiens ou Sauvages, se nourris-

font également avec le *manioc*, qu'ils cultivent dans leurs établissemens; mais outre la *cassave*, & le *couac* qu'ils font comme nous, ils préparent encore avec le *manioc*, ou la *cassave*, des liqueurs de différente espece, qui sont très-agréables: elles sont toutes le produit de la fermentation vineuse. Ces liqueurs sont au nombre de quatre, & ont des noms différens; la première s'appelle *vicou* ou *ouicou*; la seconde, *cachiri* ou *cassiri*; la troisième, *payaouarou* ou *palinot*; & la quatrième enfin, *paya*. Il y a des procédés différens pour la préparation de chacune de ces liqueurs; je vais les décrire successivement & en peu de mots.

Pour faire le *vicou*, on prend de la *cassave*, qu'on a soin de faire un peu plus cuire qu'à l'ordinaire, on la réduit en pâte avec de l'eau tiède, on y ajoute quelques patates (1), gragées ou pilées,

(1) La *patate* est une espece de pomme de terre, mais infiniment meilleure que celle de France; comme c'est un corps farineux, il est très-propre à hâter la fermentation, & c'est pour remplir ce but que les Indiens

on met le tout dans un vase peu fermé, qu'on place dans un endroit légèrement chaud, où on le laisse pendant vingt-quatre heures sans y toucher; au bout de ce temps, on l'ôte du vase où il est, on l'expose au grand air & au frais, pour tâcher d'en arrêter la fermentation. Pour faire le *vicou*, on prend un peu de cette pâte, on la délaye dans une petite quantité d'eau, qu'on passe ensuite à travers un linge ou un tamis, & on y ajoute un peu de sucre ou de sirop; cette liqueur est blanche comme du lait, & très-agréable à boire. Les Indiens la comparent à l'orgeat; un grand nombre de dames Créoles en font usage, & c'est de toutes les liqueurs Indiennes, celle qui est la plus répandue parmi les Blancs. Le *vicou* fait par les Indiens, n'est pas aussi agréable à boire, parce qu'ils apportent moins de soin & de propriété dans sa préparation; d'ailleurs ils ne se donnent jamais la peine de passer la liqueur, au contraire, ils la rendent

en mettent dans leurs liqueurs. La tige est une liane qui rampe & s'étend fort au loin.

aussi épaisse qu'ils le peuvent , de forte qu'ils boivent & mangent en même temps.

La deuxieme liqueur Indienne est le *cachiri* ; pour la faire , on prend la racine du *manioc* simplement gragée , on la délaye dans une certaine quantité d'eau , & on la fait bouillir pendant sept à huit heures ; on y mêle ensuite quelques patates bien écrasées ; on met le tout dans un vase fort grand , avec beaucoup d'eau : quelques Indiens y ajoutent un peu de *couac*. On laisse ce mélange en digestion dans un endroit un peu chaud , pendant trente-six à quarante heures : si pendant ce temps on goûte la liqueur , on observe que dans les premières heures elle devient très - douce. La fermentation spiritueuse se fait ensuite avec force , & la pâte exhale bientôt une odeur des plus piquantes. Après le terme dont nous venons de parler , elle est aussi forte que la bonne bière , & elle enivre plus facilement , & plus promptement. Cette liqueur est celle dont les Indiens font le plus d'usage ; ils

la préfèrent à toutes celles dont nous ufons, & fur-tout au vin; ils en ont toujours de préparée dans leurs établiffemens, de forte que fi on va les voir, ils ne manquent jamais d'en offrir dans un vase un peu grand, & ont foin de commencer à en boire un peu avant de le préfenter. J'en ai bu une infinité de fois, dans les voyages que j'ai faits chez eux pendant mon féjour à *Oyapoc* & à *Approuague*, & je l'ai toujours trouvée très-bonne. Le *cachiri* ne conserve fa qualité vineufe, que pendant quatre à cinq jours; il paffe enfuite à l'acide, & devient fi aigre, qu'il n'est plus poffible d'en boire.

La troisieme liqueur Indienne, est le *payaouarou* ou *palinot*; pour la préparer, on fait des *cassaves* expès, qui font plus minces & plus cuites que celles qu'on fabrique pour manger; on les délaye enfuite dans de l'eau fraîche, on y ajoûte des patates bien écrasées, & on laiffe le tout en digestion pendant vingt-quatre à trente heures. La fermentation se déclare presqu'aussi-tôt, & se soutient

avec plus ou moins de force pendant tout ce temps ; la liqueur devient ensuite tranquille , on la laisse reposer pendant douze heures ; on la passe à travers un tamis , & elle peut se conserver pendant quelque temps dans des bouteilles bien bouchées. Cette liqueur est une des plus agréables à boire , elle est beaucoup plus estimée que le *cachiri* : les Indiens n'en usent que pour se régaler. Une *cassave* avec quatre à cinq patates , suffisent pour faire cinq à six bouteilles de cette liqueur.

La quatrième & dernière liqueur Indienne , est le *paya* ; celle-ci est la plus forte de toutes , & celle dont les Indiens font le plus friands : on peut la comparer pour eux , à nos vins de liqueurs ; ils n'en usent qu'aux grandes fêtes , & lorsqu'ils s'assemblent pour quelque grande affaire , ou bien pour les mariages. Lorsqu'on veut la préparer , on prend une certaine quantité de racines de *manioc* , simplement gragées ; on les met dans un vase un peu grand , qu'on laisse

dans un endroit sec & un peu chaud , pendant vingt-quatre heures ; ensuite on en exprime l'eau , en mettant cette pâte dans la *couleuvre* , & sans la faire boucaner , on en fait des *cassaves* , d'un pouce & demi d'épaisseur , & que l'on ne cuit que légèrement ; on les place ensuite dans un lieu fort humide , & on a soin de les couvrir avec des feuilles d'arbres bien vertes : on les laisse dans cet état jusqu'à ce qu'elles soient bien moïsies , & qu'elles soient couvertes d'une barbe rouge , ce qui arrive au bout de quatre à cinq jours. On les met alors dans un vase plus ou moins grand , relativement à la quantité de liqueur qu'on veut faire ; on verse dessus , de l'eau chaude ; on les laisse tremper pendant trois heures ; on les remue & on les délaye dans l'eau ; on y mêle comme aux autres liqueurs , plusieurs patates bien écrasées. Une ou deux Indiennes , ordinairement des plus vieilles , sont occupées pendant quelque temps à mâcher de la *cassave* , & à la cracher dans le

vase, où le tout est en digestion. Ce dernier procédé avance considérablement la fermentation, en peu de temps elle devient très-forte, & dure environ trois à quatre jours; au bout de ce temps on passe la liqueur par un tamis, & elle est très-bonne à boire : son goût est piquant, & elle ressemble tout-à-fait à nos liqueurs ardentes.

Il est fort rare que les Indiens boivent de cette liqueur sans s'enyvrer, & cet état est presque toujours suivi de grandes querelles & souvent de meurtres. Il est étonnant combien l'yvresse change le caractère de ces hommes, qui naturellement sont doux & timides. Le *paya* n'est pas la cause de ce changement, comme quelques personnes l'ont cru mal-à-propos; il vient de l'yvresse, soit qu'elle soit produite par leurs liqueurs, ou par les nôtres. Le *paya* est peu en usage parmi les habitans blancs; ceux qui savent la manière dont les Indiens le font, en ont une répugnance extrême, qui seroit sans doute moindre,

s'ils connoissoient le changement que la fermentation y produit.

Telles sont les différentes préparations que les Indiens font avec le *manioc* ; on voit que malgré la grande stupidité qu'on leur reproche, ils ont su néanmoins tirer grand parti de cet arbrisseau. L'histoire de leurs mœurs, de leurs habitudes & de leur manière de vivre, fourniroient encore des faits, qui prouveroient que leur intelligence n'est pas aussi bornée qu'on se l'est imaginé (1). L'eau du *manioc* est, comme je l'ai déjà dit, un des plus violens poisons ; mais l'industrie de ces sauvages a su trouver le moyen de lui enlever cette qualité vénéneuse, & de la rendre d'un usage très-agréable, & qui même s'est étendu jusques chez les Blancs. En effet, les Indiens préparent avec l'eau du *manioc*, une espèce de moutarde qu'ils appellent *coabiou*, & dont voici la composition.

(1) Voyez Recherches Philosophiques sur les Américains, ou Mémoires intéressans, pour servir à l'Histoire de l'espèce Humaine, par M. de P***.

On prend de l'eau du *manioc* récente; on la laisse reposer quelque temps: on la fait ensuite bouillir jusqu'à ce qu'elle ait pris la consistance d'un syrop, & qu'elle en ait le goût. Pendant le temps qu'elle bout, on a soin de bien l'écumer, & on y ajoute une cuillerée de *sipipa* (1); on continue de la faire bouillir jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'extrait, & que sa couleur soit un peu foncée; on y met alors un peu de sel marin, & quelques *pimens* écrasés; on la laisse encore bouillir deux ou trois minutes; on la verse ensuite dans un vase qu'on a soin de bien boucher, & on s'en sert comme de moutarde. L'usage de cette espèce de coulis, est répandu parmi les Blancs; un assez grand nombre en font usage, & plusieurs le préfèrent à la moutarde. Il est excellent pour donner de l'appétit, & aide la digestion en fortifiant l'estomac.

(1) On appelle *sipipa*, le marc de l'eau du *manioc* quand on la laisse reposer, qui n'est à proprement parler, que la substance du *manioc* la plus fine, qui a été entraînée avec l'eau. Le *sipipa* sert de poudre à poudrer.

D'après ce que nous venons de dire, on voit combien les usages du *manioc* sont étendus, & de quelle importance est la culture de cet arbrisseau. La *cassave* peut certainement suppléer au pain, & elle est dans cette Colonie d'un usage si général, que presque toutes les dames Créoles la préfèrent à tout autre aliment, de même qu'un grand nombre d'Européens. Pendant mon séjour dans cette Colonie, j'en ai fait plus d'usage que du pain; cette nourriture est d'ailleurs fort saine, très-légère, & elle rafraîchit beaucoup.

Le *couac* n'offre pas moins de ressources que la *cassave*; outre que cet aliment est très-sain, & fort agréable pour les Nègres & pour tous ceux qui y sont accoutumés; on a encore l'avantage de pouvoir en faire beaucoup à la fois, & en remplir des magasins, où il se conserve très-long-temps sans se gâter. En cas de guerre, ou dans tout autre événement qui empêcheroit de recevoir des alimens d'Europe, il pourroit servir à nourrir non-seulement les esclaves, mais

encore les foldats & les matelots ; s'il étoit poffible d'en introduire l'ufage chez ces derniers , il en réfulteroit de grands avantages , tant pour épargner les dépenses que pour la fanté de ces hommes utiles. En effet , cette nourriture fe con-ferve long-temps très-faine , tandis que les biscuits s'altèrent fouvent en très-peu de temps , & produifent prefque toujours le germe des maladies terribles , auxquelles la plûpart des équipages font fujets. Le *couac* , bien loin de produire des maladies , les en préferveroit , & lorsque les matelots y feroient accoutumés , ils le préféreroit à coup sûr au biscuit qu'on a coutume de leur donner. Enfin , outre tous les ufages domestiques que nous venons de reconnoître dans le *manioc* ou dans fes préparations , il eft encore très-utile dans un grand nombre de maladies. On fait avec un peu de *cassave* rôtie fur les charbons , une tifane qu'on appelle eau de *cassave*. Cette boiffon eft employée dans prefque toutes les fièvres ; elle eft très-propre à tempérer

& à rafraîchir, & elle a encore une qualité anti-putride très-utile dans toutes les maladies des pays chauds. On peut encore rendre cette boisson plus ou moins nourrissante, en y faisant tremper plus ou moins de *cassave*. Enfin, on verra dans l'histoire des maladies chirurgicales, que la racine du *manioc* est un excellent remède pour les gangrenes externes. Je vais passer maintenant à l'examen de l'eau qu'on en extrait.



 MÉMOIRE XVI.

Sur l'eau du Manioc, ses qualités vénéneuses, & les moyens propres à arrêter ses effets.

L'EAU qu'on extrait de la racine du *manioc*, est, comme je l'ai déjà dit, un poison des plus actifs. Les tentatives qu'on a faites jusqu'à ce jour pour découvrir la maniere dont elle agit, ont toutes été infructueuses. Le Pere *Dutertre* prétend que ce suc n'est point mal-faisant, quoiqu'il cause la mort; mais qu'ayant, dit-il, trop de substance, l'estomac des animaux ne le peut digérer, de sorte qu'ils en sont étouffés. Le Pere *Labat*, qui, après l'auteur dont nous venons de parler, semble avoir traité cette matiere le plus au long, dit, qu'outre cette abondance de substance nutritive dans ce suc, sa malignité consiste encore dans sa froideur, qui arrête la circulation, engourdit les

esprits, & cause enfin la mort sans offenser les parties nobles de l'animal (1). Il est clair que ces deux Auteurs ne se sont livrés à cette opinion, que parce que les parties des animaux morts par l'usage de ce suc, ne leur ont pas paru endommagées. En effet, les parties sur lesquelles ce suc a agi, n'offrent aucun désordre; on le retrouve même dans l'estomac tel que l'animal l'a pris, & ce viscere ne paroît avoir éprouvé aucune impression de ses qualités vénéneuses. Mais combien de poisons n'avons-nous pas, qui agissent de la même façon, & qui ne produisent aucun effet sur les parties solides? Si le Pere *Dutertre* & le Pere *Labat* avoient réfléchi sur la promptitude & la violence avec laquelle une très-petite dose de ce suc agit, ils se feroient sans doute apperçus que sa partie vénéneuse agit d'une manière bien différente de celle qu'ils lui ont attribuée; car, si ces mauvaises qualités

(1) Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique, tom. I. pag. 398.

étoient dûes à sa trop grande quantité de substance nourriciere & à sa froideur, les animaux qui en auroient pris, ne périroient qu'au bout d'un certain temps, & par une espece d'indigestion. M. *Firmin*, Médecin de Surinam, a fait quelques expériences, par lesquelles il semble qu'il n'a eu d'autre but que de prouver la force & la violence de ce poison: cependant celle qu'il a faite en exposant ce suc à un alambic, pour en retirer la partie la plus essentielle (1), dont une cuillerée à café, donnée à un chien d'un an, produisit des symptômes affreux, & le fit périr en cinq minutes, semble prouver que toute la partie vénéneuse réside dans la substance la plus volatile & la plus essentielle de ce suc: mais pour donner plus de vraisemblance à cette opinion, il est nécessaire de recourir à l'Observation. Je vais rendre compte dans ce Mémoire des expériences que j'ai faites, tant pour découvrir la nature de

(1) Voyez Description de Surinam, par M. *Firmin* Docteur en Médecine, tom. I. pag. 73.

ce poison, que pour trouver des remèdes propres à arrêter ses effets, lorsque quel-qu'animal en a pris.

La maniere d'agir de l'eau du *manioc*, n'est pas la même sur tous les individus, il y a même des animaux qui paroissent ne pas en être incommodés, comme nous le dirons ci-après. Cette eau produit encore des effets très-différens, relativement à la dose plus ou moins forte à laquelle on l'a prise. Une once de ce suc donné à un chien d'une moyenne taille, le met en deux ou trois minutes dans un état affreux; il ne peut se tenir debout, sa respiration devient très-pénible, il fait des hurlemens continuels, ses excréments & ses urines sortent involontairement: enfin, l'animal meurt au bout de six à sept minutes dans des convulsions terribles.

Si on donne demi-once de ce même suc à un coq ou à une grosse poule, elle devient fort triste immédiatement après l'avoir avalé; bientôt elle tombe sur le côté sans pouvoir se tenir debout, elle se débat avec ses ailes, elle crie comme

si on l'étrangloit, & enfin elle ne peut presque plus respirer; sa crête & ses barbes, de rouges qu'elles sont, deviennent noires: enfin elle périt en cinq à six minutes, avec des mouvemens irréguliers dans toutes les parties du corps.

Si au lieu d'une demi-once on ne donne que deux gros de ce suc, à une pareille volaille que celle dont nous venons de parler, elle ne paroît se ressentir des premiers effets de ce poison, que quinze à vingt minutes après l'avoir pris. Elle commence d'abord par être un peu triste & assoupie, elle fait des efforts réitérés pour rendre ses excréments; elle reste dans cet état assez long-temps, ses ailes pendantes ainsi que sa queue: enfin, elle meurt au bout de cinq à six heures, & quelquefois plus tard, sans faire presque aucun mouvement. Si au lieu de deux gros on n'en donne qu'un (toujours à des volailles de la même grosseur) les effets sont beaucoup plus lents; & sur un certain nombre, il en réchappe quelqu'une, après avoir resté près de quinze heures fort malades.

Telle est à-peu-près la marche des effets que produit l'eau du *manioc*, sur une infinité d'animaux, ainsi que sur l'homme. Je ne fais pas précisément qu'elle est la dose qu'il faudroit pour tuer ce dernier; cependant l'Observation suivante, que la voracité d'un Nègre m'a mis à même de faire, prouve qu'il en faut bien peu pour produire des effets considérables. Ce Nègre, qu'on avoit mis chez moi pour raison de maladie, s'étant apperçu un jour que je jettois les intestins d'une volaille morte dans une de mes expériences, fut secrètement les ramasser, & après les avoir légèrement lavés, il les fit rôtir sur les charbons & les mangea. Environ une heure après, il commença à sentir des foiblesses dans tout le corps, il devint fort assoupi, son ventre enfla considérablement; lorsqu'il vouloit se lever, la tête lui tournoit, ce qui l'obligea à rester couché. Il n'osa parler de sa gourmandise, de sorte qu'il resta pendant douze heures dans un assez mauvais état, le corps continuellement couvert de sueurs froides: enfin, un cours

de ventre le prit avec un vomissement considérable, qui sembla le soulager un peu: néanmoins il resta encore un jour entier très-foible, la tête lui tournoit toujours, & il ne pouvoit se tenir debout. Ces symptômes diminuèrent peu-à-peu, disparurent enfin tout-à-fait, & le Nègre se rétablit très-bien.

Tous les animaux ne sont pas si mal-traités du suc du *manioc*, avant surtout qu'il ne soit exprimé de sa substance; les *agoutis*, les *biches*, les *cochons* sauvages ou privés, en mangent la racine sans en éprouver la moindre incommodité; ils en sont mêmes si avides, qu'ils causent très-souvent des dégâts considérables: cependant plusieurs de ces animaux, tels que les cochons, périssent très-prompement lorsqu'ils boivent le suc exprimé de la racine. Ces mêmes racines sont néanmoins aussi mal-faisantes pour d'autres animaux, que l'eau même, sur-tout pour l'homme. A la fin de l'année 1769, il arriva à Cayenne des Nègres de l'Isle de Gorée, pour des nouveaux établissemens projetés par un

ancien Gouverneur de cette Isle ; il y eut cinq à six de ces Nègres , qui mangerent quelques racines de *manioc* cuites sous les cendres , croyant manger du *camanioc* , qui dans leur patrie faisoit leur nourriture ordinaire. Peu de temps après qu'ils eurent mangé ces racines , ils furent tous vivement attaqués des symptômes que ce violent poison produit ; deux périrent en fort peu de temps , les autres en réchapperent avec bien de la peine , & furent très-malades pendant plusieurs jours.

L'eau du *manioc* , considérée immédiatement après qu'elle est exprimée de la racine est une liqueur blanche , qui ressemble assez bien à une amandée ; son odeur a même quelque rapport avec celle de cette substance ; seulement elle est un peu plus forte & plus pénétrante , de sorte qu'elle devient bientôt désagréable , & donne mal à la tête. Si on goûte cette liqueur , elle ne produit aucune impression désagréable sur la langue , les animaux de toute espece la recherchent & en sont très-friands , &

malgré les précautions qu'on a coutume de prendre, pour empêcher qu'ils n'en boivent, lorsqu'on prépare le *manioc*, pour faire de la *cassavase* ou du *couac*, il y en a toujours quelqu'un qui en attrape & qui en périt.

Le suc du *manioc* ne produit aucun changement dans les différentes couleurs des végétaux; cependant j'ai cru observer, qu'en y mêlant un alkali quelconque, il se faisoit un léger mouvement d'effervescence; mais pour m'assurer plus précisément de ce caractère acide, & pour savoir s'il existoit dans la partie vénéneuse de cet eau, je fis l'expérience qui suit. Je pris une once d'eau de *manioc* récemment exprimée, je la partageai en deux portions égales; je fis fondre dans l'une douze grains de sel fixe de tartre, & je les donnai ensuite à deux poules de la même grosseur: celle qui avoit pris la demi-once à laquelle je n'avois rien ajouté, commença au bout de deux minutes à se ressentir des effets de ce poison, de sorte qu'à la sixième elle étoit étendue par terre, dans un

état convulsif des plus terribles, & mourut au commencement de la septieme. Celle qui avoit pris la demi-once dans laquelle j'avois fait diffoudre douze grains d'alkali fixe, devint d'abord un peu languissante, & légèrement assoupie; elle resta dans cet état pendant une bonne heure, & alla ensuite beaucoup mieux, de sorte qu'au bout de quatre heures, elle parut en aussi bon état, que celles qui n'avoient rien pris; j'ai répété cette expérience plusieurs fois, & j'ai eu presque toujours le même résultat.

Cette même liqueur ne contient de substance vénéneuse, que lorsqu'elle est fraîche; c'est-à-dire, qu'elle est récemment exprimée de la substance du *manioc*; en effet, si on ne l'emploie que vingt-quatre, ou trente-six heures après, elle ne produit plus de mauvais effet, ou du moins que de forts légers, & l'animal n'en périt point; cette même eau, quoique nouvelle, perd encore toute sa vertu vénéneuse si on l'expose au feu, & si on la fait légèrement bouillir. Pour m'assurer de tous ces faits, que je n'avois

qu'entrevus, je fis les expériences suivantes.

Je pris deux poules de la même grandeur, je donnai à l'une demi-once d'eau de *manioc* récemment exprimée, & à l'autre une pareille dose de ce suc exprimé depuis trente-six heures; la première n'a pas manqué de se ressentir des effets ordinaires de ce poison, & est morte vers la septième minute: la seconde n'a paru ressentir aucune incommodité de la dose qu'elle avoit prise, elle s'est au contraire toujours occupée à chercher de quoi manger; j'ai répété cette expérience plusieurs fois, & elle m'a réussi constamment de même. Il est cependant bon de faire observer, qu'avant le terme de trente-six heures, elle produit quelque effet, & qu'avant celui de vingt-quatre, elle tue comme celle qui est fraîche.

Après m'être assuré de ce fait, je fis l'expérience qui suit; je pris deux jeunes coqs, je donnai à l'un demi-once de ce suc frais, & à l'autre la même dose de

ce suc exprimé en même-temps, que j'avois fait légèrement bouillir : le premier coq subit le sort ordinaire, & mourut vers la septième minute; l'autre ne parut nullement incommodé & se porta comme s'il n'avoit absolument rien pris. J'ai répété cette expérience, & j'ai toujours eu le même résultat : j'observai seulement, que lorsque l'eau n'avoit pas commencé à bouillir, elle occasionnoit une partie des accidens, sans cependant faire mourir l'animal, & que toutes les fois qu'elle avoit bouilli, elle ne produisoit pas le moindre effet.

Ces expériences sur l'action de l'eau du *manioc*, semblent prouver que sa malignité consiste dans une partie très-active & très-volatile; ce n'est guere que par cette propriété qu'on peut expliquer pourquoi elle n'est plus vénéneuse lorsqu'on la conserve un certain temps qui suffit pour l'évaporation de ses parties essentielles & volatiles. J'ai déjà fait observer qu'elle a une odeur très-pénétrante, & qu'on ne peut pas

supporter long-temps ; c'est encore par la même raison , que lorsqu'on l'expose au feu , elle perd très-promptement ses mauvaises qualités ; en effet , cette partie essentielle est bientôt enlevée par l'évaporation prompte que le feu produit.

Les expériences faites sur ce suc , avec les alkalis fixes , semblent donner de forts soupçons , que la partie essentielle est de nature acide ; ce qu'il y a du moins de certain , c'est que l'alkali a changé la disposition des principes de la partie vénéneuse , soit en les neutralisant , ou peut-être en les rendant plus fixes , & par-là moins propres à pénétrer jusqu'aux parties où ils exercent leur action.

L'existence du poison dans la partie essentielle de ce suc , paroît encore prouvée par la promptitude avec laquelle il agit , & par plusieurs des effets qu'il produit. J'ai prouvé que ce n'est point sur l'estomac ni les intestins , que ce poison exerce directement son action ,

& que ces visceres n'offrent aucune altération après ses effets. Il est naturel de croire que la partie la plus subtile passe à travers les porosités & les vaisseaux inhalans de ces organes, parvient dans le torrent de la circulation, & que de-là il est bientôt porté jusques dans le cerveau, sur lequel il exerce son action; puisqu'en effet les fonctions vitales paroissent les premières affectées.

Malgré les précautions que les habitans ont coutume de prendre pour empêcher qu'aucun animal ne boive de ce suc; il arrive cependant que des bœufs, des cochons, des moutons, en sont empoisonnés. La police ne s'oppose point à la vente publique de ces animaux; je crois cependant, que quelque précaution que l'on prenne pour bien nettoyer les parties où ce suc a séjourné, la chair même de ces animaux n'est pas saine; du moins l'observation suivante que j'ai faite sur moi & sur un de mes amis, semble le prouver.

Dans le temps que je m'occupois à

ces expériences , la Cuisiniere apprêta deux volailles mortes de ce poison , & qui avoient servi à mes recherches ; elle eut la précaution d'ôter la tête & le conduit intestinal , depuis le pharinx jusqu'à l'anus. Elles furent mises toutes les deux en ragoût ; j'en mangeai de bon appétit , ainsi que M. de la Lustiere , Commandant des familles de Gorée , avec qui je logeois alors. Deux heures après avoir dîné , je sentis d'abord une pesanteur de tête assez considérable , avec une disposition très-grande au sommeil. Je restai environ deux heures dans cet état , ensuite la pesanteur de tête augmenta considérablement , & fut suivie d'un malaise inexprimable ; je sentoisi un poids sur l'estomac , qui m'incommodoit beaucoup , avec quelque légère envie de vomir : enfin , je crus avoir un peu de fièvre , & je fus obligé de me coucher ; je ne me trouvai bien que le lendemain matin. Je ne me serois point douté que ces volailles eussent été la cause de mon état , si l'Officier qui avoit dîné avec moi , n'avoit pas subi le même sort ;

mais le voyant dans un état à-peu-près égal au mien, je ne balançai point à croire que ce fut au ragoût que nous fussions redevables de notre incommodité. Comme je ne me vantai point de la mienne, M. de la Luffiere ne se douta point de cette cause. Il étoit sans doute nécessaire de répéter cette expérience, pour avoir quelque certitude sur le fait, de sorte qu'au bout de huit jours, où il n'étoit plus question de notre indisposition, je fis apprêter de la même façon deux poules également mortes de ce poison, & j'eus grande attention moi-même, de bien enlever les parties intestinales, le cou & la tête, & je fis ensuite laver la chair plusieurs fois dans l'eau; elles furent apprêtées de même, & nous en mangeâmes. Quelques instans après, nous fûmes attaqués des mêmes symptômes que la première fois; alors M. de la Luffiere, se douta du fait, & me dit qu'il croyoit que son incommodité étoit due aux poules.

Cette observation semble prouver l'existence de cette matière subtile, & confirme

confirme ce que j'ai avancé sur la manière dont elle agit. En effet, si la substance vénéneuse n'avoit pas passé à travers les vaisseaux inhalans des voies intestinales, & que son action se fut bornée sur ces parties, la chair de ces volailles n'auroit point été dans le cas d'incommoder. Je vais passer maintenant aux expériences relatives aux substances propres à arrêter les effets de ce poison.

Les remèdes qu'on connoît propres à s'opposer aux funestes effets de l'eau du *manioc*, sont en très-petit nombre. Le *Pere Dutertre*, fait mention du suc d'*ananas* & de *citron* mêlés ensemble, & d'un autre remède qu'il tire de l'herbe aux couleuvres. Les réflexions du *Pere Labat*, sur le premier de ces remèdes, sont judicieuses; en effet, comment se persuader que des substances acides puissent être des remèdes à des poisons, qui, d'après son opinion, n'agissent que par une qualité trop froide. L'auteur de Surinam, que nous avons déjà cité, rapporte qu'il a sauvé un gros chat, auquel il avoit fait avaler une once

d'eau de *manioc*, avec une once d'huile de *navette chaude*, qui le fit beaucoup vomir (1), & d'après cette seule expérience l'Auteur conclut, qu'il seroit aisé de sauver quelqu'un qui auroit mangé de ces racines.

Si on consulte les habitans de Cayenne, ils assurent tous, que la teinture du *rocou*, est le vrai antidote de l'eau du *manioc*. *Barrere* en fait mention dans son Essai d'Histoire Naturelle de la France équinoxiale. M. de *Préfontaine* l'annonce comme un remède sûr (2); il ajoute cependant, qu'il n'auroit plus d'effet si on laissoit passer plus d'une demi-heure. Nous allons consulter l'expérience sur la vertu de cette teinture, & nous verrons quelle confiance on doit lui accorder.

1^{re}. *Expérience*. Je donnai à deux poules différentes, deux gros de suc de

(1) Description de Surinam, par M. *Firmin*, Médecin, tom. I. pag. 72.

(2) Maison Rustique, à l'usage des habitans de Cayenne, pag. 183.

manioc récemment exprimé; vers la huitième minute, elles étoient bien portantes, & ne paroissoient point affectées de ce poison; je donnai à l'une, environ une once de teinture de *rocou*, pris des graines bien mûres, & j'abandonnai l'autre à son sort: vers la quinzième minute, elles devinrent toutes les deux fort languissantes; elles avoient les aîles & la queue pendante; elles étoient assoupies & elles faisoient des efforts presque continuels, pour rendre leurs excréments. Ces poules restèrent dans cet état pendant une grande heure. Celle qui avoit pris de la teinture de *rocou*, fit ensuite quelques efforts pour vomir, & parvint à rendre tout ce qu'elle avoit avalé, ce qui sembla la soulager un peu; la respiration devint de plus en plus difficile chez celle qui n'avoit pris que de l'eau du *manioc*, & mourut après quatre heures de langueur; celle qui avoit vomî se rétablit, après avoir cependant resté vingt-quatre heures fort languissante, & sans vouloir rien manger.

II. Expérience. Je donnai à deux poules d'une égale grosseur, la même dose d'eau de *manioc*, que j'avois donnée à celles de l'expérience précédente, & j'en usai de même pour l'eau du *rocou*, j'observai absolument les mêmes phénomènes; celle qui avoit pris le suc du *manioc* sans teinture de *rocou*, mourut à la quatrième heure; celle qui avoit pris de l'eau du *rocou*, sembla d'abord aller beaucoup mieux, sur-tout après avoir vomi: cependant le soir lorsque je me couchai, elle étoit très-languissante, ne voulut rien manger, & le lendemain matin je la trouvai morte.

J'ai répété cette expérience plusieurs fois, & j'ai eu pour résultat cette alternative, c'est-à-dire, que j'en ai réchappé à-peu-près autant qu'il en est mort.

III. Expérience. Je donnai à deux grosses poules, demi-once d'eau de *manioc* récente à chacune, trois minutes après elles étoient très-malades, & avoient sur-tout la respiration fort gênée & fort pénible; je donnai à l'une de la teinture de

rocou, & j'abandonnai l'autre à son sort : toutes deux devinrent de plus en plus malades, à la fixieme minute elles étoient étendues par terre, se débattoient & ne pouvoient presque plus respirer. Je donnai une seconde dose de teinture de *rocou* à celle qui en avoit déjà pris, mais malgré quelques efforts pour vomir, qu'elle lui fit faire, elle mourut en même-temps que l'autre, à la fin de la septieme minute.

IV. Expérience. Je donnai à deux autres poules, demi-once d'eau de *manioc* récente, & immédiatement après, avant qu'elles parussent malades de ce poison, je leur fis avaler près d'une once de teinture de *rocou* à chacune; elles furent attaquées dans le même temps que les autres, des effets ordinaires de ce poison, avec cette différence qu'elles faisoient toutes les deux des efforts considérables pour vomir : Enfin, elles périrent vers la huitieme minute, en rejetant l'eau de *rocou* mêlée avec l'eau du *manioc*, & ce vomissement ne parut leur procurer aucun soulagement.

J'ai répété plusieurs fois ces expériences, & je n'ai pu parvenir à sauver aucune des poules qui avoient pris demi-once d'eau de *manioc*. La teinture du *rocou*, dont je me suis servi, n'a pas toujours été la même; dans plusieurs expériences, j'ai employé le *rocou* frais, bien mûr & délayé dans l'eau; dans d'autres, j'ai pris du *rocou* qui étoit en fermentation dans des canots, & pour d'autres poules, j'ai employé du *rocou* tout-à-fait fabriqué (1): mais ses effets ont constamment été les mêmes. Dans le temps que je m'occupais (2) à ces recherches, je passai sur une habitation où il y avoit quatre cochons qui avoient bu de l'eau du *manioc*; la Maîtresse de cette habitation les fit gorger tous les quatre d'eau de *rocou*, mais aucun d'eux ne fût à l'abri des effets de ce poison, ils périrent assez promptement dans des convulsions affreuses.

(1) On verra dans le second volume de ce Recueil, lorsqu'il sera question de la culture, ce que c'est que le *rocou*, & sa fabrique.

(2) Dans le commencement de 1771, au haut de la rivière de l'Oraput.

D'après ces observations, je crois qu'on peut conclure que le *rocou* est un remède bien insuffisant contre la malignité de ce poison. Cependant les premières expériences semblent prouver qu'il a quelque vertu; mais je crois qu'elle dépend de la seule qualité vomitive qu'il a. En effet, ce n'est que par le vomissement que plusieurs poules ont été sauvées.

Après m'être assuré de l'insuffisance de la teinture du *rocou*, je tournai mes vues d'un autre côté. Les expériences que j'avois faites en mêlant douze grains de sel fixe de tartre dans ce suc, pour m'assurer de sa disposition acide, me firent naître de bonnes espérances en faveur des substances alkales, aussi m'occupois-je tout de suite de cet objet.

V. *Expérience.* Je donnai à deux poules demi-once d'eau de *manioc* récente à chacune; à la quatrième minute, elles étoient dans le même état que celles dont nous avons parlé. Je fis prendre alors six gouttes d'alkali volatil à l'une, dans environ une once d'eau, & à l'autre douze grains de sel fixe de

tartre , dissous dans la même quantité d'eau. Celle qui avoit pris l'eau de *luce* resta fort malade & fit des efforts pour vomir ; sa respiration étoit des plus pénibles. Celle qui avoit pris du sel de tartre , parut d'abord aller un peu mieux , & elle se soutint même assez bien pendant une grande heure , ensuite elle devint fort mal. Je lui répétai une seconde dose d'alkali fixe ; mais les mouvemens convulsifs devinrent plus violens , la respiration sembla lui manquer , & elle périt au bout de deux heures. Celle qui avoit pris de l'eau de *luce* resta à-peu-près dans le même état ; c'est-à-dire , fort mal pendant trois heures , elle devint ensuite un peu mieux , la respiration sembloit être plus libre , elle se leva & marcha un peu ; elle fit ensuite de nouveaux efforts pour vomir , mais elle ne put rien rejeter. Pendant cinq à six heures , elle sembloit aller de mieux en mieux , mais elle ne voulut ni manger , ni boire ; à la nuit elle étoit dans cet état , & le lendemain matin je la trouvai morte.

En répétant plusieurs fois cette expérience, je n'ai pu sauver aucune des poules qui avoient pris demi-once d'eau de *manioc*, j'en ai sauvé quelques-unes de celles qui n'en avoient pris que deux gros. Malgré le résultat de l'expérience que je viens de rapporter, j'ai observé que les alkalis fixes agissoient plus promptement & plus efficacement que les volatils; les uns & les autres sont cependant des remèdes très-insuffisans, sur-tout si l'animal a pris une forte dose de ce poison. Malgré ce peu de succès je crus devoir faire encore quelques tentatives avec le suc des plantes qui renferment un sel essentiel volatil. Je chois pour cet effet le *basilic odorant d'Europe à grande feuille*, qui se trouve sous la main de tout le monde. Personne n'ignore combien cette plante a d'odeur, & combien sa partie essentielle est volatile.

Pour remplir mon but je pris une certaine quantité de feuilles & de fleurs de ce *basilic*, je les fis piler, & j'en exprimai le suc; je donnai ensuite demi-once d'eau de *manioc* à un gros coq &

autant à une grosse poule; peu de temps après, je fis prendre deux gros de suc du *basilic* au coq, & je donnai à la poule douze grains d'alkali fixe dissous dans une once d'eau; ces deux oiseaux restèrent près d'une heure dans le même état, c'est-à-dire, fort tristes; la respiration gênée & fort assoupis. La poule qui avoit pris l'alkali fixe, sembloit être cependant un peu plus mal que le coq, qui devint beaucoup mieux, il paroissoit éveillé & cherchoit de quoi manger. La poule, au contraire, devint de plus mal en plus mal, & périt au bout de trois heures. Il n'en fut pas de même du coq, qui alla toujours de mieux en mieux, & se rétablit dans la même journée sans qu'il lui resta la moindre incommodité.

Après cet essai, je me hâtai de réitérer cette expérience; je pris pour cet effet deux poules d'une grosseur égale, je donnai à chacune demi-once d'eau de *manioc*; à la troisième minute, il y en avoit une qui étoit étendue par terre, qui faisoit des efforts considérables pour respirer; je leur fis avaler à chacune deux gros de suc de *basilic*, elles furent


jusqu'à la quinzième minute toujours de plus mal en plus mal; ensuite elles se leverent quoique fort languissantes, un peu étourdies, & la respiration toujours gênée. Elles faisoient des efforts presque continuels pour rendre leurs excréments. Elles resterent dans cet état pendant deux heures, ensuite elles devinrent beaucoup mieux, & au bout de quatre heures, elles parurent tout-à-fait rétablies, mangeant & buvant bien. Ces expériences que je répétai plusieurs fois, & dont les résultats furent toujours les mêmes, font voir que le suc du *basilic* est un remède assez efficace contre ce poison.

Je ne pouffai pas mes recherches plus loin; il en résulte donc, que la teinture du *rocou* est un remède très-insuffisant, sur-tout si l'animal a pris une forte dose d'eau de *manioc*. Cependant il est bon de ne pas l'abandonner entièrement; le *rocou* se trouve dans cette Colonie sous la main de tout le monde; &, un animal qui n'auroit pris qu'une légère dose d'eau de *manioc*, & qui ne manqueroit pas d'en périr sans remède, pourroit en

réchapper au moyen de la teinture du *rocou*. La maniere dont il agit me fait croire que les vomitifs de toutes especes feroient des moyens plus efficaces, à cause de leur effet plus prompt; mais ces moyens feront de nulle valeur, toutes les fois que l'animal aura pris une forte dose de ce poison; car, avant qu'ils produisent leur effet, celui du poison seroit déjà trop avancé.

Les alkalis, tant fixes que volatils, paroissent avoir une vertu supérieure au *rocou*; cependant il s'en faut de beaucoup qu'on puisse les regarder comme de vrais antidotes de ce poison; d'ailleurs ces substances n'étant point connues de tout le monde, beaucoup d'habitans n'en ayant pas chez eux, il convient de s'en tenir au suc du *basilic* seul, qui, comme nous avons dit, est le plus efficace de tous les moyens, & à coup sûr celui qui se trouve le plus communément, puisqu'il croît par-tout avec beaucoup de facilité.

Fin du premier Volume.



T A B L E

D E S M É M O I R E S ,

Contenus dans ce premier Volume.

MÉMOIRE I. *DE la nature du Climat de Cayenne, des premiers effets qu'il produit sur les Européens nouvellement débarqués, & des précautions qu'ils doivent prendre pour prévenir les maladies du pays.* Page 1

MÉMOIRE II. *Des maladies qui attaquent les Européens nouvellement débarqués, & de celles qui ont coutume de régner parmi les Habitans du pays.* 22

MÉMOIRE III. *Des maladies épidémiques, & de celles qui sont relatives aux deux saisons qu'on observe à Cayenne.* 58

MÉMOIRE IV. *Des maladies auxquelles les femmes sont sujettes à Cayenne.* 88

MÉMOIRE V. *Des maladies qui attaquent les petits Enfans.* 115

MÉMOIRE VI. *Sur le Tétanos vulgairement appelé à Cayenne Catarrhe.* 141

MÉMOIRE VII. *Des maladies chroniques.*

MÉMOIRE VIII. <i>Sur les maladies de la peau.</i>	227
MÉMOIRE IX. <i>Sur les Pians.</i>	260
MÉMOIRE X. <i>Sur le Dragonneau.</i>	321
MÉMOIRE XI. <i>Sur la morsure & la piquure des animaux venimeux, & les remèdes qu'on a coutume d'employer pour leur guérison.</i>	340
MÉMOIRE XII. <i>Sur le Parraqua.</i>	374
MÉMOIRE XIII. <i>Sur le Maraye.</i>	383
MÉMOIRE XIV. <i>Sur l'Yacou.</i>	398
MÉMOIRE XV. <i>Sur le Manioc, sa culture, & les différentes préparations qu'on en fait.</i>	406
MÉMOIRE XVI. <i>Sur l'eau du Manioc, ses qualités vénéneuses, & les moyens propres à arrêter ses effets.</i>	433

Fin de la Table du premier Volume.

FAUTES A CORRIGER.

- Page 35, ligne 3, sonnes, lisez personnes.
Page 41, ligne 8, produisoient, lisez produisoit.
Page 64, ligne 2, de la note ia, lisez la.
Page 71, lig. 16, telle étoit le caractère, lisez tel étoit le caractère.
Page 97, ligne 7, enlvent, lisez enleve.
Page 106, ligne 23, les plus, lisez le plus.
Page 138, ligne 15, une opiate, lisez un opiate.
Page 149, lig. 12, chez autres il n'y a point d'irritation, lisez chez d'autres où il n'y a point d'irritation.
Page 280, ligne 4, peuvent, lisez peut.
Page 313, ligne 3, du charse & du methatarse, lisez du tarse & du metatarse.
Page 340, MÉMOIRE IX, lisez MÉMOIRE XI.
Page 395, ligne 14, ne la, lisez de la.
Page 417, ligne 7, toute, lisez toutes.
Page 441, ligne 4, cassavase, lisez cassave.

LETTERS AND CORRESPONDENCE

1841. No. 1. To the Hon. Secy. of the Navy, Washington, D.C.
Dear Sir, I have the honor to acknowledge the receipt of your
letter of the 10th inst. in relation to the proposed purchase
of the schooner "Enterprise" for the service of the Navy.
I have the pleasure to inform you that the same has been
approved by the Navy Department, and that the purchase
will be completed as soon as the necessary arrangements
can be made. I am, Sir, very respectfully,
Your obedient servant,
J. M. Smith, Secretary of the Navy.

